U d'/of OTTAWA
39003001138170

Rouquier

LA FEMME CATHOLIQUE

ET LA

DÉMOCRATIE FRANÇAISE

DU MÊME AUTEUR

Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées. L'éducation dans la famille et les institutrices. — La triple vocation de la femme. — Les grandes lectures. — Innocence et Ignorance. — Une dogmatique de l'amour. — Nos programmes; leur justification. — Les Dames du préceptorat chrétien (3e édition). 1 vol. in-16 . . . . . **3 fr. 50**

LA

FEMME CATHOLIQUE

ET LA

DÉMOCRATIE FRANÇAISE

PAR

LA VICOMTESSE D'ADHÉMAR

PARIS

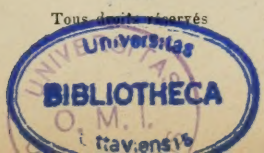
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1900

Tous droits réservés



LC
2092
.A4
1900

AVANT-PROPOS

La formation chrétienne de la jeune fille, au double point de vue de ses devoirs futurs d'épouse et de mère, a été, depuis de longues années, l'objet particulier de nos méditations les plus profondes.

Déjà, dans un premier ouvrage intitulé : *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées*, nous avons étudié ce grand thème, sous le rapport purement individuel et absolu, c'est-à-dire que nous avons exposé l'ensemble des principes directeurs qui nous paraissent de nature à développer, dans la jeune fille catholique, sa valeur *personnelle* la plus élevée.

Le travail que nous publions aujourd'hui a pour but de considérer la *nouvelle éducation* de la femme catholique dans ses rapports avec l'état social ambiant qui manifestement est, parmi nous, en France, l'état démocratique.

Les chapitres, consacrés à des sujets différents, composant ce volume, sont ramenés à l'unité par cette pen-

sée qui leur sert d'axe et que nous avons empruntée au grand Pape Léon XIII : il faut que les catholiques français s'appliquent à christianiser la démocratie.

Nous ne croyons pas nécessaire de prolonger cette préface. Notre livre s'expliquera de lui-même pour le lecteur sérieux, — nous disons *sérieux*, — auquel nous l'offrons. Puisse-t-il, moins que son aîné, soulever des polémiques ignorantes, distraites ou même calomniatrices ! Notre âme, nous l'osons assurer, se tient à des hauteurs sereines où de pareilles clameurs ne sauraient atteindre.

Nous continuerons à servir Dieu, l'Eglise et l'éducation de la femme, avec un zèle d'autant plus ardent qu'il aura, ça et là, été plus méconnu. Le désintéressement n'est sûr de lui-même que lorsqu'il a traversé l'épreuve, sans fléchir. L'épreuve est faite pour nous.

Nous accomplissons un devoir en appelant l'action de la femme catholique sur un terrain fécond, dont elle fut systématiquement écartée jusqu'à ce jour par des résistances très diversement inspirées, — le terrain où s'est organisée et où règne désormais la démocratie française.

La femme catholique

ET

LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE

CHAPITRE PREMIER

L'IDENTITÉ DE L'ÉDUCATION ET DE LA VIE

M. Paul Bourget a dit, dans son livre *Outre-Mer*, une parole digne de fixer l'attention des éducateurs. Il a fait observer que les Américains réalisent, pour la femme, ce qu'il appelle *l'identité de l'éducation et de la vie*. Ils jouissent donc par là d'un avantage qui nous manquerait.

La remarque est grave. Elle mérite d'être examinée et elle soulève des questions qu'il est utile de poser.

Pourquoi l'identité de l'éducation et de la vie existe-t-elle par rapport à la femme en Amérique et n'existe-t-elle pas en France ? Est-elle le fruit d'une nouvelle supériorité anglo-saxonne ? Est-elle un signe de race ? — Nous croyons qu'elle est tout simplement une bonne fortune temporaire, suite heureuse de l'accord naturel des institutions et des mœurs dans un pays qui

ne subit pas le fatal conflit de la raison et de la foi, ni l'antagonisme des idées aristocratiques et démocratiques ; — et pour éviter toute équivoque avant de nous servir des mots « aristocratique » et « démocratique » qui reviendront souvent dans ces pages, nous leur donnerons le commentaire restrictif qui doit accompagner les termes généraux chaque fois qu'on les emploie dans un sens tout à fait particulier. C'est ici le cas... Nous traitons de l'éducation des femmes. Il est donc utile de spécifier qu'en la matière nous entendons par éducation *démocratique* celle qui est orientée vers l'avenir et accepte les modifications survenues dans les conditions de l'existence telle que la fait à tous la société actuelle ; nous entendons par éducation *aristocratique* celle qui est orientée vers le passé et cherche à éluder ou enrayer les changements qui se produisent dans la vie depuis cent ans.

La société américaine, constituée dès sa fondation en démocratie chrétienne, exempte des vestiges que les traces de l'ancien régime mêlent encore en France à l'éducation des femmes catholiques, échappe également à la neutralité incrédule qui gouverne, chez nous, l'éducation officielle. Aux États-Unis, l'éducation générale marche, sans nos violentes complications sociales, au pas de la civilisation contemporaine, et la philosophie rationaliste, là-bas à son aurore, n'a pas jusqu'ici pénétré la religion nationale toujours fermement attachée, dans les innombrables sectes qui la représentent, à la croyance fondamentale du christianisme, c'est-à-dire à la divinité de Jésus-Christ. Dès

lors, l'éducation, dans le Nouveau-Monde, est à la fois démocratique et chrétienne. Voilà pourquoi elle paraît mieux que la nôtre appropriée à la vie moderne. Mais pourquoi l'est-elle, sinon précisément parce qu'elle unit là-bas actuellement dans des proportions adéquates la démocratie, progrès évolutif, et le christianisme, principe éternel? — C'est ce que j'appelle une bonne fortune, et j'ajoute qu'elle est temporaire parce qu'il est impossible que le *statu quo* philosophique dont elle dépend se prolonge bien longtemps. Or, le jour où le christianisme « réformé » des Etats Unis subira les atteintes d'une critique puissante, le protestantisme ne résistera pas mieux là-bas qu'ici à l'exercice de son principe. Le libre examen, longtemps endormi, venant à agiter les esprits en Amérique comme il les tourmente au pays de Luther, — M. Georges Goyau a renseigné l'opinion sur ce sujet [1], — il est probable que la lutte de la raison et de la foi, si funeste au protestantisme, ne lui sera pas moins préjudiciable aux contrées d'outre-mer que dans la patrie de Strauss. Le libre examen, mis en activité par la critique rationaliste, y conduira les esprits, là comme ailleurs, jusqu'à la libre pensée. S'ils s'y arrêtent en Amérique, que deviendra pendant cette halte l'équilibre religieux et social, puisqu'il résulte de l'union du christianisme et de la démocratie, et que deviendra l'identité de l'éducation et de la vie puisqu'elle ne peut pas exister sans cette union nécessaire? Plus ou moins forte, plus ou

[1] *L'Allemagne religieuse. Le Protestantisme.*

moins prochaine, la crise est à craindre. — Il y aurait bien un moyen de l'éviter : il faudrait que, du jour où la science religieuse dégagera chez eux ses conséquences logiques, les Américains voulussent adhérer au catholicisme en masse... Un tel revirement est-il possible ?

Quoi qu'il en soit de l'éventualité de la crise aux Etats-Unis, elle sévit en France. Les proportions adéquates des convictions chrétiennes et du progrès démocratique ne se rencontrent pas actuellement dans les deux grands systèmes, laïque et religieux, qui se partagent la faveur des familles. Dans la plupart des établissements laïques, l'éducation des femmes est démocratique et incrédule ; dans les maisons religieuses, elle est restée aristocratique au sens que nous avons indiqué. Comment y aurait-il identité, puisque l'identité dépend d'un accord de principes qui est rompu ? — C'est là aujourd'hui en France l'infortune de l'éducation féminine. Mais cette infortune est également temporaire. Ainsi que nous l'expliquerons dans la suite de cette étude, des symptômes divers autorisent à espérer que l'alliance des idées démocratiques et des croyances chrétiennes se fera chez nous, en faveur de la femme, plus tôt qu'on n'aurait osé le croire. L'alliance cimentée cette fois par l'Eglise catholique et non par les sectes protestantes n'ayant rien à redouter des investigations philosophico-scientifiques, notre pays pourrait bien regagner l'avance perdue. — Il n'y a pas ici une question de race : il y a une question d'étiage évolutif telle que les économistes commencent à en ébaucher la for-

mule. M. Paul Leroy-Beaulieu le faisait très bien ressortir en observant récemment que même la fécondité ou l'infécondité des nations n'est pas un signe de race, mais un effet changeant des idées et des mœurs. Cette opinion si juste est exactement applicable à la thèse que nous a suggérée la remarque de M. Paul Bourget. L'identité ou la non-identité de l'éducation et de la vie résulte, en un sens ou en l'autre, chez les nations qui en sont privées ou chez celles qui en jouissent, des circonstances historiques et sociales, de l'état des mœurs, ainsi que des influences philosophiques et religieuses.

I

Mais qu'est-ce que l'identité de l'éducation et de la vie?

On peut en donner une définition susceptible de s'adapter aux considérations principales que nous avons à dégager de notre examen, en disant que l'identité de l'éducation et de la vie est le ferme équilibre des principes théoriques et des vertus pratiques qui, les uns et les autres, se trouvent être le plus utiles à chaque époque.

Or, les vertus distinctives des sociétés démocratiques ont un double caractère qui en rend la production et la pratique extrêmement difficiles. Elles sont de nature austère et d'application générale, d'où il suit qu'elles impliquent des principes très forts et très étendus. Il ne s'agit plus d'élever une aristocratie, mais de créer une élite, et il faudrait que cette élite, au lieu d'être une minorité comme l'indique le sens du mot, devînt la majorité agissante de la nation. Pour cela, il est absolument nécessaire que l'intégralité du dogme et de la morale soit acceptée. On n'aura pas réalisé pleinement l'identité de l'éducation et de la vie avant d'atteindre ce but.

Y tendons-nous? Sans doute. La force des choses nous y pousse.

Dans un temps où les directions procèdent du fait plus que de l'idée, l'intégralité du dogme et de la morale, qui est la condition nécessaire de l'identité de l'éducation et de la vie, ne pouvait saisir les esprits avec évidence qu'après une expérience complète du rationalisme et de ses fruits. Cette expérience s'est fait attendre un siècle : c'est ce qui explique les retards et les méprises. Il est juste de le dire, à la décharge des éducateurs de nos filles. Si dans aucun camp, religieux ou laïque, on n'a marché résolument vers le but à poursuivre, c'est que personne n'a entrevu l'avenir. L'opinion publique n'a pas tout de suite pressenti le vide que laisseraient, en disparaissant, les principes supérieurs théoriquement attaqués, parce qu'ils devaient s'imposer pratiquement longtemps encore et maintenir les vertus qui sont indispensables aux sociétés civilisées. Le rationalisme n'est allé que lentement au bout de ses conséquences ; il n'a que peu à peu détruit les germes chrétiens dont il était embarrassé. Il n'a pu y parvenir entièrement, ainsi que l'ont observé, chacun dans leur sphère, le cardinal Pie, Jules Simon et même Renan [1]. De même la morale adaptée à la démocratie ne s'est que lentement et sourdement préparée aux formules supérieures qui maintenant éclosent tout à coup

[1] « Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; après nous on vivra de l'ombre d'une ombre. Je crains par moments que ce ne soit un peu léger. » — Renan, *Réponse à Cherbuliez*.

et surélèvent les devoirs alors précisément que les peuples déchristianisés sont plus impuissants à les remplir. — Les rationalistes n'ont pas vu les abîmes où ils descendraient et les démocrates les sommets qu'ils auraient à gravir.

Chez les catholiques, les illusions n'ont pas été moins grandes. Les pères de famille, en donnant leurs fils à l'Université, ne se sont pas doutés que leur éducation serait naturaliste. Le fondateur de l'Université française, Napoléon Ier, n'avait-il pas dit qu'il la voulait catholique? Quant aux religieuses qui continuaient à élever nos filles, elles ont été, elles aussi, plus ou moins induites en erreur. — L'opinion publique n'a-t-elle pas lutté désespérément contre tout ce qui pouvait établir un contact entre les idées démocratiques et l'esprit de la femme ?

Tout est complexe, en France, à l'origine des temps nouveaux ; de là les entraves, les surprises, les mécomptes de l'éducation contemporaine jusqu'ici inapte à réaliser pour la femme l'identité de l'éducation et de la vie. Invitée à le faire, ses efforts semblent aboutir à d'inextricables conflits dont les deux principaux s'accusent, d'une part, chez les catholiques, entre les préjugés d'antan et les exigences du siècle ; d'autre part, chez les libres penseurs, entre l'irréligion et la morale. Au sein même des institutions éducatrices, couvents ou lycées, le passé et l'avenir se heurtent en chocs répétés. On ne discerne pas bien encore dans les deux camps l'élément immuable de l'élément changeant, et on ne sait pas faire à chacun la part utile. Là, on ne voit pas ou on

feint de ne pas voir que la transformation des institutions et des mœurs ne peut rien contre l'éternité des principes ; ici, on ne se rend pas compte que la dogmatique éternelle n'entraîne pas la survivance des formes périssables, tour à tour revêtues par les institutions et les mœurs. De cette confusion des idées résulte la contradiction actuelle des faits. Toutefois les signes précurseurs d'un accord possible s'annoncent à l'horizon. Il sera facile d'en distinguer quelques-uns.

Je remarque qu'en conduisant la société française, par la Révolution et ses suites, de l'ancien régime au moderne, les circonstances historiques et sociales, ainsi que les influences philosophiques, n'ont pas primitivement compris la femme dans le mouvement démocratique qui a si profondément transformé nos mœurs. Cette omission a eu pour effet d'illusionner les rationalistes et les catholiques. Les rationalistes ont été lents à voir la faiblesse morale de leur philosophie qui bénéficiait pratiquement, par la femme croyante, d'un apport chrétien énorme et capable de sauver, un certain temps, les apparences. Les catholiques ont été lents à connaître l'impuissance des méthodes anciennes appliquées aux temps nouveaux, parce qu'ils croyaient, avec la masse de la nation, que la femme tenue à l'écart, abritée contre les tempêtes modernes, ne serait pas entraînée dans le mouvement démocratique qui aujourd'hui emporte tout. — Comment les penseurs d'alors ne virent-ils pas à quel point il était vain et périlleux de prétendre laisser une moitié de l'humanité en dehors du progrès ? Il serait intéressant de l'expliquer ; mais

on ne peut pas multiplier indéfiniment les investigations.

Que s'est-il produit, depuis cent ans, dans les idées et les faits relativement à l'éducation ?

Au soir du dernier siècle, un bouleversement sans pareil dans l'histoire détruit en un jour le vieil édifice national, dont les trois ordres, Noblesse, Clergé, Tiers-État, réclamaient également la rénovation. Sous les ruines amoncelées, un homme se lève : tandis que son épée conquiert le monde, son génie restaure la société ; il refait la législation ; il organise l'éducation nationale de l'homme ; il la met aux mains de l'Etat et proclame, je le répète, qu'il la veut catholique. L'expérience, toutefois, ne tarde pas à nous apprendre qu'un Bonaparte lui-même ne saurait arrêter la marche philosophique des idées et qu'une nation, en se reconstituant, ne peut pas oublier une moitié de son corps. Sans doute, il y avait trop à faire au commencement de ce siècle, trop d'édifices à relever, trop d'institutions neuves à fonder, et s'il est vrai que Napoléon ait eu l'idée de régler également l'éducation des filles, — on rapporte qu'il l'a essayé en Italie, — en France toutefois il n'en fit rien. Un grand fait demeure : quand l'éducation publique s'organise en France par la main puissante de l'État, elle ne saisit que l'homme, laissant de côté la femme, et elle est en fait *rationaliste* par la plupart de ses professeurs les plus éminents, tout en se proclamant *catholique* en principe.

Malgré le décret impérial, la fausse théorie de la vérité subjective et non objective, qui est entrée dans les

esprits avec les fumées enivrantes de la liberté, dut suivre son cours fatal et traverser les diverses étapes qui conduisent toutes les erreurs humaines à leurs ultimes conséquences.

On eut beau déclarer que la religion catholique était la religion de la majorité des Français, l'Université impériale n'en professa pas moins les idées qui gouvernaient alors sinon la masse du corps social, du moins déjà ses sommités dirigeantes. Fille de Voltaire et de Rousseau, l'Université fut rationaliste dès sa fondation, par la raison bien simple qu'elle naquit à une époque où la maîtrise des esprits appartenait à la philosophie rationaliste. Elle propagea d'abord le rationalisme spiritualiste, lequel admettait la triple croyance en Dieu, en l'âme, en l'immortalité ; et pendant la première partie du siècle, l'éducation nationale se fit à l'ombre de ces trois grands dogmes implicitement et souvent explicitement mêlés aux leçons des professeurs. Leur incorporation avec les matières de l'enseignement entretint dans la jeunesse un reste de croyance, car — il ne faut pas l'oublier, — ce sont les infiltrations, d'ailleurs inévitables, de la philosophie ambiante, qui, à travers les leçons, pénètrent de principes vrais ou faux les nations cultivées. La foi d'un peuple instruit est toujours proportionnée à la philosophie et à la métaphysique régnantes, parce que l'instruction donne aux croyances un caractère scientifique. Si la triple croyance en Dieu, en l'âme, en l'immortalité, a survécu pendant la première moitié de ce siècle dans la jeunesse des lycées, c'est parce qu'elle n'était pas encore mépri-

sée des intelligences. Aussi longtemps que la libre pensée fut sincèrement spiritualiste, déiste, elle éleva des générations spiritualistes et déistes comme ses maîtres. Cependant tout évolue dans l'univers. Les systèmes philosophiques décrivent leur cycle. Le rationalisme, spiritualiste à ses débuts, devient, dans sa maturité, matérialiste et athée. Dès lors l'éducation publique, qui est le rapide canal des idées, entraîne les nouvelles générations dans la voie de l'incrédulité. La perte de la foi fut d'autant plus prompte qu'elle s'effectua sans bruit et sans résistances.

Comment l'éducation universitaire eût-elle été soupçonnée ? L'Université n'était pas délibérément impie. Elle a suivi les fluctuations de la philosophie, elle s'est réglée sur sa lumière changeante. Mais les aumôniers n'ont pas quitté les lycées ; ils font encore aujourd'hui des catéchismes, des conférences ; ils préparent à la première communion. Et cependant, combien de jeunes lycéens cessent d'être chrétiens dès l'adolescence ! Pourquoi cela ?... Parce que la pénétration de la philosophie régnante poursuit son œuvre. Ni l'aumônier, ni les professeurs individuellement chrétiens qui servent encore l'enseignement officiel ne peuvent conjurer les effets de la neutralité. La foi n'entre plus dans le cœur des étudiants parce qu'elle n'entre plus dans la doctrine enseignée. Les hommes cultivés reçoivent actuellement en France une éducation non religieuse, et il est clair que le rationalisme vient d'aboutir en moins d'un siècle, par la domination politique de la libre pensée, à l'éducation sans Dieu.

Le rationalisme est-il jugé pour cela? — Pas encore. — Que les résultats moraux du rationalisme accusent une décadence lamentable et dont les rationalistes eux-mêmes se plaignent, ceci n'est pas douteux. Entraînée par une littérature et des arts cyniquement naturalistes, la triste philosophie expire dans la corruption sénile qui en sera l'éternelle honte. Mais si la morale indépendante n'a pas fait ses preuves complètes, si la philosophie dont elle découle n'est pas définitivement condamnée, c'est parce que la femme est restée en dehors de son action. Toutefois, — inexplicable exemple de l'inconscience humaine, — au moment où le libertinage de l'esprit et des mœurs s'étend ainsi qu'une lèpre dans tous les rangs de la société, on effectue officiellement en France l'unification de l'instruction : elle sera dorénavant rationaliste pour la femme comme pour l'homme. Il fallait en arriver là pour instruire le procès d'une philosophie si mêlée, si captieuse, qui n'a dû ses seules sauvegardes qu'au caractère partiel de ses manifestations et qui ne pouvait trouver sa perte que dans la totalité de sa victoire. A peine triomphe-t-elle qu'un grave conflit se produit aussitôt. De l'égalité devant la raison va naître l'égalité devant les mœurs : l'acceptera-t-on?... L'heure paraît mal choisie. Et cependant l'égalité des sexes en matière de mœurs, principe redouté, émané directement de l'Évangile, trouve son application forcée dans les démocraties, et voilà pourquoi il s'impose à la nôtre : seulement il est inacceptable sans une grande pureté de mœurs, et voilà pourquoi il pa-

raît incompatible avec notre état actuel. L'égalité des sexes en matières de mœurs règne en Amérique, où elle engendre, par le respect que l'homme se porte à lui-même, le respect qui est dû à la femme. Elle ne règne pas en France où des paradoxes commodes l'ont, d'ailleurs, longtemps discréditée. L'homme, qu'elle tend désormais à astreindre aux plus rigoureux préceptes, en fut naguère et constamment affranchi sous la sanction même du plus grand code qu'il se soit noblement donné... O contradiction ! ô surprise ! Le code de l'honneur, sublime dérivé du code divin, serait-il, lui aussi, tributaire de la fameuse loi d'évolution ? N'aurait-il pas atteint dans tous ses articles la perfection définitive ? Se pourrait-il que la démocratie en épurât certaines formules encore mêlées de quelque alliage barbare ? Mais quoi ! Même avant sa rechristianisation si malheureusement tardive, la démocratie opérerait-elle ces transformations ascensionnelles ? — Oui, s'il est vrai que les événements, les circonstances, agissent puissamment sur les nations en les redressant, en les élevant, — osons dire en les sanctifiant.

L'analyse impitoyable dont le scalpel ne respecte rien, s'avise aujourd'hui que le sexe fort n'a pas craint de satisfaire à l'honneur, en matière de mœurs, par l'intermédiaire de la conscience féminine, sans doute pour ne pas trop gêner la sienne. Par un de ces compromis spécieux et bien anciens qui, toutefois, ne donnent pas toujours le change à l'opinion, on parle d'un accord tacite qui réconcilia les bas instincts avec les aspirations nobles et fit vivre honnêtement en-

semble le vice et l'honneur en confiant à la femme la partie la plus délicate de la dignité masculine. De cette manière, assure-t-on, les passions de l'homme furent libres, sa dignité sauve ; et sur la foi d'une convention séculaire, longtemps indiscutée, ce n'est pas son propre libertinage qui déshonore l'homme, c'est celui de l'épouse, de la mère, de la sœur, de la fille. Conception géniale, il se peut, flatteuse assurément pour la femme, mais vraiment simpliste et de nos jours bien menacée, dès que l'éducation démocratique, en saisissant la femme un siècle après l'homme, vient bouleverser les mœurs brusquement transformées. — N'est-ce pas le progrès qui agit ici ? En poussant l'humanité vers des perfectionnements successifs, il use souvent d'industries variées et pleines d'imprévu. C'est ce qui se produit relativement à l'un des intérêts les plus troublants qui agite l'opinion et met la libre pensée, la libre morale, en fâcheuse posture ; car, maintenir au profit de l'homme la licence morale qui est la conséquence de la licence intellectuelle et précipiter la femme dans la licence intellectuelle en lui interdisant la licence morale, cela paraît singulièrement contradictoire et dangereux. Serait-il bien aisé, dans de telles conditions, d'opérer pour les femmes l'idendité de l'éducation et de la vie ? Tout le monde la rêve, et on a raison de la rêver, puisqu'une société bien équilibrée ne peut pas s'en passer ; mais il est, à coup sûr, malheureux qu'on s'en avise lorsque les principes fondamentaux sont contestés ou détruits.

Pendant la double étape philosophique et morale

qui conduit du spiritualisme au naturalisme, l'identité de l'éducation et de la vie ne préoccupait personne, par la simple raison que nul ne songeait à unifier, en France, l'éducation de l'homme et de la femme. L'homme était entré seul dans le mouvement démocratique. Maître de l'opinion, il s'accordait plein droit à l'impiété et à l'immoralité ; ni l'une ni l'autre ne pouvaient entacher son honneur, n'attentaient à sa réputation. Maintenant que la femme est livrée au courant social, l'intégralité de la morale, à laquelle on a vainement essayé de se soustraire en croyant qu'il était possible d'affranchir au moins les hommes des vertus les plus austères, apparaît tout à coup comme une nécessité inéluctable sous peine des pires revanches.

Si de la morale on passe à la philosophie, de même que les excès de la corruption, en atteignant aujourd'hui la femme, semblent devoir tourner, théoriquement du moins, au profit de la morale intégrale, ainsi l'on aperçoit que le rationalisme en fin d'évolution, après ses vicissitudes et sa ruine, va servir de preuve à l'intégralité indivisible du dogme catholique. C'est une rançon que la *banqueroute* des croyances fragmentaires ne pouvait manquer de payer à l'Église ; mais cette banqueroute ne devait pas survenir avant que la femme n'eût été, elle aussi, comme l'homme, nourrie de rationalisme.

Du point de vue qui nous occupe, on distingue nettement deux périodes dans les suites de la Révolution française : l'une est remplie de l'homme seul,

l'autre avec l'homme a pris la femme. Durant la première période tout va passablement, car la femme, encore attachée au christianisme intégral, couvre les erreurs partielles et croissantes par ce fait seul qu'elle lutte contre la perversion morale par la pratique assidue des vertus.

Dans la seconde, il n'en va plus de même. Les choses se compliquent lorsque la femme entre en scène, et ce qui les aggrave encore c'est qu'elle y entre précisément à l'heure où l'évolution rationaliste arrive à son terme destructeur. C'est à ce moment que l'État a jugé bon d'enter sur son grand arbre universitaire la greffe féminine. L'unification intellectuelle et morale des hommes et des femmes, — progrès si désirable, — s'ébauche malheureusement en dehors des principes qui sont la condition formelle des émancipations saines et fécondes. On n'affranchit pas, on licencie. L'opinion s'inquiète. A peine organisée, l'instruction des femmes épouvante. — Serait-elle décidément un mal? Ne doit-on pas la regarder au moins comme inopportune? Que n'a-t-on attendu, pour l'inaugurer, le règne d'une philosophie meilleure!... Vains débats. Il est trop tard ; le fait accompli s'impose. Ni le plaisir de ceux que les échecs réjouissent, ni le trouble des promoteurs que leur propre succès intimide n'arrêtent la marche des circonstances. Rassurons-nous, cependant : la condamnation désormais imminente du rationalisme et la conception d'un idéal moral supérieur n'auraient pas été possibles durant la première période où il ne s'agissait que de l'homme et

qui fut une période d'obstruction et d'illusions. Les fils de Voltaire pressentaient bien que l'émancipation normale de la femme les entraînerait eux-mêmes vers une moralité plus pure et plus haute dont ils redoutaient la sévérité. Chimérique et facile en ses aspirations morales, le rationalisme pouvait secrètement se rassurer tant que la femme restait pratiquement chrétienne. Il la fallait réellement rationaliste, comme l'homme, pour que l'opinion désenchantée comprît le danger.

Sans doute, les résultats définitifs de la libre pensée et de la philosophie rationaliste qui en dérive, destinés à prouver expérimentalement l'unité intangible du christianisme, ont frappé depuis longtemps des esprits supérieurs. Les Newman, les Manning, les Tocqueville, les Le Play, et vingt autres venus du protestantisme ou de la libre pensée, désertent le rationalisme. Appliqués à l'étude de ces graves questions, maints penseurs se sont apercus que la raison individuelle s'abuse, quand elle espère conserver à son gré telles ou telles vérités de choix arbitrairement extraites du dépôt confié à la garde de l'Église et ils adhèrent à la foi totale. Néanmoins si de grandes intelligences reviennent de l'incroyance partielle ou radicale au christianisme intégral, la masse est loin de les suivre. Par quels moyens sera-t-elle convaincue, à une époque où l'individualisme fait du plus ignorant un juge des vérités les plus hautes? Ce ne sont pas les raisonnements, ce sont les circonstances qui les éclaireront. Pour ramener la foule il faudra que l'erreur

philosophique, comme ces insectes qui meurent après avoir piqué, jette dans les faits les conséquences de l'idée. — Quel est le fruit du rationalisme parvenu à son terme naturaliste?... L'immoralité. — Mais où l'immoralité choque-t-elle véritablement?... Chez la femme. Voilà pourquoi l'expérience pratique et concluante ne pouvait pas se terminer avant d'avoir enveloppé la seconde moitié de la nation, et voilà pourquoi elle s'achève, aujourd'hui que l'éducation officielle élève les femmes selon la prétendue neutralité qui va les conduire à l'irréligion après y avoir amené l'homme.

Le silence systématique sur toute croyance ne pose pas précisément, ce semble, les prémisses nécessaires à la réalisation de l'identité de l'éducation et de la vie. Elle ne paraît donc pas promise encore aux lycées de jeunes filles.

II

Mais tandis que l'Université organise l'éducation démocratique des femmes selon l'esprit dit « neutre » qui, en effet, la gouverne au déclin de ce siècle, et si l'incrédulité et l'immoralité menacent de faire avorter les grandes espérances et l'œuvre magistrale de l'État, il ne faut pas oublier, dira-t-on, que jusqu'à la fin du second Empire les maisons religieuses ont été presque sans rivales. C'est M. Duruy qui leur a porté, il y a trente ans à peine, le premier coup, en fondant les fameux cours qui firent alors tant de bruit et qui eurent pour résultat prochain la complète organisation, sous la troisième République, de l'enseignement officiel des femmes. Avant cette organisation définitive et récente, quand les maisons religieuses élevaient encore presque exclusivement la femme française, les Ordres enseignants ont-ils fait un effort en faveur de l'identité de l'éducation et de la vie ?

Non, répondra-t-on. L'éducation, dans leur sein, à la fin du XIXe siècle comme avant la Révolution, s'inspire de l'esprit aristocratique et l'instruction y suit généralement les vieux systèmes.

C'est possible. Mais est-il équitable de le leur repro-

cher ? — On en doute dès que l'on considère les circonstances et les influences qui ont fixé leur attitude durant la double étape intellectuelle et morale accomplie par la société civile.

Les couvents, dit-on, n'essayèrent pas, sur le terrain de l'instruction, de lutter contre le rationalisme par l'enseignement critique ; en matière d'éducation ils ne s'appliquèrent pas à incliner vers les tendances modernes, c'est-à-dire à substituer à l'éducation aristocratique du passé l'éducation démocratique de l'avenir. — Ainsi les maisons religieuses n'auraient rien fait depuis la chute de l'ancien régime pour établir au profit de leur clientèle nombreuse l'identité de l'éducation et de la vie. — Soit. Mais qu'est-ce qu'elles pouvaient faire ?... C'est ce qu'il importe de déterminer.

J'observe que les changements profonds, amenés par les idées démocratiques, ne devaient atteindre les femmes que très contrairement à la volonté générale des hommes, et tardivement, sous l'action entravée de la loi du progrès agissant seule avec la toute-puissance impitoyable qui déjoue les faux calculs de la société irréfléchie et illogiquement résistante.

Les bourgeois rationalistes du premier Empire et de la monarchie de Juillet *voulurent des femmes élevées selon l'ancien régime*. Démocrates pour eux, l'autocratie de leur sexe masculin en faisait de purs aristocrates dès qu'il s'agissait de leurs femmes et de leurs filles. L'unification des mœurs, — à laquelle du reste la plupart des hommes entendent, encore aujourd'hui, énergiquement s'opposer, — ne devait faire que peu à peu

quelque progrès sensible, et l'extinction graduelle des usages aristocratiques évidemment condamnés sinon complètement transformés en coutumes démocratiques s'opère lentement, attendu que l'évolution part des faits, avant de saisir les idées.

Comment donc les maisons religieuses auraient-elles tenté les réformes dont personne ne voulait, avant que les besoins sociaux les imposassent, c'est-à-dire pendant les périodes transitoires où l'opinion se refusait à accepter pour les femmes ce qu'elle revendiquait pour les hommes et avant le triomphe définitif des faits appelés à renouveler les idées ?

On ne saurait trop insister sur les audaces et les timidités alternantes du mouvement démocratique en France, quand on recherche les causes de ses emportements et de ses lenteurs, avec le sincère désir de répartir équitablement les responsabilités. On doit sans cesse rappeler que la femme n'a pas été normalement entraînée dans les grandes révolutions qui se poursuivent en ce siècle. Volontairement négligée par l'État, tenue à l'abri du souffle de la philosophie novatrice par les chefs de famille, il fallut soixante ans pour qu'on s'avisât que la femme existait, qu'elle était encore élevée sous le règne de Napoléon III comme au temps de Louis XIV, et que la poussée des choses ne pouvait tolérer davantage cette anomalie longtemps chère à l'esprit public.

Voilà pourquoi l'éducation des femmes, toujours confiée aux couvents, s'y exerça pendant tout le cours du XIXe siècle, d'après l'antique système aristocratique.

Tandis que les lycées possédaient depuis plus de cinquante ans presque toutes les générations masculines, la femme restait aux soins des maisons religieuses, précisément parce que le mouvement social ne s'accusait pas encore à son égard ; et comme ce mouvement social ne se produisait pas en un tel sens, les maisons religieuses auraient agi contre l'esprit du temps si elles se fussent avisées d'introduire chez elles prématurément l'esprit démocratique auquel on désirait unanimement en France soustraire la femme.

On objectera vainement que de grands changements, favorables aux tendances démocratiques, — et ici nous rendons aux mots « démocratique » et « aristocratique » leur signification vulgaire, — étaient survenus dans les couvents à la suite des modifications acquises en ce qui concerne le recrutement des élèves et des maîtresses désormais issues, non plus, comme autrefois, principalement de la noblesse, mais en majorité de la bourgeoisie. Sans doute. Seulement cette bourgeoisie *ne cherchait qu'à s'aristocratiser*, et les grands couvents devinrent une sorte de caste ouverte d'autant plus courue qu'elle offrait à la vanité un dernier moyen de satisfaction. — Bizarrerie des choses humaines ! Même les hommes qui adoptaient le plus volontiers les idées rationalistes et les habitudes démocratiques pour eux et pour leurs fils, s'appliquaient à en préserver soigneusement leurs filles. On eût dit que, secrètement inquiets de l'avenir, les Voltairiens d'hier se plaisaient à défendre la femme derrière la muraille des cloîtres, parce que le cloître, restant clos par ses grilles, culti-

vait en paix une pépinière d'épouses étrangères aux influences ambiantes et si souvent malsaines de l'époque. Par un de ces accords tacites qui établissent quelquefois entre les plus grandes contradictions une éphémère et fallacieuse paix, l'éducation féminine attacha longtemps les démocrates incrédules aux systèmes aristocratiques des maisons religieuses où ils prolongèrent eux mêmes délibérément des méthodes surannées.

Cette obstination conservatrice si singulière ne put qu'illusionner les religieuses relativement aux véritables besoins de la société contemporaine. Ce fut un grand malheur, car la réforme urgente des systèmes éducatifs et des programmes scolaires échut dès lors à l'État neutre qui s'en empara. Il faut expliquer ces choses ignorées ; la masse du public ne discerne pas, d'ordinaire, les anomalies qui sont ici les causes réelles de l'infériorité de l'enseignement secondaire congréganiste et de son esprit trop souvent retardataire.

Étrangers à la vie du monde, les couvents ne sont guère éclairés sur les besoins du temps que par les familles, et ce sont les familles qui ont surtout contribué à endormir les maîtresses de nos enfants. La plupart de ces familles n'ont rien pressenti non plus, rien prévu des conséquences amenées par l'inauguration de l'enseignement scientifique et critique et, en même temps, par le mélange inévitable des différentes classes de la société, mises en contact, par la force des choses.

On peut dire, d'ailleurs, que si les études sont restées particulièrement littéraires et peu approfondies dans les grands couvents, si l'on n'y a pas introduit au moins

l'argumentation nécessaire, c'est que l'atmosphère intellectuelle, si troublée aujourd'hui partout, avait naguère des refuges dans bien des salons, autour de bien des foyers où les principes fondamentaux de la religion n'étaient pas ébranlés. Une femme chrétienne, grande dame ou petite bourgeoise, pouvait encore il y a trente ans, dans nombre de milieux, ignorer les discussions sur la divinité de Jésus-Christ et sur l'existence de Dieu, qui se produisent en tous lieux de nos jours ; elle n'était pas appelée à les réfuter : la foi, la probité morale aussi jouissaient d'une bienheureuse quiétude.

Voilà, en quelques grands traits, pourquoi les maisons religieuses n'ont pas cherché à établir, jusqu'à ce jour, l'identité de l'éducation et de la vie.

Cependant si elles le voulaient, le pourraient-elles ?...

Nous répondrons à cette question après avoir préalablement observé de plus près ce que, sous ce rapport, l'on est véritablement autorisé à espérer de la vaste tentative officielle si bien armée pour le succès.

III

L'Université est-elle apte à réaliser cette fameuse identité ?

Après avoir établi que l'identité de l'éducation et de la vie s'opère par l'alliance du christianisme et de l'esprit démocratique, — c'est là notre thèse, — on prouve trop aisément, hélas ! que l'Université ne peut pas atteindre ce but aujourd'hui, parce que l'accord nécessaire n'existe pas dans ses conseils entre les deux facteurs requis. L'État prétendu neutre n'affirme-t-il pas, en effet, son indifférence voulue, avec une persistance qui substitue l'opiniâtreté à l'évidence et à la démonstration ? L'enseignement officiel ne se donne-t-il pas formellement pour non chrétien par cette réserve absolue qui, en pareille matière, est indiscutablement significative ?

Donc, puisque l'identité de l'éducation et de la vie s'obtient par l'union des principes chrétiens et de l'évolution démocratique, puisqu'il faut que l'enfance, l'adolescence et la jeunesse soient préparées à l'existence moderne par ces influences combinées, il est certain que là où elles se séparent pour se combattre l'une l'autre au lieu de s'unir pour agir ensemble dans l'édu-

cation, c'est l'impuissance. Toutefois, si l'on se contentait de tirer de la seule raison religieuse les causes de la faiblesse du système officiel, la discussion paraîtrait courte à ceux qui ne règlent pas leur opinion sur les raisons originelles et supérieures. — Qu'à cela ne tienne ! les arguments ne manquent pas. J'en vois un surtout qui est de nature à frapper les libres penseurs et les catholiques, car il se trouve qu'ils sont les uns et les autres également menacés dans leurs plus chers intérêts : l'éducation contemporaine, ainsi que nous allons le démontrer, atteint les libres penseurs, chez eux, dans leurs sentiments démocratiques, et les catholiques, chez eux encore, dans leur foi. L'émulation excitée par la concurrence universitaire a entraîné les catholiques dans une imitation si exacte, que leurs établissements libres n'assurent pas l'enseignement religieux tel qu'il le faudrait pour attacher solidement la jeunesse aux croyances dogmatiques. Quand les catholiques feront leur examen de conscience à ce sujet, et ils y seront amenés en s'occupant de la réforme de l'éducation religieuse des filles, on s'apercevra que le principe de la neutralité agit aujourd'hui, de fait, là encore où on le réprouve. Bien que théoriquement condamné avec une sincérité qui n'est pas douteuse, pratiquement il s'impose dans l'éducation des hommes par les programmes, au nom des examens, des concours, des carrières. Ainsi le vice de l'éducation contemporaine amoindrit l'enseignement dogmatique au sein même des maisons religieuses. Dans l'Université, effet curieux, il produit des conséquences également

contraires à l'esprit de l'institution. Tandis que chez les catholiques c'est la foi qui souffre, chez les libres penseurs ce sera l'idée démocratique. On ne s'en est pas avisé. Pourquoi? Parce que l'erreur, on ne doit pas se lasser de le répéter, n'apparaît flagrante que lorsqu'elle touche à la femme. Il fallait attendre des lycées de jeunes filles l'expérience concluante. On peut maintenant constater que l'éducation officielle porte un grave préjudice au principe fondamental de la culture intellectuelle ainsi qu'à l'idée démocratique. L'étroitesse d'un enseignement découronné et la méconnaissance de sa vertu désintéressée ont déplorablement trahi la belle tentative officielle. La culture intellectuelle chez les femmes pouvait et devait sauvegarder son caractère supérieur ; elle prend, au contraire, une inquiétante allure de mercantilisme, elle crée une caste au lieu d'étendre aux masses le privilège de l'instruction, ce qui serait le propre de l'idée démocratique. Faire argent du savoir acquis est aujourd'hui une ambition commune à un très grand nombre d'élèves : cette ambition est d'ailleurs assez naturelle, mais en se généralisant elle fait un mal considérable. C'est l'ambition de carrière qui a substitué l'instruction à l'éducation, et ainsi la véritable notion de l'éducation a été dénaturée pour les femmes comme pour les hommes. Elle tend à verser dans le torrent professionnel. La petite ville, le village, la campagne qui pourvoient de plus en plus les internats des lycées, leur confient bien moins des jeunes filles à élever que des candidats à diplômer et à placer. On souhaite moins une instruction supérieure qu'un

brevet utile. La savante école de Sèvres fait mirage : n'assure-t-elle pas une chaire de professeur ? Ne sait-on pas que les cours libres, grands et petits, recrutent de préférence leur personnel enseignant parmi les victimes du concours officiel ? — D'accord : il faut vivre ; oui. Mais il faut aussi sauver l'idéal en ce bas monde et c'était le vrai but de l'instruction. Si elle devient, au contraire, une nouvelle occasion d'étouffer l'idéal dans l'âme de la femme, quelles mères notre éducation nationale donnera-t-elle, demain, à la famille française ? Sans doute, la question économique explique l'industrialisation de tous les capitaux et l'instruction en est un ; on le fait valoir comme les autres, rien de plus juste assurément. Mais le mercantilisme de l'instruction, qui d'ailleurs fait tant de désabusées, en pénétrant de son esprit utilitaire l'opinion égarée met en péril des principes nécessaires à la civilisation : il ruine la vertu désintéressée de la culture intellectuelle qui sied si bien à la femme. C'est là un résultat qu'il faut dénoncer comme un danger national. D'autre part, en tarissant une des sources de l'idéal, on a discrédité les gagne-pain qui sont encore les plus sûrs et les plus accessibles. La tentative universitaire a eu le cruel mécompte d'avilir de nouveau, comme il le fut dans l'antiquité païenne, le travail manuel qui a retrouvé à Nazareth sa dignité et sa grandeur. Au plus beau temps de la féodalité, le manoir seigneurial ne vit jamais châtelaine dédaigner l'aiguille comme fait aujourd'hui la dernière des filles des champs, dès qu'elle a respiré l'air du lycée. Cependant toutes n'acquerront pas avec

le diplôme les lettres de noblesse dont il semble que les plus farouches démocrates ne peuvent plus se passer.

— Que deviennent vos jeunes filles, quand elles sont exécutées aux examens ? demandai-je un jour à l'une de leurs directrices. Sans doute, elles prennent un état ?

— « Pas une n'y songe, » me répondit la maîtresse attristée.

La vanité est donc telle chez ces pauvres enfants qu'il devient impossible de leur faire comprendre l'auguste respectabilité du travail manuel pourtant si féminin, la valeur pratique qui le distingue quand il est exploité par l'intelligence au sein de la famille, ce qui est souvent réalisable, et surtout l'avantage de l'allier à la culture intellectuelle. C'est ainsi que les Américaines s'ingénient à associer l'idéal aux réalités les plus vulgaires. Nous sommes loin, en France, de la fille de cuisine que Mme Bentzon nous montre, aux Etats-Unis, lavant sa vaisselle joyeusement, parce qu'elle attend le livre que la bibliothèque roulante va lui fournir, livre sérieux qui lui apportera la part d'idéal à laquelle elle a droit après avoir gagné son pain et qui l'attachera aux préoccupations supérieures. Il lui est même loisible d'écrire ses impressions à une de ces femmes distinguées et généreuses qui se sont donné la mission de correspondre avec les humbles pour établir ces beaux contacts d'esprit, cette grande fraternité morale qui doivent exister dans une pure démocratie.

« Y a-t-il du moins, demandai-je encore à la jeune

directrice qui voulait bien me renseigner, quelques-unes de vos élèves qui apprécient la vertu de l'instruction? Celles qui retournent dans leur petit centre, après avoir suivi les classes, savent-elles qu'elles ont charge d'apporter à la maison le doux charme qu'on attend de la femme cultivée et qu'elle doit répandre dans tous les milieux, surtout dans les plus modestes, pour aider l'homme à soutenir le poids de la vie et la société à gagner des altitudes plus hautes? »

— « Hélas! reprit mon interlocutrice, ceci est un rêve Nous ne pouvons faire, dans aucun groupe, de l'instruction désintéressée. Il règne dans nos lycées un esprit qui déjouerait nos efforts. Les jeunes filles qui tiennent la tête des classes donnent le ton. Comment ne le donneraient-elles pas? Ce sont les courageuses, les héroïques. Même celles de leurs compagnes qui ne songent pas à conquérir les palmes, soit par incapacité, soit parce qu'elles appartiennent à des familles assez fortunées pour assurer leur établissement, n'ont pas une conception plus élevée de l'instruction. »

Et de sages maîtresses qui n'ont jamais obéi au parti pris sectaire de faire de l'instruction écrasante pour opprimer les aspirations libératrices si naturelles à l'âme féminine, sentent l'effroi s'unir au découragement; plusieurs, des meilleures, ayant mis tout leur enthousiasme, tout leur dévouement au service de cette grande idée de l'instruction de la femme, s'arrêtent, hésitantes. Il en est qui secrètement se disent, dans les heures de douloureuse méditation : ne faisons-nous pas fausse route? Répandre l'instruction parmi les femmes est-ce

un bien, ou comme le pensent ses adversaires, ne serait-ce pas un mal ? — Que de lumière dans ce doute !... Non, loin d'être un mal, l'instruction est le plus grand des biens pourvu qu'elle soit fidèle à sa mission qui est, selon l'expression de Lacordaire, « de réparer la blessure faite à l'intelligence par l'ignorance » et d'enseigner, pour cela, les vérités d'ordre général qui nous permettent d'entrevoir les réalités supérieures, c'est-à-dire les idées qui, par rapport à nous et dans leur ensemble, constituent ce que nous nommons *l'idéal*. Mais l'instruction ainsi comprise ne saurait être neutre. Il la faut affirmative, elle ne l'est pas ; c'est ce qui explique nos mécomptes et nos hésitations en face du progrès dévoyé. Sans principes affirmés, sans religion, il n'y a point de moyen de conduire la femme même à ses fins terrestres, car celles-ci la destinent à faire luire l'idéal au foyer domestique, et on ne peut épanouir l'idéal dans les cœurs vides de foi.

L'insdustrialisation de la culture intellectuelle des femmes, infidèle à la véritable destinée du savoir, nuit profondément aux idées démocratiques. Ce point de vue est de nature à frapper les esprits qui sont indifférents aux intérêts religieux. Si la notion de l'idéal se dérobe et fuit, il est une autre notion singulièrement chère au siècle qui est grandement lésée : l'éducation officielle, en créant surtout une caste de tristes lettrées, produit, par l'instruction, d'étranges démocrates. Qu'est-ce donc que cette coterie infatuée, sinon un mandarinat dédaigneux et stérile pour la société ?

C'est assez dire qu'on aurait tort de compter sur

l'Etat pour réaliser en France, actuellement, l'identité de l'éducation et de la vie. Des deux facteurs requis pour atteindre ce but, l'un, le christianisme, se voit virtuellement banni, l'autre, l'esprit démocratique, implicitement dénaturé parce qu'il n'est pas chrétien, se trouve pratiquement entamé. Toutefois, si après les effets immédiats on considère les effets prochains et réflexes, on reprend de l'espoir. Il serait invraisemblable que l'Université française, en conviant les femmes à lutter contre l'ignorance qui est un des pires ennemis de l'humanité, vît son magistral effort avorter misérablement. Tôt ou tard, l'enseignement officiel s'émancipera du joug de la neutralité qui l'opprime. En attendant, la vive compétition qui dispute aujourd'hui l'influence entre les couvents et les lycées marche parallèlement vers le progrès : les deux institutions sortent du même berceau, et l'histoire nous apprend que les agents multiples et si mélangés de la civilisation se dépouillent peu à peu et sont finalement asservis au perfectionnement laborieux de l'humanité.

L'Université française agissant aujourd'hui sous la pression de notre démocratie *évangélique quoique non chrétienne*, en poussant activement la culture intellectuelle de la femme ne fait que suivre les inspirations du christianisme ; c'est ce qu'il importe de remarquer afin d'éviter les jugements équivoques. S'il est à propos de blâmer la neutralité qui exclut de l'enseignement toute dogmatique, s'il est bon de signaler les dangers qui résultent de ce fait et mettent en péril, avec la vertu

du savoir, l'esprit démocratique lui-même, condamner sans autre forme de procès, comme le font les hommes de parti pris, le grand élan de l'Université en faveur de l'instruction de la femme, ce n'est pas seulement une injustice, c'est une folie. La passion fait de déplorables apologistes, car, remarquons-le, les belles créations de ce siècle, même lorsqu'elles trahissent momentanément leurs fins supérieures, sont issues du christianisme. Il y a donc lieu de déplorer les égarements de la philosophie universitaire, mais non pas l'impulsion donnée à la culture intellectuelle des femmes. Il est autrement plus exact, et autrement plus habile de la part des contempteurs de l'Université rationaliste, de proclamer, l'histoire en main, que c'est l'Eglise, de saint Jérôme à Fénelon, de Fénelon à Dupanloup, qui a poussé à ce progrès, et que, si ce progrès continue à se développer en dehors de l'Eglise, c'est précisément parce que les principes chrétiens qu'elle propage depuis dix-huit siècles ont pénétré l'âme des peuples. Le mouvement officiel est un triomphe public de la grande idée que l'Eglise et ses apôtres ont depuis presque deux mille ans constamment soutenue dans le monde.

A ce premier motif de satisfaction s'en ajoute un autre. A mesure que l'Université fait passer l'instruction dans les mœurs, elle l'organise méthodiquement. L'ordre naît des divisions classiques, enseignement primaire, enseignement secondaire, enseignement supérieur. La distribution de ces trois degrés concourt déjà, dans une large mesure, à l'établissement futur

sinon immédiat de l'identité de l'éducation et de la vie, laquelle se prépare sans doute durant les deux premières périodes, mais ne s'affirme et ne s'achève que dans la troisième. C'est une grande chose que d'avoir scindé les degrés en trois factions nettement définies et de les avoir réglés chacun d'après d'excellentes méthodes, parce qu'en créant le troisième degré on a soustrait cette dernière période à l'internat qui pèse si lourdement à la jeunesse française. Ce fait est considérable. Observons-le en effet, l'enseignement supérieur ne doit pas être seulement l'apanage des futures professeurs, qui elles, du reste, subissent encore l'internat à Fontenay ou à Sèvres ; il faut qu'il devienne le privilège de toutes les intelligences aptes à le recevoir, non seulement à Paris où la Sorbonne est ouverte à tous, mais dans la France entière où celles qui ne seront pas à portée des leçons des maîtres célèbres le puiseront par les grandes lectures dans les bibliothèques publiques ou associées.

IV

Voyons maintenant ce que les maisons religieuses, qui n'ont pas cherché encore à établir l'identité de l'éducation et de la vie, pourraient faire aujourd'hui dans ce but si elles le voulaient.

On peut répondre *a priori* qu'elles ont les promesses de succès, attendu qu'il s'agit pour elles simplement de faire évoluer l'esprit aristocratique dont elles sont pénétrées vers les idées démocratiques modernes, tandis que l'Université, pour unir les deux facteurs nécessaires à la réalisation du but que l'on poursuit, devrait faire évoluer ses idées démocratiques vers le christianisme. Or, il est plus facile de descendre le courant que de le remonter ; et comme des croyances positives solides sont les principes immuables qui portent les assises de la vie, l'éducation religieuse est la plus favorable à réaliser l'identité requise.

Mais si le souffle du christianisme est susceptible d'animer successivement les diverses formes du progrès social, — et ses adversaires eux-mêmes commencent à le craindre, — on se demande si les institutions auront le même pouvoir. En admettant que les ordres religieux prennent le parti de se moderniser, ne

rencontreront-ils pas dans leur constitution même un obstacle ?

Si l'on veut savoir quel est l'avenir des ordres enseignants en France, il suffit de porter les regards vers l'Université. En établissant à son tour, dans une imitation tardive, ses écoles et ses lycées, elle ne fait que reproduire avec exactitude l'œuvre séculaire des ordres enseignants. Il est donc clair que ceux-ci trouvent au contraire à notre époque, dans les créations officielles, une véritable sanction des formes anciennes, et ce fait confirme dans leur autorité traditionnelle les communautés enseignantes. En multipliant les externats et les internats de jeunes filles, l'État s'est approprié des institutions antiques, et en les adoptant pour assurer un service national, il en fortifie la vitalité.

Il est certain d'autre part que les institutions communautaires, dont les ordres religieux sont le type accompli, deviennent indispensables aux sociétés particularistes, et les couvents, qui s'inspirent de l'esprit de désintéressement, de dévouement, de sacrifice, après avoir résisté à tous les temps, répondent merveilleusement au besoin présent. La France possède, sous forme de cloîtres, des monuments scolaires magnifiques ; il en existe dans les localités les plus reculées, là où le budget de l'instruction publique, déjà si chargé, ne pourra pas de longtemps faire affluer ses ressources. Puisque les usages veulent de plus en plus l'éducation du pensionnat, peut-on croire à l'improductivité prochaine de l'outillage existant ? Dans les grandes villes où les lycées sont établis, c'est souvent à contre-cœur

qu'on y a recours. Un grand nombre de familles confieraient plus volontiers leurs filles aux couvents. Seule la supériorité de l'enseignement universitaire, supériorité incontestable et incontestée, les sollicite et les détermine. Le jour où l'enseignement libre sera à la hauteur de l'enseignement officiel, — et ce jour peut être demain, — les jeunes filles reviendront en foule au couvent. On le recherchera encore à cause de l'impossibilité où nous sommes, à notre époque païenne, de faire de nos maisons le temple qu'il faudrait qu'elles fussent pour entourer l'enfance et l'adolescence d'une atmosphère absolument pure. Pendant les quelques années laborieuses qui précèdent l'ère ouverte de l'éducation supérieure, laquelle ne saurait appartenir au pensionnat, car elle doit être expérimentale, la jeunesse trouve au cloître un milieu très favorable à la formation de l'âme. Ecartée du mouvement mondain, elle connaît là les vifs attraits supérieurs et en elle-même se développent les forces cachées de la conscience. La vie surnaturelle dont on la pénètre, et qui est inconnue dans une société naturaliste, resterait à jamais irrévélée si la jeunesse n'épanouissait pas son printemps dans une sorte d'oasis réservée. N'a-t on pas le devoir de donner à l'enfance les joies et les secours d'une piété profonde ? N'est-il pas utile de faire vivre à la femme la vie supérieure, avant de la jeter aux réalités de l'existence ? Pour que l'empreinte religieuse soit ineffaçable, protectrice et susceptible de ramener l'âge mûr, après des oublis toujours possibles, aux souvenirs de la sereine jeunesse, il la faut profonde. C'est l'éternelle gloire de

l'éducation religieuse que de munir intérieurement les âmes d'une boussole indestructible. Battus de la tempête comme d'autres, ceux qui ont possédé le christianisme, et que les passions n'ont pas épargnés, savent du moins de quel côté s'ouvre le port du salut.

Tels sont les motifs qui paraissent assurer aux religieuses enseignantes un fort regain de vie dès qu'elles auront mis l'enseignement congréganiste à la hauteur de l'enseignement universitaire, et c'est à quoi elles tendent, ainsi que nous allons le montrer.

Mais avant de parler du grand mouvement intellectuel qui s'annonce, il faut encore examiner une objection sérieuse, — celle qui résulte de l'esprit prétendu invinciblement réactionnaire et aristocratique des couvents.

Pourquoi les maisons religieuses ont-elles, depuis une vingtaine d'années, dans bien des régions, perdu tant d'élèves? Nous pourrions citer des communautés jadis florissantes où le nombre des enfants est loin d'atteindre aujourd'hui celui des maîtresses. On va jusqu'à parler de pensionnats fermés. Les religieuses répondent que la concurrence est en effet redoutable, que l'infériorité temporaire de leur enseignement, tout à coup distancé par l'Université, explique ces dépeuplements. Elles reconnaissent qu'elles ne se sont pas avisées assez tôt de l'invasion de l'État sur ce qu'elles croyaient être leur domaine fermé. Elles n'avaient pas prévu que l'Université, maîtresse des hommes, voudrait aussi, tôt ou tard, former les femmes. On s'était endormi; on a perdu du terrain parce qu'on a perdu du temps :

toutefois avec la volonté, l'intelligence, le zèle, qui certes ne manquent pas aux religieuses, il ne sera pas impossible de rétablir, assez vite peut-être, entre l'enseignement officiel et l'enseignement libre, un égal niveau.

Ce sera là sans doute un grand progrès, qui donnera certainement des résultats excellents ; peut-on néanmoins croire que les lycées vont se vider au profit des couvents dès que ceux-ci auront relevé leur enseignement? La libre pensée n'abandonne pas ses conquêtes. Même quand l'imitation officielle témoigne de la vitalité de leurs impérissables formes, avec des institutions pareilles et une égale instruction, les couvents restent encore menacés. Ils ne pourront soutenir la lutte qu'après avoir modifié profondément l'esprit qui les anime. La victoire est promise aux institutions enseignantes qui marcheront avec le christianisme dans les voies démocratiques où la société est définitivement engagée. — Il y a donc encore une question à poser. Peut-on espérer des religieuses le changement d'orientation d'où dépend la suprématie reconquise? Leurs adversaires se dressent ici frémissants d'espérance et le débat prend une certaine envergure. Suivons-le sans parti pris.

Les couvents, dit-on, adopteront difficilement l'esprit moderne. Ils le haïssent de confiance, et leur clientèle, qui l'exécrait, puisqu'elle l'a si fortement combattu, est loin de s'y convertir. — C'est possible. — Mais nous venons d'observer que leur clientèle s'éclaircit de jour en jour, qu'ils commencent à s'en inquiéter assez

pour se prêter aux changements nécessaires. Beaucoup de religieuses s'aperçoivent que c'est pour avoir trop longtemps conservé l'esprit et les méthodes antiques qu'une partie notable de la génération actuelle est passée aux lycées ou aux pensionnats séculiers qui se multiplient partout. Au *statu quo* néfaste qui les immobilisa sous la pression des influences extérieures précédemment indiquées, succède un mouvement considérable. A présent que l'unification de l'éducation des hommes et des femmes, désormais accomplie, ne permet plus aux pères de famille voltairiens ou libertins d'induire en erreur, ainsi que nous l'avons dénoncé, les éducatrices religieuses, celles-ci jugent librement et veulent entrer dans la voie du progrès. Il en est sans doute qui, tenaces dans leur attachement aux usages caducs, auront de la peine à s'arracher au passé. Jésus-Christ, leur maître, a dit à ses apôtres : *Laissez les morts ensevelir leurs morts*. Les routiniers résistent, entravent, mais disparaissent ; s'ils avaient tant de pouvoir, l'Église dans la suite des siècles n'aurait pas frayé avec toutes les institutions auxquelles elle s'est adaptée, survivant à toutes dans son immutabilité. Quand les directions supérieures rencontrent de la part des individualités inintelligentes une résistance obstinée, le courant des faits se charge d'emporter les obstacles, en emportant les hommes et les institutions elles-mêmes. La clientèle s'éclaircit, c'est un avertissement ; les couvents l'ont entendu.

Si d'ailleurs les couvents furent « aristocratiques » sous l'ancien régime, il faut en faire la juste remarque,

c'était pour s'adapter aux institutions d'alors. Cet exemple des harmonies d'hier affirmait, dans la correspondance passée de l'institution et des temps, la préoccupation de l'accord temporairement rompu mais qu'on doit s'efforcer de rétablir. Du reste, aristocratie pour aristocratie, s'il en est une en cette fin de siècle, n'est-ce point celle de l'or, essentiellement ouverte, instable, antitraditionnelle ? Ne réclame-t-elle donc pas une éducation spéciale, très différente de l'ancienne ? Les méthodes à jamais illustres par d'insignes résultats n'ont réussi jadis que parce qu'elles correspondaient merveilleusement aux besoins de l'époque, et les fleurs rares que, d'aventure, elles cultivent encore, ne s'épanouissent qu'au sein de familles absolument exceptionnelles, susceptibles d'offrir aux anciens systèmes leur ancien cadre. Si l'on faisait, de part et d'autre, cette observation élémentaire, on abrégerait beaucoup la discussion.

Les couvents, en s'obstinant, rencontreraient des obstacles véritablement insurmontables. Le vieux système ne réussit qu'auprès d'une caste ; la caste n'existe plus. Nous sommes loin du temps où le chapitre de Remiremont pouvait, sans risquer de se dépeupler, fermer ses portes aux Filles de France. La mésalliance de nos rois avec les Médicis a aujourd'hui de trop nombreux imitateurs. Le recrutement présente une première difficulté. Opérer une sélection étroite parmi les élèves des pensionnats religieux, c'est écarter la majorité des prétendantes. Le mélange inévitable a substitué à l'élément pour lequel les méthodes avaient été créées un

élément nouveau tout à fait prédominant, d'où une contradiction qui engendre le désordre et stérilise les efforts. On le sent bien, mais comment l'éviter ? — Pratiquement, les grands couvents ne peuvent pas se refuser à élever les jeunes personnes que des familles très honorables veulent bien leur confier. On a cru d'abord qu'une distinction rigoureuse opérerait le classement délicat à fixer. « Nous ne recevrons pas, ont dit des religieuses, les jeunes filles dont les parents ont enseigne sur boutique. » — Mais qu'est-ce au juste qu'enseigne sur boutique ? Il faudrait d'abord s'entendre sur ce point-là. Nous ne voulons pas faire de personnalités ; mais quelle différence y a-t-il, par exemple, entre enseigne sur boutique et étiquette sur bouteilles ? Les familles X. Y. Z., si connues à Paris, et dont les noms honorés attirent ça et là sur les grands boulevards et dans les quartiers commerçants l'attention du passant, n'ont-elles pas enseigne sur boutique ? Leurs filles ne tiennent-elles pas dans le monde le rang distingué dont elles sont si dignes ? Ne seront-elles pas presque à coup sûr demain comtesses ou marquises ? Est-ce que les couvents de Paris voudraient ou pourraient se dispenser de les élever ? — En province, les choses sont véritablement comiques. Il y a encore des villes où le bizarre ostracisme de l' « enseigne sur boutique » fait loi. — Eh bien ! dit-on, les jeunes filles que les premiers couvents de la localité n'admettent pas iront dans les maisons de second ordre. — Erreur profonde : elles entrent dans les grands couvents de Paris où leur origine est dissimu-

lée. D'où il suit que les filles des familles ayant l'enseigne sur boutique en province, reçoivent une éducation supérieure puisqu'elles bénéficient des avantages de Paris. Ainsi, tandis qu'on aura tout fait pour éviter la fusion démocratique des classes, l'on ne réussit, en province du moins, qu'à intervertir l'ordre des privilèges, et au détriment des familles anciennes que l'on voudrait favoriser.

On n'a pas voulu admettre qu'il en serait tôt ou tard des filles comme des garçons, et voici que le mélange s'impose inévitablement. La clé d'or ouvre les portes, et toutes les solutions sont enfantines à l'exception d'une seule, celle qui consiste à former de ces éléments divers une élite puissante et nombreuse, en renouvelant les systèmes par une adaptation intelligente à l'état actuel de la société.

Les difficultés sont d'ailleurs grandes et l'évolution délicate. L'émotion des dignes religieuses ne se conçoit que trop. Momentanément coalisée avec la libre pensée incrédule, la démocratie les épouvante. Elle se présente, en effet, assez mal dans son réalisme arrogant. On désespère de modeler ce bloc à peine dégrossi. Comment parvenir à l'affiner jusqu'à la perfection nécessaire pour substituer à l'aristocratie restreinte une élite ouverte et sans cesse grandissante ? Il faut employer aujourd'hui les moyens dont l'efficacité a fait ses preuves. Il faut diriger l'œuvre en la christianisant. — L'Eglise n'a-t-elle pas converti les barbares ? Les couvents ne possèdent-ils pas l'Evangile ? L'Evangile n'est-il pas le texte même du code démocratique

Ils n'ont qu'à le relire pour saisir dans la vie et dans les paroles de Jésus-Christ les préceptes et les conseils capables de conduire l'éducation chrétienne à ses fins présentes. Que l'idée démocratique soit essentiellement évangélique, ils ne peuvent plus en douter. Les immortelles encycliques du grand Pape Léon XIII en témoignent surabondamment. Comment les religieuses ne se feraient-elles pas à cette lumière ?

Est-ce que d'ailleurs les Religieux ne leur en donnent pas l'exemple ? Les collèges libres où ils élèvent nos fils, qu'ils appartiennent aux Jésuites, aux Dominicains, aux Maristes, aux Eudistes, aux Lazaristes, aux Basiliens ou autres, ne sont-ils pas tous effectivement démocratiques par l'unité des programmes uniformes et dans le recrutement des élèves, indistinctement accueillis sans acception aucune de rang ni de milieu social ? Quelques pièces du maire, du curé, du médecin, tels sont les titres identiques nécessaires à leur admission, et telle aussi la preuve que les usages démocratiques n'ont rien de contradictoire au christianisme et que si les religieuses enseignantes ne s'y soumettent que tardivement, c'est, ainsi que nous l'avons indiqué, parce que les hommes ont mis entrave pour les jeunes filles à la marche normale du progrès.

Le coup de clairon destiné à rassembler pour de glorieuses campagnes l'armée monastique s'est fait entendre. Il n'a pas retenti dans le vide. Soutenue par de grands prélats, par des prêtres éminents, par des laïques distingués, comprise par les Supérieures qui dirigent d'importantes communautés, Mme Marie du

Sacré-Cœur, dans son beau livre : *Les religieuses enseignantes et les nécessités de l'apostolat*, n'a pas craint d'exprimer avec une sainte hardiesse la pensée intime des grandes religieuses ni d'exposer aux regards publics, pour provoquer le zèle de salut, une situation d'ailleurs mal dissimulée sous le faux contentement de quelques aveugles volontaires. Ce livre est un signe des temps. Il est la synthèse courageuse des craintes latentes comme aussi des solides et grands espoirs. Il est la voix du bon sens, le cri de l'apôtre, le pathétique appel de la foi combative. La France l'entendra, et, mues d'un élan puissant, les femmes chrétiennes travailleront à l'utilisation féconde des forces séculaires, bientôt rajeunies, de l'éducation religieuse [1].

[1] Après mille et une tribulations dont les auteurs rougiront un jour, la Mère Marie du Sacré-Cœur a ouvert, dans Paris, sous le nom d'Institut Sainte-Paule, une école de jeunes filles qui, en quelques mois, est devenue très florissante.

V

Pourquoi l'identité de l'éducation et de la vie a-t-elle été réalisée en Amérique? — Parce que l'homme et la femme ont marché ensemble, et d'un même pas, dans les avenues qui conduisent les sociétés modernes à leur développement; parce que l'éducation des uns et des autres, tout à la fois religieuse et démocratique, tend à élever une nation, non à conserver une aristocratie ou à créer un mandarinat.

Pourquoi l'identité de l'éducation et de la vie n'existe-t-elle pas en France? — Par des raisons inverses : parce que les deux systèmes d'éducation, officiel et libre, ne réalisent encore, ni l'un ni l'autre, l'accord des principes éternels avec l'état actuel de l'évolution sociale, attendu que ceux qui ont accepté l'évolution ont aussitôt abandonné les principes et ceux qui gardent les principes ont longtemps redouté l'évolution.

Ainsi, pour établir chez nous l'identité de l'éducation et de la vie, il faudrait que le système français alliât désormais les deux facteurs qui en assurent le succès; il faudrait à la France une éducation sincèrement chrétienne et saintement démocratique.

Qui la lui donnera? — Nous avons répondu que ce pouvaient être les couvents, puisqu'ils n'auraient qu'à réorganiser leur enseignement, à moderniser leur esprit, à accepter les idées démocratiques qu'ils ont mission d'assainir en les christianisant. Nous avons exposé les arguments et les faits qui soutiennent cette opinion. — Il reste maintenant à appeler l'attention sur le danger que courrait la grande réforme entrevue, si elle tournait à l'imitation trop exacte de l'Université. En obéissant à l'émulation donnée à l'instruction, en se pliant dans la mesure obligatoire aux programmes officiels, il convient aux religieuses, osons le leur dire, de conserver toute leur indépendance afin de s'employer à restaurer doucement, mais avec une persévérance constante et au moyen d'un système approprié à cette fin supérieure, les véritables notions qui doivent régir l'enseignement de la femme : il s'agit de sauver la culture intellectuelle proprement libérale, car il faut lui laisser des témoins dans ce siècle que les réalités exaspèrent, qui a soif d'idéal et qui ne peut le retrouver que dans l'âme de la femme chrétienne.

Si les congrégations religieuses ne devaient se réformer que pour mettre leur enseignement à la hauteur de celui du lycée, le résultat ne serait pas complet. Elles ont plus et mieux à faire. Il leur appartient de combattre d'abord par une réaction puissante, immédiate, la tendance actuelle qui imprime à l'instruction des femmes un caractère exclusivement professionnel ; je dis exclusivement, car l'instruction peut, bien entendu, offrir une carrière,

et comme il y a beaucoup de femmes qui ont à gagner leur vie, comme le professorat leur ouvre un débouché, il est très légitime qu'elles en profitent quand elles en sont capables : pas d'équivoque à ce sujet, mais aussi pas de méprise quant au but à poursuivre. Il ne s'agit de rien moins, je le répète, que de sauver la culture intellectuelle désintéressée, et le devoir est d'autant plus impérieux qu'elle paraît plus menacée. Fille noble par excellence, fille libre, de race antique, honorée de la Grèce et de Rome, du moyen âge et de la Renaissance et du grand siècle, depuis cent ans on entrave ses ailes et voici qu'aujourd'hui l'impitoyable *struggle for life*, poussant à de véritables excès cérébraux les individus âpres à faire argent de tout parce qu'ils sont ivres de jouissance, la culture intellectuelle désintéressée tend à disparaître. Ne faut-il pas en restaurer les principes, en rétablir le culte et, pour cela, lui refaire des pontifes ? Où recrutera-t-on demain cette rare élite dont l'humanité a besoin, parce qu'elle est une lumière, une consolation, une vertu ? Malheur aux nations qui détruisent la race de ces prophètes augustes ! S'il n'en existait plus parmi les hommes, que du moins il s'en trouve parmi les femmes !

Les religieuses qui s'égareraient en imitant l'enseignement officiel, ne devront pas plus copier les religieux, à qui les examens ne permettent pas de modifier pour nos fils le système universitaire ; d'où il suit que, quelles que soient les bonnes volontés, il y a en réalité encore trop peu de différence entre les institutions

fondées par l'Etat et les écoles libres. Les familles ont fait à ce sujet de vives réclamations. A tort ou à raison, elles se plaignent que, dans les collèges religieux, leurs fils n'acquièrent aucune connaissance scientifique de la religion ; que, d'autre part, ce sont les cerveaux qu'on pèse et non pas les consciences ; que l'orgueil du succès arrache aux directeurs des concessions regrettables, leur inspire des rigueurs injustes ; qu'on garde parfois les mauvais sujets lorsqu'ils font un candidat sûr à Saint-Cyr ou à l'Ecole Polytechnique, et qu'on chasse sans autre motif des jeunes gens excellents dont on brise avec désinvolture la carrière d'ailleurs possible, simplement parce que l'étourderie de leur âge laisse subsister un doute quant à leur réussite. On ne peut, paraît-il, exposer l'Ecole à une mauvaise chance. J'indique rapidement ces plaintes pour montrer seulement quel est le danger de cette nouvelle forme de l'exploitation des études et pour rappeler aux religieuses l'obligation de perpétuer les traditionnelles fidélités de l'esprit national à la connaissance supérieure, en se refusant à immoler sur l'autel des diplômes la culture intellectuelle véritablement libérale et désintéressée, et la science religieuse plus que jamais nécessaire.

Le mot de M. Paul Bourget, qui appelle l'attention sur un vice de l'éducation française, est particulièrement heureux, non pas seulement parce qu'il indique que l'identité de l'éducation et de la vie nous manque, mais parce que son observation s'applique très justement à la femme. En effet, — et c'est ici la conclu-

sion naturelle de cette courte étude, — l'identité de l'éducation et de la vie, qu'on ne réclame pas encore pour l'homme, ne peut être sérieusement tentée d'abord qu'en faveur de la femme, en faveur des mères : c'est de leurs entrailles que sort la force de de la nation, c'est au souffle de leurs âmes que sa gloire déploie ses ailes !

CHAPITRE II

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DES FEMMES

Nous venons de voir quels sont les principes et les institutions qui doivent servir à réaliser, en France, l'identité de l'éducation et de la vie, et nous avons constaté, pour la démocratie française, l'obligation de développer la personnalité de la femme contemporaine, au souffle du christianisme, dans le giron tutélaire de l'Eglise.

Ce point acquis, il convient d'observer comment la lumière s'est faite dans les esprits, et comment les circonstances ont préparé, chez les catholiques, une nouvelle conception de l'éducation des femmes. L'histoire telle qu'on la fait aujourd'hui s'attache aux côtés intimes des choses ; on la fait telle souvent par vaine ou indiscrète curiosité, quelquefois par le désir légitime d'apprendre de quoi est tissée la trame des événements humains. A ce titre la notation des incidents relatifs à la nouvelle organisation de l'éducation de la femme n'a rien d'oiseux. Ces incidents méritent qu'on les connaisse, non seulement pour l'intérêt qu'ils offrent par

eux-mêmes, mais encore pour la haute leçon d'humilité et d'amour qu'ils donnent en montrant aux partis que l'orgueil et la haine réciproques ne s'expliquent par aucun motif plausible, attendu que les efforts accomplis depuis trente ans pour préparer la grande figure de la femme moderne appartiennent à tous les partis.

Mais qu'est-ce que la femme moderne? C'est la femme de l'Ecriture sainte, la femme forte et généreuse, type de race qui réunit aux caractères bibliques ceux de l'Evangile jusqu'à réaliser le plein épanouissement de sa personnalité. La femme moderne, dès longtemps préparée par des causes lointaines, naît aujourd'hui soudain de l'émulation, de la concurrence créée par les partis ; et, heureusement pour tous, on peut affirmer qu'elle recevra le baptême de l'Eglise. Elle sera chrétienne parce que la fin des choses dépend de leur origine. Or comme le développement de la personnalité de la femme procède du christianisme, il doit forcément y aboutir et provoquer unanimement la sollicitude des chrétiens.

I

La culture intellectuelle de la femme a si sérieusement préoccupé notre époque, que la fin de ce siècle a même pris souci de l'enseignement supérieur des femmes. Il s'est produit en sa faveur un mouvement général qui, nous l'avons dit, a rapidement trouvé sa voie dans l'Université, mais qui la cherche encore, chez les catholiques, puisque l'irréligion actuelle favorise, dans notre nation partagée, une dualité funeste et qui sera d'ailleurs inévitable tant que Dieu restera exclu de l'enseignement officiel.

L'Université avec ses immenses ressources pécuniaires, — son budget s'élève à deux cents millions, — et avec les hommes de talent et de savoir qu'elle forme et qu'elle emploie, est une institution nationale dont le mécanisme fonctionne aujourd'hui non seulement au profit des hommes, mais encore au profit des femmes. Après les garçons magnifiquement privilégiés, les filles ont été comblées à leur tour. En moins de vingt ans, l'Etat a bâti pour elles un grand nombre de lycées, tant à Paris qu'en province.

Ce grand mouvement officiel, après avoir ajouté à l'instruction primaire renouvelée et rajeunie, l'organi-

sation récente de l'enseignement secondaire dont l'Ecole de Sèvres fournit les maîtresses, a vivement stimulé l'ardeur intellectuelle des femmes. Elles sont venues à la Sorbonne, de plus en plus, suivre les cours que sans doute elles n'avaient jamais dédaignés, mais auxquels naguère on ne les voyait ni si nombreuses ni si assidues. Il en est parmi elles qui, dans la conquête des grades, ne s'arrêtent pas à la Licence et qui ambitionnent et obtiennent l'Agrégation. L'enseignement supérieur des femmes est donc entré dans les mœurs depuis qu'il a trouvé dans l'Université française sa formule moderne.

Malheureusement l'Université doit être mise en suspicion. La formule actuelle de l'instruction publique, exclusivement humaine, que dis-je ? moins qu'humaine, pèche par une lacune immense. Il y manque Dieu, Dieu qui a fait l'univers, Dieu qui crée et qui soutient la vie de l'homme, Dieu à qui nous devons le souffle immortel de notre âme ! Et en supprimant Dieu on a supprimé dans l'homme le plus grand ressort de son génie et de sa moralité. Les plus aveugles commencent à s'en apercevoir.

L'athéisme implicite sinon toujours explicite de l'enseignement universitaire, soulève d'assez vives discussions. Les uns l'accentuent, les autres cherchent à en dissimuler la réalité trop manifeste. « L'instruction publique n'est pas athée », disent ils ; et ils montrent dans les écoles primaires le nom de Dieu écrit en grandes lettres sur les tableaux qui servent à enseigner la morale aux enfants. En effet, par un reste de pudeur, fort significatif, on n'a pas osé passer Dieu

sous silence à l'école communale. Mais l'existence de Dieu implique une religion. — A quelle religion se rattache donc l'idée divine universitaire ? Logiquement à la religion de la libre-pensée. — Et qu'est-ce que la religion de la libre-pensée ? C'est une philosophie rationaliste dont les doctrines, au lieu d'être surnaturellement révélées par Dieu, sont fournies à l'homme par lui-même sous l'autorité des appréciations individuelles. C'est une *religion* essentiellement subjective, et ce fait capital implique la neutralité forcée de l'enseignement qui s'en inspire, car si un enseignement public peut bien se pénétrer de vérités objectives — (comme chez les catholiques, puisque leurs croyances ont un caractère d'extériorité et d'autorité intangible), — il ne saurait en être ainsi chez les libres penseurs, même si on considère leur philosophie comme une religion, car son caractère propre est précisément de soumettre la doctrine infiniment variable aux interprétations, j'allais presque dire aux manipulations de l'individualisme. Dès lors, pour ne pas ouvrir la porte à la plus affreuse confusion, la neutralité résulte logiquement de la libre-pensée.

D'autre part, tandis qu'il est très simple, à la salle d'asile, de réduire Dieu au seul énoncé de son nom, ce qui permet encore de lui faire une place au tableau, à mesure que l'instruction avance, la figure de Dieu demande aussi à grandir, et pour la conserver dans les développements de l'enseignement secondaire et supérieur il faut des maîtres qui professent franchement le déisme et en acceptent toutes les délicates et

philosophiques conséquences : ceci est assez rare.

Mais à quoi bon poursuivre des débats que les faits ont tranchés? L'athéisme universitaire, tant de fois affirmé, a trouvé sa consécration officielle à la cérémonie de l'inauguration de la nouvelle Sorbonne, le 19 novembre 1896. Ni M. Gréard, ni M. Rambaud, ni M. Lavisse n'ont cru devoir, dans cette circonstance solennelle, rattacher leur pensée à l'idée de Dieu. Les croira-t-on déistes? Dans les trois discours qu'ils ont prononcés, aucun mot, aucune allusion nette ou voilée qui suppose chez eux la préoccupation de Dieu. N'ont-ils pas oublié le tableau de l'école primaire?

Un principe en entraîne un autre. L'école, si elle accepte sincèrement le nom de Dieu, ne peut pas refuser de faire évoluer autour du Créateur son œuvre toute entière. Si Dieu existe, on ne peut pas négliger de connaître ce qu'il est, ce qu'il veut, ce qu'il ordonne. Dira-t-on que c'est affaire au catéchisme de nous l'apprendre et que l'Ecole laisse les enfants libres de recevoir au dehors l'instruction religieuse, selon leur confession respective? Ce n'est point répondre : la discussion ne porte pas sur ce point ; il s'agit de décider si croire en Dieu n'oblige pas à prendre parti pour Dieu, en orientant vers lui la pensée du déiste au fur et à mesure que ses études évoluent dans le vaste champ des connaissances humaines. Fuir cette orientation, conséquence inéluctable de la croyance en Dieu, n'est-ce pas véritablement pratiquer l'athéisme, et dès que l'orientation vers Dieu manque dans l'enseignement secondaire, comme dans l'enseignement supérieur, n'y

a-t-il pas apparence que l'instruction officielle, tout au moins dans ces deux derniers degrés, de fait, est athée? Pour le nier avec quelque vraisemblance de sincérité, on appelle en témoignage la classe de philosophie de nos Lycées. « Ses programmes, dit-on, gardent une place à la métaphysique et ils énumèrent les preuves de l'existence de Dieu. » — Sans doute. Mais les classes de philosophie ne sont-elles pas de plus en plus délaissées? Est-ce toujours avec la conviction au cœur que les maîtres, surtout parmi les plus jeunes, exécutent le programme et inculquent fortement aux élèves la notion pure et solide de Dieu? A-t-on ajouté aux arguments classiques et vieillis les arguments nouveaux extraits des grands ouvrages récemment publiés sur Dieu? Qui ne sait que la mise au point de l'argumentation fait une grande partie de sa force? Enfin qu'est-ce qu'un Dieu que la philosophie exhume une heure, à titre d'exercice intellectuel, que l'histoire bannit, que la littérature ignore ou blasphème et outrage? — En vérité, comment est-il fait, ce Dieu que l'Etat daigne conserver [1]?

« L'Université, dit-on encore, et ici la discussion intéresse plus directement notre thèse, — l'Université féminine n'est du moins pas athée. L'Ecole normale de Sèvres élève chaque année des jeunes filles appartenant

[1] Nous savons de source certaine, car nous avons les cahiers de leurs élèves sous les yeux, qu'un nombre considérable de professeurs de philosophie dans nos lycées, enseignent publiquement, sous prétexte de kantisme, que les preuves de l'existence de Dieu ne sont pas irréfutables et péremptoires.

à des familles chrétiennes, qui elles-mêmes pratiquent à l'Ecole très librement et très fidèlement leur religion. Plusieurs de ces femmes distinguées et généreuses ont été influencées dans le choix de leur carrière par le pieux désir d'exercer un apostolat fécond auprès des jeunes filles qu'elles instruiront plus tard. » Nous ne l'ignorons pas. Ces admirables dévouements porteront à coup sûr des fruits bénis ; ils méritent les plus sincères et les plus religieux hommages, car il est bon de mener la campagne sur tous les terrains et il est beau d'occuper vaillamment les postes d'honneur. Arrière donc ceux qui voudraient décourager l'action apostolique dans l'Université !

Il faut applaudir à ces tentatives consolantes et souhaiter d'en voir augmenter le nombre, mais il ne faut pas embrouiller les thèses justes pour les rendre fausses, en mêlant par exemple celle qui regarde la conversion si désirable de l'Université avec celle qui se rapporte aux intérêts si délicats de l'éducation chrétienne. Les premiers essais de l'apostolat universitaire sont singulièrement gênés dans leur exercice discret. Dès que ces apôtres zélées veulent tenter l'infusion de principes chrétiens aux matières classiques du cours, l'autorité les arrête et le cours redevient neutre ; ainsi l'exigent les programmes. C'est la loi, il faut s'y soumettre ou périr. Ce n'est assurément pas encore le moment, pour les chrétiens, de confier la formation intellectuelle et morale de leurs filles à l'Etat. L'enseignement universitaire est actuellement, dans les Lycées de filles, ce que peu à peu il est devenu dans les Lycées de garçons,

c'est-à-dire systématiquement étranger sinon hostile aux principes positifs qui découlent du déisme scientifiquement interprété, et ce sont ces faits trop connus qui mettent en suspicion la méthode officielle.

Les chrétiens qui ne séparent pas l'instruction de l'éducation et par conséquent des principes religieux appelés à donner à l'instruction *sa vraie valeur éducative*, ne sauraient se contenter d'un déisme si borné et si chétif. Ils ne peuvent donc profiter du haut enseignement universitaire. C'est là un immense malheur, car tous ces beaux éléments de progrès, au lieu de nous servir, sont exploités contre nous, et la position des femmes chrétiennes, en matière d'enseignement supérieur, est fort critique, puisque seul l'Etat est actuellement en mesure de fournir aux femmes cet enseignement supérieur qu'il a fait passer dans les mœurs, dont il nous est impossible de bénéficier sans trahir nos principes, et que nous devons néanmoins acquérir sous peine de montrer une infériorité désastreuse.

Une double alternative se pose : d'une part, en profitant de l'enseignement prétendu neutre, on se décidera à sacrifier la valeur éducative principale de l'instruction avec l'espoir, — bien chimérique, — de réparer à la maison et à l'église l'irréparable tort que la neutralité fait à la religion ; elle l'a détruite chez les hommes, pourquoi ne la détruirait-elle pas chez les femmes ? Ou bien, si nous voulons conserver à l'instruction toute cette valeur éducative qui est capitale, nous sommes forcés d'abandonner l'Université et de fonder des cours philosophiquement chrétiens.

La situation n'a, certes, pas paru indifférente. On s'en est alarmé pour nos fils. La création des Universités catholiques est sortie de cette épouvante, et bientôt des craintes semblables ont porté l'inquiétude du côté de la femme. Les chrétiens s'assurent qu'ils ont le devoir de faire pour leurs filles ce qu'ils avaient fait pour leurs fils, et la tentative de l'Institut catholique de Paris marque un premier pas vers ce but.

II

Lorsque Mgr Péchenard ouvrait à la rue d'Assas, le 11 janvier 1897, des cours publics pour l'enseignement supérieur des jeunes filles, l'éducation féminine en France entrait dans une phase nouvelle qui indique le point de départ d'un très grand mouvement, d'ailleurs préparé depuis une dizaine d'années. Il est donc à propos d'observer les manifestations principales qui ont préludé chez les catholiques à l'action désormais engagée, car les divers et inévitables tâtonnements des œuvres qui cherchent leur formule ont certainement contribué à faire éclore dans la pensée féconde de Mgr d'Hulst la grande idée qu'il n'a malheureusement pas pu exécuter lui-même, mais qu'il avait noblement conçue, mûrie, vivifiée de son puissant esprit et que ses successeurs ont réalisée fidèlement.

Chose curieuse, c'est par l'engouement de l'enseignement supérieur que la mode s'est tout à coup avisée de mettre en vogue dans les salons la culture intellectuelle des femmes. Attirées par la belle parole et le vaste savoir d'éminents conférenciers, elles avaient peu à peu rempli les amphithéâtres d'un nombreux auditoire parmi lequel on comptait assez de femmes catho-

liques, anciennes élèves, parfois rapidement modernisées, de nos aristocratiques couvents. Réprouver, — et il y eut des réprobateurs, — réprouver la présence de ces aimables jeunes filles aux magiques leçons qu'elles venaient entendre et qu'elles n'auraient trouvé nulle part plus exquises de forme et plus nourries de science, c'était à coup sûr, aux yeux de plusieurs, d'un rigorisme rococo, très *vieux-jeu*, comme l'on dit en style élégant. Cependant quelques esprits plus sérieux virent là une anomalie flagrante. Ils prétendirent que tenir et accepter pour une instruction éducative, selon les principes catholiques, celle qui ne veut et ne peut pas l'être, ce n'est assurément pas très logique. A la réflexion et à l'expérience, on reconnut en effet qu'à la Sorbonne les conclusions religieuses sont pour l'instant, — et temporairement espérons-le, — positivement écartées. On se plaignit, alléguant qu'il était très dur et très malheureux que nos filles ne puissent pas jouir des charmes de l'érudition contemporaine ; mais on convint que si l'on ne voulait pas faire d'elles des libres penseuses, comme on a fait de nos fils trop souvent des libres penseurs, il était assez imprudent de leur injecter la libre pensée par tous les pores là précisément où elle s'infuse correcte, délicate, avec un art, une éloquence, une force persuasive incalculable ! — Si, plus tard, nos filles, ayant acquis préalablement par de hautes études positives et critiques la puissance d'argumentation nécessaire aux chrétiens dans les époques de scepticisme, venaient assister à ces mêmes leçons, nul doute que ce ne fut alors sans danger. Mais de les con-

duire aux cours indépendants avant de les avoir armées pour une discussion subtile et difficile, il parut que ce n'était pas le moyen propre à former leur jugement, et ceci commença de se dire dans certains cercles de famille, sous le manteau de la cheminée, tandis que d'ailleurs en des groupes moins sévères d'autres idées avaient cours et préféraient encore l'enseignement universitaire. — Voici le raisonnement : certains clans, dits larges, accordent bien entendu que pour les cours de religion, de philosophie, l'abstention s'impose. On se tient loin de M. Réville, et les rares femmes assises sous sa chaire du Collège de France sont assurément des duègnes incorruptibles. *La Christologie Johannique*, dans son jargon pédantesque, ne dit rien qui vaille à la jeunesse qui déserte également les cours de M. Ribot. Tandis qu'il faut voir comme aux cours de M. Larroumet on s'empresse, on s'entasse ! — Les mères préoccupées de la vertu éducative de l'instruction regrettent bien çà et là que le professeur dédaigne, par l'habitude générale, de sacrifier à la neutralité moderne les aperçus profonds et les conclusions utiles. Mais elles trouvent aussi de bonnes raisons pour excuser leur snobisme ! Si, en somme, on reconnaît que la religion ne peut pas être enseignée par des rationalistes à des catholiques ; que les catholiques ne peuvent pas étudier la philosophie avec un maître qui supprime la métaphysique ; qu'en littérature les conclusions seraient désirables, — on se retranche sur l'histoire et l'on proteste qu'en histoire l'intransigeance chrétienne ne saurait avoir raison. « L'histoire, dit-on,

enseigne des faits ; pourvu qu'elle soit impartiale, c'est tout ce qu'on est en droit de lui demander. Or l'histoire fut-elle jamais aussi impartiale que de nos jours où elle est si richement documentée ? Que peut-on regretter, notamment, au cours de M. Lavisse quand il parle, par exemple, du ministère de Colbert, de la taille et de la gabelle ? En vérité on ne sait pas ce que les principes ont à voir là dedans. — Est-ce qu'on peut faire de l'instruction éducative avec l'histoire des impôts sous Louis XIV ?... »

— « Mais assurément, répliquent les partisans de l'instruction éducative. Ici même, ajoutent-ils, des habitudes d'esprit vraiment trop superficielles se laissent encore prendre au piège dans leur ingénuité sans défense. » Et aussitôt la preuve arrive, un peu complaisamment développée peut-être, mais la chose est importante, car si l'on établit qu'une histoire fiscale renferme des conclusions morales à l'usage des jeunes filles, conclusions qui font du reste tout l'intérêt de ces minuties fastidieuses ; si l'on découvre dans les matières les plus sèches et les plus arides un brin de substance qui leur donne la vertu éducative, on aura, pense-t-on, démontré que l'ostracisme philosophique, érigé à la hauteur d'une loi dans l'enseignement supérieur, est radicalement contraire à son but et que, d'ailleurs, dans la pratique, il n'existe pas. On développe donc la thèse. On ne peut parler de rien, affirme-t-on, sans toucher de près ou de loin aux idées générales et aux principes inéluctables. — Explicites ou implicites, vraies ou fausses, bienfaisantes

ou nuisibles, il y a des conclusions partout, et partout elles s'imposent. Or, ces conclusions, à leur tour, se déduisent de principes moraux qui relèvent logiquement de l'idée de Dieu, et par conséquent de la religion.

Du reste, le savant historien qui professe en Sorbonne est un esprit trop profond pour ne pas le voir, et il jette la sonde lui-même dans l'océan des faits qu'il explore, — seulement il rapporte une écaille au lieu d'une perle.

Les souvenirs de l'expérience se présentent et chargent encore le procès. En réclame-t-on un exemple ? — Le voici :

C'était en mai 1896. M. Lavisse, pour qui le ministère de Colbert est sans secrets, paraît-il, montrait, dans une de ses dernières leçons, la défectuosité du système financier sous Louis XIV, l'injustice dans la répartition de l'impôt, l'arbitraire dans la taxe, l'odieux du recouvrement, et résumait tous les malheurs causés par le désordre, la concussion et les abus, si connus et si exploités, de l'ancien régime. Après un tableau brossé de main de maître, il se demande si Colbert a été renseigné, s'il a voulu rétablir l'ordre et la justice, et si, éclairé et résolu, il aurait pu réformer les lois et les mœurs fiscales de son temps. — Aux deux premières questions, M. Lavisse répond par l'affirmative ; quant à la dernière, bien grave parce que précisément elle est susceptible d'offrir à la postérité une leçon utile, adroitement amenée en finale comme pour dédommager l'assistance des ennuyeux détails

dont toute la valeur consisterait, ce semble, à l'avoir préparée, elle est examinée en deux mots, et ces deux mots, inspirés sans doute d'une intention indulgente envers Colbert, ne sont malheureusement que l'aveu désastreux du plus décourageant scepticisme en matière d'économie politique : « Ce sont les hommes qui font les lois, dit-il à peu près, et qui les appliquent ; les lois seront donc toujours plus ou moins égoïstes et injustes, car quoi de plus indestructible dans l'humaine nature que l'injustice et l'égoïsme ? »

La séance est levée. La foule lentement descend les escaliers étroits, et quelles sont alors les réflexions qui doivent se presser dans les jeunes têtes pensantes ? — Après tout, songent plusieurs, les questions économiques sont inextricables puisque la malice humaine est impérissable. — Ceci dit, il est douteux que l'enthousiasme entraîne vers la recherche du mieux l'esprit qui retient des constatations si tristes : il faudrait être bien naïf pour espérer ce sur quoi du reste on compte, c'est-à-dire qu'une génération formée par de si grands maîtres à un si grand scepticisme ne deviendra pas fatalement, de plus en plus, un composé de jouisseurs et d'anarchistes.

Mais n'élevons pas le ton et ne forçons pas la voix. Contentons nous d'observer qu'il y a des conclusions à extraire, même de l'histoire des impôts sous Louis XIV, et elles touchent, qu'on le veuille ou non, à l'une des questions les plus discutées de notre époque, celle qui a pour objet de décider quel est le rôle du christianisme en matière d'économie sociale.

A-t-il un but à remplir, oui ou non ? — Oui, puisqu'on déclare que l'égoïsme et l'injustice de notre nature tiennent en échec les solutions bienfaisantes. N'est-ce pas, en effet, les rendre moins insolubles que d'agir sur la nature humaine par les moyens qui peuvent, sinon la guérir, du moins tempérer ses vices ? — Mais prôner ces remèdes ce serait s'avouer chrétien, et on ne l'est pas ; et parce qu'on ne l'est pas, on ne peut pas aborder la philosophie de l'histoire saine et véritablement scientifique, celle qui, sans reculer devant les peintures désolantes où l'on voit les passions humaines trop souvent présider aux destinées des peuples, affirme d'autant plus la nécessité de christianiser davantage les individus et les sociétés.

Telles sont les vérités qu'une certaine école se plaît à extraire de l'histoire des finances sous Louis XIV et qui, prétend-elle, intéressent nos filles. Mais nos filles ne les soupçonneront pas, en sortant de la Sorbonne. Ce qu'il eût été utile de leur apprendre, en revenant sur les détails innombrables de la fiscalité au XVIIe siècle, c'est une leçon générale tirée du passé et applicable aux choses présentes, choses dont on parle journellement devant elles et qu'ainsi elles seront aptes à juger sainement. Ne serait-ce pas une excellente occasion de leur apprendre, par exemple, que les économistes s'égarent en cherchant à organiser la démocratie en dehors du christianisme ? Si on ne le leur dit pas, peut-être se persuaderont-elles que, puisque les démocrates sont souvent les adversaires de la foi, c'est qu'il y a entre la foi et la démocratie une in-

compatibilité irréductible ; dès lors, de quelque côté que leur esprit s'oriente, elles seront tentées de donner un coup de pioche de plus dans l'abîme que les erreurs ont creusé entre l'Eglise et la société moderne.

Malheureusement les maîtres officiels de la jeunesse ne croient ni au péché originel ni à l'assistance des forces surnaturelles pour nous aider à triompher de nos passions. De là leur scepticisme, d'autant plus intense qu'une érudition plus vaste accumule aux yeux des savants penchés sur les annales de l'histoire les traces désolantes de la perversité humaine.

Mais alors l'histoire est-elle bien une science morale ? La question devient discutable pour les auditrices de M. Lavisse. Elles peuvent se demander si ce que l'on considère comme le rôle de la Providence ne serait pas le hasard et la fatalité et si les dissertations célèbres qui prétendent montrer dans les événements de l'histoire universelle une volonté directrice ne sont pas les jeux, sans doute admirables mais vains, du génie puissant et doctrinaire. M. Albert Sorel, dont la grande honnêteté de pensée attire toutes les sympathies, a magistralement tranché la question. Oui, à l'en croire, l'histoire est une science morale. Il s'en explique catégoriquement dans les *Nouveaux essais d'histoire et de critique* [1]. Je voudrais citer en entier les chapitres lumineux intitulés : *Fatalisme et liberté* et *L'action des hommes sur leur destinée*. Ils présentent

[1] *Nouveaux essais d'histoire et de critique*, par Albert Sorel, de l'Académie française. — Plon et Nourrit, éditeurs. Paris, 1898.

une leçon complète de haute philosophie historique et morale, et ceux qui, dans l'arbitraire enfantin de leurs esprits passionnés, récusent les témoignages de doctrinaires tels que Bossuet, s'assureront de la totale indépendance de M. Albert Sorel en lisant cette profession de foi :

« Je ne discuterai point du hasard, dit-il [1], ce « serait contradiction : Le hasard n'est pour ceux qui « n'y croient pas que l'inexpliqué, et pour ceux qui y « croient que l'inintelligible. Je ne discuterai pas sur la « Providence ; ce serait irrévérence autant que vanité. »

Ceci posé, il n'est plus question de la Providence ; mais la liberté humaine avec ses droits, ses devoirs, ses effets triomphe noblement du fatalisme. Voici en quels termes M. Albert Sorel proclame sa victoire :

« Sommes-nous réduits à considérer l'humanité « dans l'histoire comme des prisonniers qui, de la « lucarne de leur tour, verraient passer la foule des « hommes libres sans entendre ce qu'ils disent, sans « connaître ce qui les meut et où ils vont ? A voir dans « les événements humains un spectacle où nous ne « sommes guère admis que durant les entr'actes et « dont le sujet nous demeure caché, une anarchie « irréductible à l'ordre de la pensée ? »

« Je voudrais m'en expliquer en toute franchise, « mais aussi en toute humilité. Je n'ai aucune pré- « tention à résoudre, à poser même les éternelles « énigmes »... « Restons sur terre ».

[1] Page 21e.

Donc pas de métaphysique : de la psychologie seulement, mais une psychologie ou individuelle ou collective dont je m'empare à titre de témoignage scientifique ayant sa place dans l'argumentation chrétienne et une valeur non suspecte à la critique libre penseuse.

« Toutes les relations entre les hommes, poursuit « M. Albert Sorel, toutes les lois et les polices des so- « ciétés humaines reposent sur ce postulat que l'homme « est libre en sa conscience et responsable de ses actes. « Toutes nos libertés publiques ne sont que l'exercice « de cette liberté fondamentale, et plus nous élargissons « notre régime démocratique, plus nous parlons, écri- « vons, agissons, jugeons, acclamons, condamnons, « comme si nous étions libres et comme si les autres « l'étaient. L'histoire étant le récit des choses humaines, « cette liberté-là s'y retrouve à chaque page ; je ne « me charge point d'en découvrir une plus raffinée. Je « la vois dans le passé, comme je la vois dans le pré- « sent ; comme je la vois je la montre et j'en fais la règle « de mes jugements. Je n'en discute point en métaphy- « sicien. J'en parle en homme qui a vécu parmi les « hommes, a vu de près quelques événements, a ob- « servé les autres hommes, s'est analysé soi-même et à « porté, dans l'étude du passé, les mêmes procédés « d'observation et d'analyse.

« Je crois donc que l'homme est auteur en même « temps que spectateur et acteur du grand spectacle de « l'humanité. Je crois que les peuples, c'est-à-dire les « hommes collectifs, sont, dans les conditions natu- « relles imposées à la vie humaine, les artisans de leur

« destinée, et que chaque homme, dans les conditions « imposées à sa vie, demeure responsable de ses actes. « Mais je crois aussi qu'il y a des conditions perma- « nentes qui s'imposent à la vie des société humaines « et à la vie de chaque homme ; qu'il y a un lien et un « rapport entre la vie des générations, un enchaîne- « ment dans les choses humaines, une raison d'être « dans le développement des sociétés ; que le présent « procède du passé et qu'il est gros de l'avenir ; que le « passé est ce qu'il est, et, par suite, nécessaire, car « nous n'y pouvons rien changer ; que tout élément « que nous y introduirions par hypothèse en boulever- « serait toutes les conditions ; que, par suite, les con- « jectures rétrospectives sont non seulement hasar- « deuses, mais impertinentes et vaines ; que le présent, « au contraire, étant dans une certaine mesure, ce que « nous le faisons, il nous appartient dans cette me- « sure ; que, s'il s'y trouve des conditions permanentes « imposées, il y a des conditions temporaires qui « peuvent être modifiées ; que si le passé est entière- « rement fatal, l'avenir demeure en partie contingent ; « que cet avenir enfin, étant conjectural, peut être un « objet d'effort et d'espérance. Changer les choses hu- « maines dans le passé est une absurdité ; les modifier « dans l'avenir n'est pas une utopie. L'histoire, en dé- « gageant les conditions des faits accomplis, enseigne à « la politique les conditions des faits à accomplir. C'est « dans ces conditions, les unes immuables et les autres « mobiles, que s'exerce la liberté et que s'engage la « responsabilité des hommes. »

Ces vues si nettes sur le fatalisme et la liberté sont accompagnées, dans les considérations relatives à l'action des hommes sur leur destinée, de développements très remarquables. Avant de conclure « que l'histoire est et doit demeurer une science morale », le grand esprit auquel j'emprunte ma réponse aux idées de M. Lavisse dit encore [1] :

« L'homme crée incessamment la fatalité qui s'im-
« pose aux générations. La route où se déroule la ca-
« ravane humaine est cimentée de la poussière des
« hommes. C'est ce qui fait que l'histoire n'est pas, ne
« saurait être assimilée à une mécanique et que la di-
« gnité de cette science l'élève au-dessus des sciences
« physiques. Elle est et doit demeurer une science
« morale.

« Cet écho des actions humaines dans toute l'histoire
« de l'humanité, ces ricochets formidables du passé au
« présent sont la manifestation de la morale et sa sanc-
« tion dans les affaires humaines. La fatalité y remplit
« le rôle de la Némésis des anciens. Elle est la grande
« justiciaire qui poursuit à travers les générations la
« faute des ancêtres ; elle juge les actions par leurs
« effets et les montre punies par leurs conséquences.
« Mais ces conséquences ne sont pas irrévocables à tout
« jamais... »

Quand nos filles font de l'histoire, disons-leur que le christianisme est indispensable socialement, parce qu'il enseigne que l'homme étant déchu doit

[1] Page 23.

lutter pour se relever, parce qu'il est un agent puissant de perfectibilité individuelle agissant peu à peu sur la collectivité, et enfin parce qu'il proclame la loi du sacrifice terrestre avec compensation future. Hélas ! il y aura toujours des victimes dans les sociétés humaines ; mais les victimes, il ne faut pas l'oublier, sont bien moins nombreuses aujourd'hui qu'hier et plus rares dans l'Europe chrétienne que dans l'Asie et l'Afrique musulmanes et païennes. — Les massacres odieux qui pendant près de deux ans ont ensanglanté l'Arménie n'auraient pas pu se produire en Europe, malgré l'abaissement hélas ! trop sensible et trop déplorable de la foi chrétienne. Que nos professeurs de Sorbonne apprennent par là, — car c'est une leçon de choses à laquelle leur programme lui-même les convie, je n'ose dire les condamne, — oui, qu'ils apprennent à juger les résultats funestes de leur prétendue neutralité ! La neutralité, vis-à-vis des principes chrétiens, ne peut que favoriser des mœurs homicides comme celles des musulmans fanatiques. Sans doute la nature déchue existe, chez le chrétien comme chez les adeptes de Mahomet, et c'est de cette source que découlent encore toutes les injustices qui désolent l'Europe elle-même. Mais ces injustices, pourtant diminuées, si on les compare à celles de l'Orient *du Prophète*, diminueraient encore si la foi ressaisissait fortement les âmes et faisait faire à la civilisation un nouveau progrès moral.

Ainsi donc, puisque désormais nos filles participent à l'enseignement supérieur qui est entré dans les mœurs, les mœurs chrétiennes ne doivent pas permettre qu'on

le sépare des conclusions essentielles. Il ne faut jamais oublier que *l'érudition pure*, c'est-à-dire l'accumulation brute de faits, n'a qu'une très faible *valeur éducative* et que si l'instruction perd ce caractère éducatif, combattu par la neutralité, elle n'a plus de raison d'être. — Elle n'est alors qu'une sorte de dilettantisme pédantesque vraiment détestable et justement détesté.

III

Décidément soucieuse de rattacher ces efforts au grand mouvement que l'Université a précipité en faveur de l'enseignement supérieur par des créations multiples, l'éducation chrétienne subit à son tour l'influence générale. Il y eut même des Religieuses, — et non pas, certes, des moins distinguées, — qui suivirent chez elles l'impulsion donnée au dehors. La pensée vint de Mgr d'Hulst. Il la conçut alors que, sans doute, il ne songeait pas encore à la tentative qui débutait bientôt sous les meilleurs auspices à l'Institut catholique de Paris. L'idée est de quelques années plus vieille que la belle lettre-circulaire envoyée aux mères de famille en mai 1896 et qui a fait une nouvelle et profonde sensation lorsqu'on l'a relue avec le tableau des cours supérieurs ouverts pour les jeunes filles le 11 janvier 1897 dans la salle des conférences de la rue d'Assas.

Mgr d'Hulst avait fait un premier essai d'enseignement supérieur dans un externat religieux. La Supérieure de cette Institution, femme remarquablement intelligente, nous disait, elle-même, naguère, que les conférences instituées dans son pensionnat, avaient été décidées à la demande de Mgr d'Hulst pour

tâcher de contrebalancer l'enseignement de la Sorbonne. On désirait empêcher les jeunes filles de suivre les cours universitaires, à cause des tendances philosophiques erronées de la plupart des Maîtres, tendances qu'à juste titre on trouve dangereuses. — Mais cet essai devait-il satisfaire l'esprit exigeant de Mgr d'Hulst? Il dut en saisir bientôt le vice fondamental qui était de sacrifier le but poursuivi aux engouements de la mode, en appelant dans le salon des Religieuses précisément des adeptes de la neutralité dont on condamne le système. Mgr d'Hulst vit bien qu'on ne peut pas efficacement combattre l'adversaire par l'adversaire. Il eut alors l'idée d'une création toute différente. Il résolut de faire donner l'enseignement supérieur chez lui et par les siens. Il avait à la rue d'Assas un corps de professeurs prêts à agir selon les fermes principes dont la haute instruction ne peut se passer et qui ne se manifestent, hélas! que trop rarement chez les grands conférenciers en vogue.

Nul doute que Mgr d'Hulst n'ait été profondément heureux de toucher à la réalisation de ses projets s'il avait entendu, dans cet externat, la conférence que M. René Doumic y faisait le 15 décembre 1896, quatre semaines avant l'ouverture des nouveaux cours de l'Institut catholique. On eut dit que pour mieux marquer ce qu'il y a parfois de bizarre dans les tâtonnements inévitables des œuvres qui cherchent leur voie, tout dans cette conférence mettait en saillie l'incompatibilité de l'enseignement supérieur éducatif avec celui qui, dans l'Université de France, s'est voué à la neutralité,

M. René Doumic parlait de Boccace et de Machiavel. Les mères, ce soir là, sortirent mécontentes et rêveuses. Les maîtresses sentirent passer un doute dans leur âme : elles se demandaient si de telles leçons répondaient bien au but visé et si vraiment elles garantissaient à l'enseignement supérieur donné sous l'aile du couvent, les principes qui manquent aux leçons redoutées de la Sorbonne.

Que penser tout d'abord du sujet même de l'entretien ? Est-il bien nécessaire de consacrer une conférence, devant des jeunes filles, à Boccace et à Machiavel ? Dix lignes bien faites dans un bon manuel de littérature ne suffisent-elles pas à leur donner la connaissance qu'elles doivent avoir d'un conteur licencieux et d'un politique immoral par principes ! C'est en vain qu'on invoque les droits du talent. Est-ce qu'aux yeux du chrétien le talent ne les perd pas quand il se déshonore, et certes qui s'est plus joué de la morale que Boccace ? — Il fut beaucoup parlé de cette conférence chez les mères alarmées. « Si l'on y tient, disaient-elles, si l'on veut à tout prix que le talent de Boccace ne puisse être passé sous silence lorsqu'on traite de la littérature italienne dont il est un des premiers prosateurs, nous demandons du moins un enseignement complet, *critique ;* nous prétendons que le personnage et ses œuvres soient jugés nettement et nettement condamnés. » C'est ce que le professeur n'a pas fait.

De l'épouvantable corruption de cette société florentine qui s'amusait à écouter des contes obcènes pour oublier les horreurs de la peste, il n'a soufflé mot. Il a

lu quelques passages de *Griselidis*, puis, il est vrai, quittant un instant la réserve qu'il s'était imposée lorsqu'il se fut agi de flageller l'impudeur libertine du *Décaméron*, il a esquissé, sur le thème de Grisélidis, quelques aperçus assez particuliers. — Etait-ce ironie, candeur, mépris ou gageure ? nul ne le sait ; toujours est-il que la petite morale obligatoire devant une assemblée pieuse n'a fait rien moins que de proposer à l'admiration des jeunes filles très attentives l'obéissance d'une épouse qui va jusqu'à laisser tuer son fils et sa fille par amour pour son mari. — Grande fureur des mères ! Il n'est vraiment pas permis à un professeur de l'autorité de M. René Doumic de duper et d'égarer ainsi la jeunesse. Quel résultat peut donc produire une telle leçon ? Deux, également probables, sont également fâcheux. Ou bien la jeune fille naïve qui aura goûté le charme poétique de Grisélidis pensera que le *Décaméron* est un recueil des plus aimables, et lorsqu'elle se trouvera dans une de ces réunions où l'on parle plus ou moins de littérature, la pauvre enfant tombera dans les filets que tresse un enseignement si faux. Pour se piquer de savoir, — et qui oserait la blâmer de mettre à profit ses connaissances ? — elle parlera avec une désinvolture toute parisienne du *charmant Décaméron* et de ses *contes délicieux*. Voyez-vous l'ébahissement de son interlocuteur ? Concevez-vous la belle opinion qu'il emportera de la jeune fille, et de la science du couvent ? Après cette petite mésaventure, très regrettable, car il est toujours fâcheux que nos institutions soient trahies par leurs élèves, — or, l'éducation reli-

gieuse le serait ici cruellement, — un fait plus grave peut se produire : il peut arriver que la jeune fille devenue jeune femme trouve le *Décaméron* dans la bibliothèque de son mari et le lise, car enfin, on lui a fait un si bel éloge de Boccace ! Pourquoi ne la divertirait-elle pas, un jour d'ennui ?

Après Boccace voici venir Machiavel. On en parle dix minutes, et pourquoi dire ? Pour affirmer, non sans quelque embarras du reste, mais avec une vaillante énergie, que l'injustice est utile en politique, parce que la politique c'est un conflit d'intérêts et que dans un tel conflit la justice n'a rien à voir ! — Voilà sans doute qui est très humain. Toutefois n'est-il pas permis de penser, sur un sujet si brûlant, que les constatations des faits suffisent en pareille matière et qu'on peut attendre quelques réserves au profit des principes ?

C'est ce que se disaient entre-elles, en sortant de la conférence de M. Doumic, quelques mères inquiètes. Rapprochant ces expériences décevantes du but qui les avait inspirées, elles mesuraient toute la difficulté de la lutte apostolique sur le terrain de l'enseignement supérieur. Les grandes forces intellectuelles avec les grandes puissances du talent vont à l'Université, et elles échappent au christianisme non pas seulement en Sorbonne, mais aussi quand d'excellentes religieuses, si bien intentionnées, les attirent, ne fut-ce qu'en passant, devant une assemblée catholique, et même quand elles y sont représentées par les meilleurs esprits, les plus courageux, les plus moraux. Et pourquoi donc, car

telle est bien la personnalité très respectable de M. Doumic ? — Parce qu'on ne se défait pas à volonté des habitudes invétérées ; parce qu'on ne passe pas, en une heure, du système de l'enseignement neutre au système de l'enseignement vraiment éducatif ; parce qu'il faut connaître la jeune fille pour lui parler ; parce qu'il faut savoir de quelles idées maîtresses doit s'inspirer l'instruction supérieure des femmes chrétiennes, et parce que l'obéissance à toutes ces règles délicates ne s'improvise pas, même à coup de talent.

IV

On salua donc avec joie l'organisation naissante de l'enseignement supérieur, et les sentiments de mesquine rivalité, à cette occasion, ne trouvèrent nulle part accès dans les âmes. Aussi bien les cours nouveaux ne font de concurrence à aucune de nos institutions. Les pensionnats libres ou religieux n'en sauraient concevoir le plus léger ombrage. C'était la distinction des degrés qui s'établissait ; elle n'en supprimait aucun, elle délimitait ceux qui existent déjà, ce qui devait leur permettre du reste d'acquérir dans leur genre un développement plus parfait, et elle fondait celui qui n'existait pas encore. Les pensionnats gardaient l'enseignement primaire et secondaire, l'Institut catholique de Paris y ajoutait l'enseignement supérieur qui nous manquait.

On applaudit des deux mains. On loua encore, et très haut, l'esprit qui avait présidé à la composition des programmes, variés selon le but primordial vers lequel devraient tendre tous les Maîtres et qui est de donner à l'instruction toute sa *valeur éducative*.

Ces programmes étaient un véritable manifeste, destiné à montrer, dans une petite synthèse, l'esprit de la création nouvelle : ils renfermaient toutes les questions

qui intéressent le monde intelligent. Ils interrogent l'antiquité et le temps présent, les littératures étrangères et la littérature nationale ; ils touchent aux institutions politiques et aux questions sociales ; ils abordent le droit civil ; ils font de la science, de la philosophie, du dogme, de l'apologie. Voilà sans doute un enseignement qui prend une certaine envergure et qui promet de fraterniser avec toutes les préoccupations intellectuelles de nos contemporains en éclairant les connaissances humaines de la lumière supérieure qui leur donne tout leur coloris. Les professeurs de la rue d'Assas sont chrétiens et peuvent par conséquent relier les différentes branches du programme aux grands principes généraux qui servent aux applications utiles et qui impriment à la variété des études le caractère d'unité dont elles tirent leur force. Le maître extrait les considérations philosophiques et religieuses destinées à faire progresser ici-bas la morale, il complète librement, par des conclusions indispensables, les lacunes de la neutralité, et ainsi nous avons enfin cette instruction éducative que tout le monde réclamait et dont la France semblait avoir perdu le nécessaire privilège. La saine philosophie, le dogme, l'apologétique, l'histoire de l'Eglise assoient la critique sur les bases positives qui en sont le socle et fournissent, dans les thèmes enseignés, les hautes conséquences qui en deviennent le couronnement. Ainsi l'instruction supérieure des femmes, telle qu'elle était inaugurée à l'Institut catholique de Paris, apparaissait à l'origine riche en promesses et en espérances.

Cependant l'ouverture de ses cours supérieurs n'était que le point de départ d'une rénovation considérable, destinée à développer la personnalité de la femme chrétienne non seulement au profit d'une élite mais encore dans toutes les classes instruites, c'est-à-dire dans les masses profondes de la nation. Des besoins généraux, vivement ressentis, préparaient et rencontraient des initiatives puissantes. Avant même que la sage et habile administration de Mgr Péchenard, prompte à vaincre les difficultés, eut abouti à l'établissement de la grande œuvre inaugurée à l'Institut catholique le 11 janvier 1897, une bataille mémorable avait été livrée en faveur de la culture intellectuelle de la femme chrétienne à l'église de la Madeleine, le 17 décembre 1896. Sous la présidence de M. l'abbé Herzog, toujours si empressé à encourager le zèle intelligent, M. l'Abbé Frémont avait traité ce jour là de l'éducation de la femme dans les classes cultivées et, dans un saisissant et magistral discours, il avait recommandé à l'attention de son sympathique auditoire l'œuvre des « Dames du Préceptorat chrétien », œuvre qui, on le sait, se propose d'assurer les bienfaits de l'enseignement supérieur aux institutrices vouées à l'éducation des jeunes filles dans la famille. Enfin au mois de mai 1898, c'est-à-dire dix-huit mois après l'ouverture des cours publics de l'Institut catholique de Paris et deux ans après la publication de notre premier ouvrage, la librairie Rondelet mettait en vente le livre désormais célèbre qui devait agiter vivement l'opinion. L'auteur y réclamait pour les femmes

élevées au couvent l'organisation large et générale de l'enseignement secondaire libre et dans ce but proposait la fondation d'une Ecole normale supérieure ouverte aux religieuses de tous les Ordres enseignants.

Les esprits appliqués à suivre dans le cours des événements la trame invisible des idées qui les mènent, virent tout de suite le lien direct qui rattache la pensée de Mme Marie du Sacré-Cœur à celle de Mgr d'Hulst dont elle est la suite logique ; ils en saisirent la grandeur, en reconnurent la fécondité. Mais ces esprits justes et pénétrants rencontrèrent des contraditeurs inattendus. Il se produisit dans l'opinion un revirement extraordinaire. Du jour au lendemain on vit tourner en antipathie violente les sympathies de la veille ; l'organisation de l'enseignement supérieur des femmes chrétiennes, qui avait été unanimement acclamée à l'Institut catholique, fut très âprement discutée dès qu'on parla de l'étendre au corps professoral des femmes chrétiennes françaises, c'est-à-dire aux Religieuses enseignantes.

A quoi attribuer ce brusque retour ? — Aux causes que nous avons déjà indiquées. Il fut une manifestation nouvelle des résistances implicites que l'opinion publique oppose en France, depuis cent ans, à la reprise normale de l'émancipation intellectuelle de la femme. En ces matières délicates on subit à contre cœur le progrès ; quand il gagne péniblement, on se décide à faire la part du feu, mais l'on redoute les clartés rayonnantes de la lumière comme les flammes dévastatrices d'un incendie. En acceptant la création

de l'enseignement supérieur des femmes à l'Institut catholique de Paris où il s'était établi sous une forme restreinte, on avait bien espéré l'y localiser et l'on ne s'était point attendu à voir le pays entier bénéficier bientôt des avantages si récemment concédés à une étroite minorité : de là la prodigieuse différence de l'accueil fait à la tentative de Mgr d'Hulst et à celle de la Mère Marie du Sacré-Cœur.

Nous retrouvons ici, avec les mêmes phénomènes évolutifs, les mêmes conséquences pratiques. L'organisation de l'enseignement supérieur, admise pour l'aristocratie, est repoussée lorsqu'elle prétend favoriser également les classes démocratiques ; et c'est encore par le persistant conflit issu d'une conception sociale surannée que s'expliquent tour à tour les applaudissements et l'obstruction. Les cours supérieurs de femmes à l'Institut catholique de Paris n'offensaient pas les sentiments rétrogrades, plutôt satisfaits au contraire, car ils espéraient contenter ainsi sans trop de sacrifices les exigences pressantes de l'époque : on augmenterait un peu le savoir des jeunes filles privilégiées, et cette concession, peu goûtée çà et là, n'aurait du moins rien de menaçant pour les intérêts de caste. La Mère Marie du Sacré-Cœur se présentait avec un autre esprit et de bien autres desseins. Elle comprenait son siècle. Elle visait les masses négligées qui, en province, dans les grandes et les petites villes, ont fidèlement fréquenté les monastères tant qu'ils étaient à la hauteur de leur mission et qui aujourd'hui, attirées dans les lycées de filles par l'appat d'un enseignement plus

étendu et mieux donné, fournissent à l'Université une clientèle chaque jour plus nombreuse. Dès que le vaste et pieux projet de la Mère Marie du Sacré-Cœur fut connu, une tempête formidable mit le monde religieux à feu et à sang. Pourquoi donc? Uniquement, je le répète, parce que la réforme de l'enseignement des femmes chrétiennes, qui avait tout d'abord gardé ses allures aristocratiques, entrait décidément dans la voie démocratique en pénétrant au couvent, éducateur de toutes les classes de la société.

La polémique ardente qui a si profondément agité le monde religieux pendant l'été de 1898 après l'apparition du livre intitulé : *Les Religieuses enseignantes et les nécessités de l'apostolat* [1], atteste trop clairement l'émotion, je peux dire la colère des ennemis de la démocratie. Née dans les journaux et les revues catholiques, cette polémique s'est étendue en France aux feuilles de toutes opinions sans en excepter les publications les plus indépendantes; les organes libres penseurs l'ont exploitée avec une fallacieuse ironie; elle a même occupé la presse étrangère. Tant de bruit sur un sujet qui paraît intéresser exclusivement les congrégations religieuses prouve à quel point la culture intellectuelle, là où elle est susceptible d'entraîner la femme dans le courant démocratique, passionne certains esprits, et les violences de ceux, quels

[1] *Les Religieuses enseignantes et les nécessités de l'apostolat*, par Mme Marie du Sacré-Cœur. 1 volume, chez Rondelet, éditeur, 3 rue de l'Abbaye, à Paris.

qu'ils soient, qui l'ont admise pour les hautes classes avec l'arrière pensée de l'y séquestrer, accusent une hostilité significative dont il y aura lieu de pénétrer les curieux motifs : c'est ce que nous ferons plus loin.

On a dit tout d'abord que les résistances de certains catholiques à l'organisation de l'enseignement supérieur des femmes dans les couvents a eu pour cause des divisions politiques et la susceptibilité naturelle aux collectivités associées ; que, d'une part, l'approbation des évêques soumis aux directions pontificales s'étant déclarée la première en faveur du projet, les autres évêques ne pouvaient pas, même sur ce terrain, suivre une impulsion donnée par leurs adversaires politiques ; que d'autre part des congrégations blessées dans leur juste fierté, méconnues dans leur mérite, n'avaient pas de leçons à recevoir et ne pouvaient en accepter. Tout cela est puéril. Il y a eu en effet des rivalités politiques et des blessures d'amour-propre assez vives : c'était inévitable, mais il faudrait tenir en bien petite estime l'épiscopat et les couvents pour attribuer à des sentiments si mesquins la tempête soulevée par le projet qui avait pour but de fonder, en France, une Ecole normale supérieure de religieuses, — sur le modèle de l'Ecole normale qui existe, fonctionne, prospère à Bruges et rend au corps enseignant féminin religieux en Belgique les plus grands services.

On a dit encore que chez les catholiques réfractaires l'hostilité, dégagée des questions de partis qui l'avaient momentanément compliquée, s'était trouvée surtout

excitée par la juste crainte de la philosophie naturaliste et par les tendances irréligieuses de la démocratie. Ces deux considérations peuvent en effet fournir à l'opposition signalée des arguments assez valables *a priori*; malheureusement ils se retournent de toute leur force contre ceux qui en font état, dès que la discussion prend quelque envergure, car s'il est vrai que les démocrates naturalistes se sont emparés de la culture intellectuelle de la femme avec l'intention d'en faire une arme philosophique et sociale en faveur de leurs idées, il n'est pas moins vrai, d'un autre côté, que la culture intellectuelle de la femme peut, en d'autres mains, servir une cause diamétralement opposée, — et il est encore plus vrai de dire que les catholiques n'ont pas le droit de déposer les armes lorsque la guerre commence. Mgr d'Hulst, observait-on, n'implantait l'enseignement supérieur que sur les terrains aristocratiques où, croyait-on, la foi défiait invinciblement l'irréligion et le naturalisme : la Mère Marie du Sacré-Cœur au contraire s'élançait à pleines voiles dans les eaux de la démocratie, et sur cette mer houleuse tout devenait écueil. Sans doute on ne navigue pas sans risques, mais est-il profitable aux intérêts de rester éternellement au port, est-il possible, sous prétexte de la perfidie des flots, d'amarrer pour jamais sa barque au cadenas? La vie paralysée, figée, ne serait qu'une mort anticipée et d'ailleurs prochaine. Les maîtresses dévouées à l'éducation de la démocratie pensent qu'il convient de l'élever précisément pour la rendre chrétienne ; les

plus nobles d'entre elles, celles qui ont la vision du grand bien à faire, croient que la haute éducation chrétienne et démocratique formerait une génération capable de combattre le naturalisme, de démasquer la fausse philosophie, de convertir à la foi chrétienne la démocratie irréligieuse. Cette espérance, d'ailleurs, gardons-nous de l'oublier, a gagné des sympathies supérieures et qui se sont très hautement affirmées dans le monde laïque et religieux. Il ne faudrait donc pour s'entendre, — entre catholiques et au sujet de l'enseignement supérieur des femmes, — qu'admettre sincèrement l'avènement de la démocratie et sincèrement réprouver le naturalisme. Comment des chrétiens ne le feraient-ils pas, puisque c'est l'Evangile qui a lentement préparé l'avènement de la démocratie, et l'Eglise qui renferme la dogmatique capable de ramener la nature humaine déchue aux altitudes que le progrès social l'invite à atteindre ?

Avec un aveuglement invraisemblable, les partis réfractaires à l'organisation générale de l'enseignement supérieur de la femme chrétienne ne virent pas que nous nous trouvons entre deux alternatives : ou bien être emportés par les eaux furieuses, ou bien les canaliser pour voguer ensuite sur des ondes pacifiées. Certes, on comprend chez les catholiques la peur de la démocratie telle qu'elle se présente, mais puisque la démocratie s'impose, comment en admettre l'inacceptation ? Le devoir de la christianiser devient dès lors obligatoire ; or, comme on ne saurait la christianiser sans mettre à contribution le concours de la femme, encore croyante,

il importe de ne pas négliger le dernier moyen de salut ; et comme le concours de la femme croyante ne peut être utile à notre époque de savoir que si elle est instruite et développée, il faut de toute nécessité organiser l'enseignement supérieur des jeunes filles en assurant le savoir à leur maîtresses, — puisque l'Etat neutre, répondant au désir de la libre pensée, l'a fait officiellement et magistralement. Cela paraît élémentaire, et cependant les esprits se sont profondément divisés sur cette question, et les polémiques ont démontré que la personnalité de la femme ne plairait guère à un certain monde rétrograde, puisqu'il l'a entravée même lorsqu'on lui offrait les moyens de la former chez lui, par lui, sous toutes les garanties religieuses possibles et imaginables.

Les ennemis de l'Eglise ont pris note avec empressement de l'opposition faite à la création de l'Ecole normale supérieure de religieuses, et ils n'ont pas manqué cette belle occasion d'imputer à l'Eglise, qui a été l'instigatrice de tous les progrès accomplis sur la terre depuis dix-huit siècles, la responsabilité des manifestations anti-progressites qui se sont produites, et qui ont momentanément triomphé puisqu'elles ont obtenu en haut lieu un blâme spécieux qui oblige l'idée, toujours indemne, à chercher dans d'autres formes sa réalisation ajournée.

Ecoutons les libre penseurs.

Ils constatent d'abord le fait. « On a vu, disent-ils, dans le groupe hostile à la formation de la personnalité de la femme par la culture intellectuelle, un grand

nombre d'ecclésiastiques et de fidèles. Ils ont fait assez de bruit à Paris et en province pour éveiller notre attention habituellement peu curieuse de leurs affaires. Leurs journaux, leurs *Semaines religieuses* ont poussé çà et là de telles clameurs qu'il eût fallu être sourd pour ne pas entendre. » — Soit. Je viens de le reconnaître moi-même. Admettons que l'opposition ait été formidable : reste à savoir ce que cela prouve. — Cela prouve que la marche ascendante du progrès, aujourd'hui comme hier, rencontre sur sa route deux ennemis : l'inintelligence et les passions ; qu'en tous temps ces deux ennemis trouvent de nombreuses recrues dans les groupes inévitablement médiocres qui sont partout et même au sein des institutions ayant pour but d'élever les esprits et les cœurs. C'est l'Eglise incontestablement qui a voulu étendre aux femmes les bienfaits de l'instruction, elle qui a créé, avec mille difficultés, la force acquise dont l'Université s'est emparée, elle qui a préparé l'égalité intellectuelle de l'homme et de la femme qui est l'affirmation du droit réciproque à la personnalité, mais elle a dû lutter pour cela à travers les siècles contre de fortes oppositions. Nous avons expliqué ces choses, je n'y reviens pas. Je constate seulement que cette victoire du christianisme sur l'incrédulité, par des incrédules tels que l'étaient les organisateurs célèbres de l'enseignement officiel des femmes, est un triomphe public de l'idée chrétienne et j'ajoute qu'avant d'obtenir cette grande affirmation du principe de l'égalité intellectuelle et morale des sexes, les difficultés que l'Eglise a dû vaincre étaient aussi considé-

rables que celles qui prétendraient arrêter le mouvement actuel.

Si l'on voit des ecclésiastiques et des laïques réfractaires à l'instruction de la femme, cela montre une fois de plus que la complexité des choses humaines surprend les esprits incapables de la pénétrer, les trouble et les égare : de là l'incompétence de l'opinion moyenne dans l'ordre des questions qui doivent être résolues sciemment, c'est-à-dire par les intelligences d'élite orientées vers l'avenir. Or, le savoir, l'orientation opportune, l'intuition philosophique sont des conditions qui manquent à la masse, autant chez les croyants que chez les incroyants :

« Quand les philosophes, qui marchent en avant, a « dit Théodore Jouffroy, ont découvert la vérité, ils la « proclament ; et, en la proclamant, ils la font con- « naître aux masses qui ne l'auraient trouvée que plus « tard. Ils précipitent donc le mouvement des masses. « Mais la raison des masses n'accepte pas sans résis- « tance cette nouvelle lumière. Il lui faut le temps de « secouer les liens de l'habitude, il lui faut celui de « comprendre ce qu'on lui annonce, il lui faut celui « enfin de se l'approprier en le faisant descendre des « formes abstraites de la science aux formes pratiques « du sens commun. Cet enseignement est long. »

Les représentants de l'Eglise n'échappent pas à la loi commune : la raison des masses qui se meuvent dans son sein n'accepte jamais sans résistance la lumière nouvelle.

Il y a eu, à toutes les époques, dans le clergé et

parmi les fidèles, des individus doués de facultés moyennes et de connaissances restreintes qui, d'ailleurs avec une bonne foi complète, ont constitué des partis réfractaires aux évolutions philosophiques et morales de l'action évangélique. C'est ce qui s'est affirmé encore aujourd'hui dans la lutte engagée. Toutefois les masses réfractaires n'ont pas empêché les progrès d'aboutir finalement. Dans la société religieuse comme dans la société civile le temps s'est chargé de montrer que la force réactionnaire, toujours exercée par les individus et par les partis, si elle a été une des entraves de la marche ascensionnelle du progrès, n'inculpe en rien l'Eglise. Cela indique seulement que l'Eglise ne peut marcher vite parce qu'elle est représentée par des éléments humains soumis aux infirmités de leur nature humaine. Il est donc vrai que la culture intellectuelle de la femme, destinée à lui assurer sa personnalité, a rencontré des résistances dans le monde catholique ; il est encore plus vrai que ces résistances étaient inévitables. Mais il est certain aussi qu'elles seront tôt ou tard confondues, et peut-être pourrait-on hâter l'aurore des grandes réconciliations si l'on prenait la peine de réfléchir un peu plus sérieusement.

V

Nous ne saurions terminer ce rapide aperçu sans dire un mot des lectures, car l'acceptation de l'instruction supérieure implique forcément l'ouverture des bibliothèques. A ce sujet encore les esprits paraissent troublés. Cela se conçoit; il est mal aisé de débrouiller l'écheveau si emmêlé de tous les fils conducteurs sur lesquels passent les idées. Cependant lorsqu'on observe attentivement la marche des idées, on est heureux de découvrir parfois dans leur jeu compliqué un accord rassurant. La question des lectures, qui est très étroitement liée à l'instruction et à ses méthodes, nous offre un frappant exemple. Si l'on voit d'une part que les lectures s'imposent dans une société cultivée où elles font partie du programme actuel des femmes chrétiennes, car aucune femme chrétienne ne saurait exercer sur le siècle incrédule l'apostolat qui lui incombe sans connaître, pour le bien juger, ce que tout le monde connaît et souvent juge mal ; si l'on considère que d'autre part sans une instruction fortement positive les lectures seraient évidemment très dangereuses, puisque la majorité des écrivains professent

une philosophie et une religion erronées, il est à propos de remarquer que l'instruction positive s'organise précisément quand l'instruction critique devient obligatoire. Mais, dit-on, l'instruction critique est-elle en réalité obligatoire ? Je le crois. Je ne vois pas comment on pourrait faire de l'enseignement développé sans aborder les grandes lectures, et comme il est manifestement impossible d'aborder les grandes lectures sans avoir été préalablement exercé à l'argumentation critique, il me paraît également impossible de la négliger. C'est ce qui m'a décidée à introduire dans des programmes d'instruction supérieure pour les femmes chrétiennes, *mères ou institutrices* destinées à élever des jeunes filles, l'usage de l'argumentation sur textes. Portés à la connaissance du public dans un livre paru au commencement de 1896 et traitant de l'éducation de la femme dans les classes cultivées [1], — un an avant l'ouverture des cours de l'Institut catholique de Paris, — ces programmes ont soulevé des polémiques. Les discussions ont été vives et, comme il arrive souvent en pareil cas, la violence et la mauvaise foi de quelques agresseurs ont dénaturé la pensée personnelle de l'auteur des nouveaux programmes. Soit ignorance, soit feinte, les adversaires de l'argumentation critique sur textes ont essayé d'égarer l'opinion par d'insidieuses transpositions. On a voulu faire croire que le promoteur des programmes nouveaux, en proposant l'étude

[1] *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées*, par la vicomtesse d'Adhémar. 1 volume. Perrin, éditeur.

Universitas

fragmentaire d'écrivains *que d'abord il stigmatise et déclare, formellement, pernicieux,* tels que Renan et Michelet, par exemple, ne cherchait qu'à joindre sa voix aux bravos impies pour grossir la masse des adulateurs enivrés. Avec moins de passion, la plus élémentaire honnêteté eut prévenu toute équivoque, attendu que les partisans de l'argumentation critique sur textes sont des catholiques militants dont le système poursuit un but apostolique, ainsi qu'ils l'ont catégoriquement affirmé eux-mêmes. — Mais puisque l'injustice et la calomnie s'en sont mêlées, il convient de s'expliquer.

Les éducateurs chrétiens ont deux voies à suivre, dans les temps de troubles philosophiques et de forte érudition. Ils peuvent ou bien prohiber sans autre forme de procès toutes les productions de l'esprit s'inspirant d'une philosophie hétérodoxe, ou bien en faire lire quelques-unes, *au seul point de vue critique,* sous la direction préservatrice de maîtres savants, capables de dénoncer les manœuvres perfides et les habiletés des ennemis de la foi. Si l'on défend purement et simplement la lecture de tous les ouvrages inspirés d'une philosophie erronée et malfaisante, qu'arrive-t-il? En admettant du reste que l'on soit obéi, — et la chose est douteuse, — il est à craindre que l'on obtienne des résultats opposés à ceux que l'on désire, en creusant ainsi entre les catholiques et le siècle une scission de plus en plus profonde faite pour légitimer les reproches que les adversaires de l'Eglise ne cessent de nous adresser. — Nous n'avons pas le droit de nous

séparer du siècle : nous avons le devoir d'attaquer constamment ses erreurs.

L'éducation chrétienne supérieure, après avoir exclu toute la littérarure passionnelle, et celle-là sans capitulation, n'a pas d'autre ostracisme à prononcer. Elle doit mettre en jugement et non en interdit les grandes productions intellectuelles de nos contemporains, et le système de l'ostracisme, conseillé par la paresse encore plus que par la conscience, ne saurait convenir aux maîtres de la jeunesse. On l'a bien senti toujours. C'était pour rester en communication avec le siècle que dans des temps plus calmes nos pères employaient l'antique *expurgata* comme moyen de préservation. Malheureusement cette ressource nous échappe. Simple, facile, bonne quand elle suffisait, cette vénérable méthode est notoirement inapplicable aujourd'hui. C'est par des procédés autrement délicats et autrement habiles qu'on doit opérer de nos jours le travail d'assainissement intellectuel qui fut pratiqué à toutes les époques et qui n'a jamais été plus nécessaire qu'à l'heure présente. Mais il faut le faire sous une forme appropriée aux besoins et à l'irradiation des idées. Nous ne sommes plus aux prises avec ces ouvrages que l'*expurgata* dépouillait à légers coups de ciseaux, permettant de passer aux mains de la jeunesse les grands modèles de style et les principaux écrits des hommes célèbres. Exemple topique : rien ne fut plus aisé que de rendre inoffensif *Le Siècle de Louis XIV*, de Voltaire. Pour qu'un enfant de quinze ans put le lire sans danger dans une édition spéciale, il a suffi de suppri-

mer les parties de l'histoire relatives aux mauvaises mœurs du roi. Ainsi de beaucoup d'ouvrages classiques se prêtant à des coupures peu importantes, car ils offrent dans leur ensemble des pages impersonnelles, pures d'esprit corrupteur et d'erreurs.

Mais quels sont aujourd'hui les travaux passibles d'un *expurgata* protecteur? Il ne s'agit plus d'une anecdote à supprimer, d'une page à couper. De la première ligne à la dernière les écrivains les plus fameux, les plus goûtés, les plus répandus, les plus influents s'inspirent d'une philosophie erronée, partout maîtresse, et qu'on s'insinue sans même qu'elle soit formulée, car elle repose sur des pétitions de principes si courantes qu'on ne les énonce même plus. Voilà comment la nouvelle préparation des poisons intellectuels, mêlée à la moelle de l'esprit, interdit aux chrétiens la méthode de l'*expurgata*, impraticable pour eux ; et voilà pourquoi d'autre part le système de l'ostracisme, souvent illusoire, l'emporte dans les conseils où l'on ne voit que ces deux formes de défense.

Que la libre pensée puisse encore user des *expurgata*, cela s'explique. Elle professe la morale indépendante et se satisfait pleinement pourvu qu'elle écarte, d'ailleurs avec beaucoup de tolérance, les passages trop crûment immoraux. Elle trouve encore dans l'application de cette méthode une manière sûre de capter les naïfs jusque chez les croyants, car les artifices dissimulés prennent au piège les bonnes gens sans méfiance.

Il se publie depuis quelques années une collection

expurgée des principaux romanciers modernes sous ce titre : *Lectures littéraires, Pages choisies des Grands Ecrivains*. Présentés avec goût, précédés d'introductions intéressantes, ces travaux exécutés par des hommes distingués échappent encore moins que d'autres à la nécessité de l'argumentation critique sur texte. Ils ne sauraient servir à l'enseignement positif. Ceux qui les ont créés leur donnaient cette destination destructive : ils n'ont fait que fournir des matières nouvelles à une divulgation très utile à l'exercice de la critique. Aussi avant de se prononcer pour ou contre la méthode de l'argumentation critique sur texte, les éducateurs désireux de prendre parti dans le débat feront bien de parcourir ces collections curieuses. Je signale à leur attention, entre autres, le volume consacré à Georges Sand. Ils verront les tendances très apparentes dans les « pages choisies » auxquelles s'ajoutent les « introductions » assurément « choisies » et les « biographies » non moins évidemment « choisies ». Le « choix » en ceci éclate dans l'esprit du *préfacier* ou du biographe. C'est ce qui achève de condamner ce genre considéré comme *expurgata*, car ces « Introductions » sont tissées d'appréciations de la plus audacieuse fantaisie. Celle des « pages choisies » de Georges Sand ose dire : « *Le Génie du Christianisme*, que Georges Sand avait lu avec sa grand'mère, l'avait détournée du dogme en l'inclinant vers l'art où elle penchait. » Et si de l' « Introduction » je passe à « La vie », le biographe la termine par ces mots : « Fut-il plus belle vie que la sienne et plus utile à raconter ? »

Ce volume et bien d'autres du même genre peuvent avoir leur place dans la bibliothèque des éducateurs chrétiens, car ils rassemblent, dans une compilation développée, quelques belles pièces de grand style, mais on n'en usera que pour les soumettre eux-mêmes à la critique sur texte ; et je ne connais pas contre une tentative moderne d'*expurgata* d'argument plus probant que les essais tentés de nos jours sur les écrivains du XIXe siècle par la philosophie indépendante.

Ces recherches mêmes motivent impérieusement l'emploi, d'ailleurs judicieux, des méthodes critiques dont l'enseignement supérieur ne peut plus de nos jours se passer, car il n'est pas de culture intellectuelle complète et solide sans les grandes lectures, et celles-ci embrassent forcément les œuvres contemporaines de toutes tendances. D'ailleurs nous avons fait observer que nous ne voulions pas échapper aux prudentes exigences de l'Eglise. Il est entendu que nos maîtresses chrétiennes demanderont à leur confesseur la permission de lire les livres mis à l'Index ou seulement suspects qui ont dû être inscrits au programme des études critiques, pour des raisons *d'armement*.

VI

Et maintenant résumons-nous.

L'organisation de l'enseignement supérieur des femmes catholiques n'est pas encore établi en France sur des bases larges et définitives. Il n'existe que sous une forme restreinte à l'Institut catholique de Paris où la pensée de Mgr Dupanloup, ainsi que l'observait M. Costa de Beauregard [1], a enfin rencontré l'exécution qu'elle attendait depuis plus de trente ans. Ce sont en effet, ne l'oublions pas, les cours fondés par M. Duruy dans les dernières années du second Empire qui avaient ému le clairvoyant évêque d'Orléans ; c'est lui qui a jeté le premier cri d'alarme, lui qui a imprimé à la rénovation de la culture intellectuelle des femmes chrétiennes l'impulsion qui l'entraîne dans des voies nouvelles péniblement tracées mais décidément ouvertes. Les hésitations ont été grandes, les tâtonnements prolongés. Les catholiques réfractaires à l'émancipation intellectuelle de la femme ont passé par des états d'esprit analogues à ceux qui, depuis cent ans, animent les rationalistes. L'organisation de l'enseigne-

[1] Discours prononcé à la séance d'ouverture des cours de jeunes filles en novembre 1899.

ment supérieur des femmes, en quelque sorte arraché à l'autocratie masculine, n'a triomphé — et dans les deux camps — que par la force externe et catégorique de circonstances positivement arbitraires. Ces circonstances ont universellement influencé les promoteurs de l'enseignement officiel et ceux de l'enseignement libre. Tandis que chez ces derniers la reprise de la culture intellectuelle de la femme s'est faite encore dans un esprit aristocratique et au profit d'une élite, chez les autres au contraire, par les lycées de jeunes filles, on a voulu surtout atteindre les rangs compacts de la démocratie. Des individualités puissantes ont apposé le sceau de leur autorité au plan de conquête ou de revanche, en voulant régler définitivement ce que les mœurs imposaient. Ici les Jules Ferry et les Paul Bert ont achevé l'œuvre de Duruy, ailleurs la Mère Marie du Sacré-Cœur a rêvé de compléter celle des Dupanloup et des d'Hulst. Effrayée du succès des lycées, succès si menaçants pour l'Eglise, et instruite par une de ces intuitions géniales que l'amour de Dieu donne parfois aux grandes âmes, la Mère Marie du Sacré-Cœur a embrassé d'un regard vaste l'universalité des besoins. Elle a tracé les grandes lignes de la réforme nécessaire, après avoir conçu cette pensée magnifique d'offrir aux Congrégations menacées, affaiblies par de séniles entêtements, un puissant moyen de défense et de renouveau. Si son œuvre avait abouti, nul ne peut dire qui, en France, des lycées de l'Etat ou des pensionnats Religieux, eut mieux contenté les familles et mieux servi les intérêts de la société.

L'œuvre n'aboutit pas. Les passions l'étouffèrent. Ni l'excellence de la cause, ni l'intelligence, ni l'héroïsme, ni la vertu de sa vaillante promotrice ne parvinrent à dominer les cabales des partis. La restauration des Ordres enseignants ne se fit pas, et l'Etat, maître du champ de bataille, put continuer librement, jusqu'à nouvel ordre, dans l'âme de la femme française, la destruction des idées et des sentiments chrétiens.

Je dis « jusqu'à nouvel ordre », car un fait important reste acquis. Les catholiques commencent à s'inquiéter des changements survenus dans les mœurs. Ils comprennent la nécessité de réaliser l'identité de l'éducation et de la vie ; ils entrevoient que la femme ne peut plus tarder à conquérir sa personnalité, non seulement dans l'aristocratie où on la lui concède, mais aussi dans les masses démocratiques où des forces jalouses voudraient en vain la comprimer.

Mais ne soyons point trop sévères. Il paraît certain que les hostilités sincères, les seules redoutables, ont eu pour cause chez ceux qu'elles ont armé contre le progrès, l'insuffisante compréhension des temps modernes. Il y a eu des âmes droites, en toute bonne foi, en toute bonne volonté saisies, effrayées. L'observation impartiale, la réflexion attentive, si elles veulent s'y livrer, les rassureront, les orienteront ; elles s'engageront alors, elles aussi, dans l'action qui s'impose.

Le christianisme, n'en doutons pas, gardera en sa possession la femme française, son honneur.

CHAPITRE III

VERTUS CHRÉTIENNES ET DÉMOCRATIE

On signale la trop générale incompréhension de la démocratie comme une cause préjudiciable au progrès de la société contemporaine. Des penseurs éminents sont eux-mêmes troublés. M. Arthur Verhaegen, président de la Ligue démocratique belge, a cité au Congrès pour le droit d'association qui s'est tenu à Paris à la fin du mois de mai 1899, un mot significatif : « *Je cherche encore le concept de la démocratie.* » lui a dit un philosophe profond, grand écrivain français. Cette parole est l'aveu d'un état d'esprit qui se formule dans les belles intelligences et qui, dans les masses, provoque, à l'occasion des faits actuels, des discussions intéressantes à suivre.

On s'est efforcé d'agiter le monde catholique en l'effrayant des opinions subversives qui, au nom de je ne sais quelle sauvage et chimérique démocratie, sonnent le glas des vertus chrétiennes les plus justement aimées. On a dit par exemple que l'humilité, la mortification, la charité, n'avaient désormais aucun

rôle à jouer parmi nous ; que ces trois vertus, excellentes jadis, ne sauraient convenir aux démocraties fières, heureuses, prospères. Maints catholiques se sont émus et ils tiennent en suspicion un état social que l'on proclame hostile aux conseils suprêmes de l'Evangile. — Grave malentendu !

Prompts à envenimer les malentendus pour s'en faire des instruments de combat, tous les ennemis de la démocratie *chrétienne*, — les réactionnaires aussi bien que les révolutionnaires, — essayent d'exploiter ce malentendu nouveau en vue de brouiller la société religieuse avec les temps présents.

Les révolutionnaires, qui se posent en promoteurs et en maîtres du mouvement démocratique, avaient besoin, pour l'accaparer, de le soustraire à l'influence catholique ; d'autre part, les réactionnaires, qui prétendent arrêter l'essor du mouvement démocratique, accepté pourtant par Léon XIII, avaient intérêt à le rendre suspect aux chrétiens afin d'empêcher les chrétiens de lui communiquer les principes religieux sans lesquels en effet la démocratie ne saurait vivre. Arguer d'une prétendue contradiction entre les plus belles vertus chrétiennes et l'esprit démocratique fut assurément, de la part des révolutionnaires, une manœuvre habile. Elle réussirait d'autant mieux que les réactionnaires s'appliqueraient à accréditer cette fausse idée d'incompatibilité pour s'en servir à leur profit. Les révolutionnaires qui s'insurgent contre l'humilité, la mortification, la charité, et les réactionnaires qui croient ou feignent de croire à un conflit réel entre

la démocratie et ces hautes vertus chrétiennes, non seulement n'ont aucune preuve sérieuse à alléguer, mais il est facile de leur montrer que l'état social actuel se prête moins qu'aucun autre à leurs arbitraires déclarations.

A la vérité, il n'en est pas des vertus comme des sciences qui transmettent aux générations futures le bénéfice intégral des découvertes opérées. Les vertus meurent avec ceux qui les possèdent et leur transmission par la voie de l'influence, du conseil et de l'exemple n'a rien qui s'impose; elle reste, pour ainsi dire, toujours à recommencer. D'où la nécessité d'une éducation morale qui, de bonne heure, s'empare de la volonté flexible et l'incline vers le bien. Or, plus le milieu social, où la volonté humaine est appelée à s'épanouir au jour, semble réfractaire aux nobles habitudes de défiance de soi-même, d'obéissance, de mortification, sans lesquelles il est difficile aux hommes de faire régner parmi eux la paix et la félicité publiques, et plus la culture de ces hautes vertus s'impose au dévouement des âmes supérieures.

Si donc on peut montrer que l'état démocratique expose plus qu'aucun autre les citoyens à la jactance, à l'immodération, aux ambitions folles, aux plaisirs et aux succès de toute nature, plus la nécessité des grandes vertus chrétiennes d'humilité, de subordination, de tempérance, apparaîtra magnifiquement. Or, qui donc osera nier que, par les libertés qu'elles accordent à tous les membres égalisés de l'ordre social, les démocraties ouvrent aux passions individuelles et

collectives une arène plus large? Qui donc, par conséquent, osera sagement nier que, loin de proscrire les grandes vertus évangéliques, les nations démocratiques ne soient faites, au contraire, pour en recevoir avec reconnaissance le nécessaire bienfait?

C'est ce que nous entreprenons de mettre en lumière. On verra que la démocratie est appelée, par les besoins mêmes qui lui sont particuliers, à donner aux vertus chrétiennes d'humilité, de mortification, de charité, un vaste et nouvel épanouissement, si toutefois nous, catholiques, qui les représentons, nous savons comprendre notre époque et faire notre devoir.

I

Que faut-il penser de l'humilité ?

On pourrait écrire des volumes si l'on voulait donner à cette question une réponse complète. Nous dirons seulement que l'humilité paraît nécessaire aux démocraties cultivées parce qu'elle est le régulateur de l'égalité, et, à ce titre, un des facteurs les plus puissants de l'éducation sociale, c'est-à-dire le conservateur de la distinction, de la délicatesse, de l'urbanité française.

Ces qualités utiles au commerce des hommes entre eux sont menacées ; elles le sont par l'orgueil. Si elles disparaissaient, nous retournerions à la barbarie. Comment les sauvera-t-on ? — En remettant en honneur la pratique de l'humilité.

Pourquoi donc l'humilité est-elle de régulateur de l'égalité en même temps que le conservateur de la distinction, de la délicatesse, de l'urbanité ? Tout simplement parce qu'elle est la condition nécessaire du rapprochement des classes, la garantie suprême de la société contre le nivellement *par en bas*. Jamais, en effet, l'égalité ne s'établira *par en haut* si d'une part les classes d'en haut se refusaient, par orgueil, à

élever elles-mêmes les classes d'en bas, ou si d'autre part les classes d'en bas, toujours par orgueil, ne voulaient pas accepter la tutélaire assistance de celles d'en haut. N'avons-nous pas souffert déjà de ce double orgueil? A quoi donc attribuer la reprise de ce vice capital, sinon au dépérissement de la vertu contraire, particulièrement discréditée à notre époque?

Pourquoi ce discrédit particulier? — Parce que le régime démocratique, qui ne peut pas s'organiser sans le concours d'une humilité générale et réciproque, exige une émission supérieure d'humilité, et parce que cette émission supérieure tarde à se produire, étant redoutée de la nature humaine en raison de l'effort qu'elle coûterait. Plus les circonstances la pressent, plus la nature humaine se raidit. Cependant l'appel est impératif. A mesure que les temps changent, les manifestations des vertus se distinguent et semblent se hiérarchiser en une suite de mérites grandissants. C'est ce qui arrive à l'humilité. Si l'on en suit pas à pas les actes à travers les siècles, on la trouve liée aux divers états sociaux et l'on constate qu'elle revêt avec chacun d'eux des aspects changeants que l'on pourrait réduire à la différence essentielle de l'aspect démocratique et de l'aspect aristocratique.

L'aspect démocratique se montre tout d'abord dans son intégrale pureté à l'aurore du christianisme, quand les premiers chrétiens se séparent des Juifs et des païens pour vivre à part dans une égalité de rang qu'aucune société n'a jamais réalisée ni avant ni après eux. Cette réunion des premiers disciples de Jésus-

Christ en démocratie chrétienne ne dura pas. Résultat surnaturel d'un primitif élan de foi, elle traça en raccourci, sur un dessin parfait, le plan des sociétés futures ; mais avant que les nations reconstituées pussent penser à reporter les lignes de ce plan typique sur le dessin immense des grands Etats modernes, il fallut d'abord fonder ces Etats et passer par la série des institutions favorables à leur établissement. Voilà pourquoi à la démocratie évangélique sortie de Jérusalem et de Rome pour conquérir le monde barbare, s'imposèrent les formes féodales et aristocratiques, jusqu'à l'avènement des temps modernes qui sont l'heure marquée par la Providence pour ramener les nations désormais constituées aux mœurs démocratiques des premiers âges chrétiens.

La pratique de l'humilité s'harmonise, tour à tour, avec les diverses exigences des états sociaux variés, mais c'est toujours pour s'élever en difficultés et en mérites. Elle est plus facile dans la démocratie extrêmement restreinte des premières sociétés où les chrétiens vivaient cachés, totalement désintéressés des choses terrestres, égaux déjà comme au ciel. Elle est encore assez accessible quand elle n'engage qu'une aristocratie séparée de la plèbe et qui ne la pratique qu'entre privilégiés. Elle paraît décidément sévère lorsque les temps la commandent entre tous les hommes, et surtout lorsque ces temps s'ouvrent à une époque où la civilisation enflamme les esprits d'un orgueil immodéré.

On voit, dès lors, que les manifestations actuelles

de l'humilité, loin d'être inférieures aujourd'hui à ce qu'elles furent autrefois, exigent au contraire des humbles sincères un vrai mérite. Et ne nous y trompons pas ; cette formidable explosion de l'orgueil qui prouve si bien la nécessité d'un retour à l'humilité, montre que la pratique générale et réciproque de cette vertu trop décriée est d'une importance souveraine. En matière d'éducation, par exemple, les plaintes sont unanimes et d'ailleurs justifiées. Il est donc à propos de signaler aux éducateurs le rapport intime qui lie la pratique de l'humilité au succès de la bonne éducation.

En un pays qui n'a plus d'aristocratie héréditaire, la distinction, la délicatesse, charme des relations, sont doublement menacées puisque les lois d'une sévère étiquette tombent en désuétude et puisque l'urbanité a perdu ses modèles autorisés. L'urbanité, qui fut longtemps l'apanage d'une élite, s'inspire du respect du prochain, lequel procède lui-même d'une humilité noble et digne appliquée à honorer l'humanité dans l'homme. Tant que cette élite fut une aristocratie, on observera que l'humilité pratiquée sous forme d'urbanité s'exerçait entre personnes exceptionnelles, entre « gens de qualité » comme on les appelait. Alors elle coûtait peu à l'orgueil. Echangée d'égal à égal, dans les rangs étroits d'une caste exclusive, la déférence réciproque était un réciproque hommage rendu à de communs privilèges. Aujourd'hui l'urbanité délicate, distinguée, demande plus de sacrifices à la nature humaine. Elle a toujours le même principe, elle dérive toujours de

l'humilité, mais elle en réclame, ainsi que nous l'avons dit, une émission très supérieure, depuis que les castes sont détruites. C'est à ce qui remplace l'ancienne aristocratie, c'est à ce qu'on nomme aujourd'hui « les classes dirigeantes » qu'il appartient de donner un grand exemple d'humilité et de porter sublimement l'exercice de cette vertu à la hauteur des besoins présents ; sinon la distinction, la délicatesse, l'urbanité seront de plus en plus compromises et le nivellement par en bas de plus en plus maître. La morgue appelle la morgue. Quand « la superbe », pour employer le mot de Bossuet, devient l'apanage ridicule des uns et des autres, à tous les degrés de l'échelle, c'est partout l'orgueil sans frein, l'homme alors tirant vanité du laid comme du beau.

Un démocrate fort intelligent que l'on présentait un jour à une femme du monde, lui dit en manière d'exorde cette étrange parole : « Je suis démocrate, Madame, je n'ai pas d'éducation, je suis grossier. » — Il s'en faisait gloire, et certes cette gloire lui serait venue sans réclame, car le manque d'éducation, *la grossièreté*, se révélaient d'eux-mêmes dans toutes ses attitudes. Pourquoi s'affichait-il ? — Par orgueil. Peut-être encore par représailles contre l'orgueil d'autrui. — D'une part il n'avait pas pris soin de corriger sa rudesse native, d'autre part ses manières frustes avaient sans doute provoqué chez les privilégiés de la distinction et de la délicatesse un dédain méprisant dont il s'était offensé. La dame s'indigna et l'entretien resta court. — Ainsi le heurt de deux orgueils s'était croisé,

là où l'apport affectueux d'une sympathique humilité eut été si opportun et si bienfaisant. Quand la démocratie s'annonce avec cette rudesse elle est fort déplaisante, car si la rudesse s'allie parfois avec la franchise tout comme la finesse peut s'allier à la duplicité, ce n'est pas une raison d'oublier que la franchise gagne beaucoup à avoir de la tenue et la finesse de la sincérité.

Le plaidoyer de la grossièreté qui se prétend plus sincère étant plus naturelle n'est qu'un sophisme, et la mauvaise volonté des sujets à élever ne change rien aux devoirs des éducateurs. Ceux qui possèdent la distinction doivent l'enseigner à ceux qui ne l'ont pas, ceux qui ne l'ont pas doivent consentir à l'apprendre de ceux qui l'ont. L'obligation paraît peu goûtée. Pourquoi ? — Parce que personne n'est humble. — On objecte que la crainte matérielle des contacts désagréables arrête la générosité : de même, dit-on, qu'une personne propre redoute la souillure, ainsi une personne de fine éducation fuit le commerce des gens mal élevés. Raison superficielle qui ne saurait, en tous les cas, s'appliquer à des chrétiens.

De louables efforts attestent assez le pouvoir de la charité prompte à vaincre les répugnances. Les grandes dames affrontent les galetas sordides. Elles dominent les dégoûts en présence des plus rebutantes misères. Qu'est-ce qui les arrêterait donc quand il s'agit simplement de communiquer avec des personnes d'éducation inférieure, dans le but de les élever ? Ne serait ce point l'humilité qui fait ici défaut ? A laver les plaies

d'une mendiante les orgueilleux ne pensent rien abdiquer, ils pensent s'honorer ; à fréquenter les personnes d'un rang légèrement inférieur ils croiraient livrer quelques pouces de cette distance qu'avant tout ils prétendent garder ; et voilà le secret motif de leur sécheresse. Les condescendances ne coûtent qu'à la vanité. A une époque où la richesse vient plus vite que la distinction, les parvenus de la fortune se placent eux-mêmes au sommet de la hiérarchie sociale et y sont agréés. Cependant, grossièreté pour grossièreté, lorsque grossièreté il y a, celle de l'heureux agioteur, que l'on accepte, n'est-elle pas plus détestable que celle, honnête et débonnaire, de quelque paysan du Danube ? Et ce paysan du Danube à son tour, quand l'orgueil l'inspire, ne devient-il pas, lui aussi, un ours véritable, s'il se drape, hirsute et rogue, dans les guenilles de sa mauvaise éducation ? — Qu'est ce à dire ? La démocratie serait fatalement vouée à la grossièreté en frac, en veston ou en blouse, si les vertus chrétiennes, qui sont la source de toute éducation, tendaient à disparaître. Et parmi ces vertus l'humilité, que d'aucuns déclarent surannée, doit jouer dans l'œuvre sociale un rôle prépondérant qui exige des efforts désintéressés.

Il faut que les survivants de l'aristocratie, traditionnels détenteurs de la bonne éducation, exercent une influence active sur les nouveaux venus de la démocratie mouvante qui accède par l'intelligence, par le travail, aux premières places. Il faut que toute classe *arrivée* se penche aussitôt vers l'autre pour l'aider à acquérir à son tour des qualités indispensables au pro-

grès de l'éducation nationale. Mais le mouvement de retour n'est pas moins nécessaire : il faut que les classes d'en bas imitent l'humilité des classes d'en haut et qu'elles acceptent la leçon qui leur est enseignée. Or ce qui fait si utile cet échange réciproque d'humilité, c'est que l'humilité est en effet le régulateur de l'égalité dans les sociétés démocratiques.

La générosité se concilie du reste merveilleusement, ici, avec l'intérêt. Si les occupants des sommets de la société croyaient pouvoir se dispenser d'élever les groupes qui ne les ont pas atteints et faillissaient ainsi à leur devoir, ils seraient tôt ou tard eux-mêmes confondus : la distinction, n'étant plus respectée par la masse, ne saurait se conserver dans une minorité désormais sans garantie contre les coups de la fortune et contre le mélange inévitable. Quoi qu'elle fasse pour s'isoler, la minorité vit en commerce avec la majorité dont elle subit les influences, le jour où elle ne les règle plus. Toute minorité qui use de ses prérogatives en égoïste, sans en remplir les charges, perd ce qui lui reste d'autorité. Qu'elle dédaigne l'humilité, l'orgueil va se répandre. L'orgueil de quelques grands fera l'orgueil de tous les petits.

La présidente d'un patronage d'enfants qui certes n'avait pas pour associées des duchesses ou des millionnaires, mais de simples filles de bons bourgeois, me confiait un jour les embarras extrêmes que lui causait l'orgueil de ses collaboratrices. Sur cette scène plus que modeste s'élevaient des rivalités inouïes, dignes d'enrichir le répertoire d'un Scribe ou d'un Labiche.

Croirait-on que les jeunes patronesses, en arrivant à la réunion, refusaient de se saluer entre elles? Elles voulaient bien occuper pendant une après-midi des vagabonds ramassés dans la rue ; leur vanité n'en souffrait pas, satisfaite au contraire d'imiter ainsi l'exemple des grandes dames. Mais demander à la fille du notaire de saluer la fille du pharmacien, sa coadjutrice, ou à la fille du pharmacien de saluer la fille du libraire, ou à la fille du libraire de saluer la fille du mercier, il paraît que c'était trop attendre de ces demoiselles. On dût inscrire au règlement un article spécial qui exigeait le salut entre tous les membres de la Société. — Que manquait-il à ces jeunes personnes? — Un peu d'humilité... Est-on vraiment sérieux quand on ose dire que l'humilité n'a plus de raison d'être dans les sociétés démocratiques?

Dans la belle conférence prononcée à Besançon le 19 novembre 1898 à l'occasion du huitième congrès de la jeunesse catholique, M. Ferdinand Brunetière, traitant du besoin de croire, a poussé un grand cri d'alarme contre l'orgueil du siècle : « Manquer d'hu-« milité, a-t-il dit, c'est ce qu'on pourrait appeler la « grande hérésie des temps modernes, et si toutes les hé-« résies ne sont, à vrai dire, que l'épanouissement doc-« trinal d'un vice premier de la nature humaine, notre « grand vice à nous, dans notre siècle ou même depuis « quatre ou cinq cents ans, c'est l'orgueil. Nous n'avons « retenu de la Genèse que le mot du serpent : *Et eri-« tis sicut Dii.* »

On commence à s'apercevoir qu'il est temps de rap-

peler au monde la parole du Christ : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; » et quiconque encore désire ressembler au Dieu fait homme, doit reproduire aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui le trait de marque : l'humilité. Tentés de l'oublier, les circonstances se chargent de nous en faire ressouvenir. L'orgueil nous a tellement déformés, que l'esprit public s'est fait, en France, selon la forte expression d'un prédicateur célèbre[1], une « *mentalité viciée.* » Attisé pendant quatre ou cinq cents ans, l'orgueil a fini par nous frapper d'un aveuglement qui met en péril la raison humaine. Encore triomphante ainsi, la guerre faite à l'humilité, loin de marquer un progrès comme le souhaitent ses promoteurs rationalistes, menace au contraire les principes modernes eux-mêmes. L'expérience démontre que là où l'orgueil s'accroît, c'est au détriment de tout ce qui fait la grandeur de l'homme, et point certes au profit de sa gloire ; c'est contre l'intelligence que l'orgueil conspire, contre le jugement, contre le sens commun, contre les plus puissants facteurs de l'ordre social. Témoins les aberrations qui ont véritablement affolé et déshonoré la fin du XIXe siècle.

Si donc l'orgeuil est « notre grand vice depuis quatre ou cinq cents ans », comment ferons-nous pour réapprendre la vertu qui nous manque et dont les plus élémentaires notions ont presque disparu parmi nous ? Qui nous rendra l'humilité ? Oserais-je conclure qu'elle

[1] Le R. P. Coubé, *Conférences de la Madeleine.* Avent, 1898.

nous viendra peut-être d'où ne l'attendaient pas ses ennemis? — Si j'avance que la restauration de l'humilité peut résulter du développement de la science, on répond que c'est elle, la science, précisément la grande prévaricatrice, elle qui du même coup a, il est vrai, transformé le monde, mais allumé dans toutes les têtes l'incendie de l'orgueil. Soyons juste ; observons que la science vient de naître et qu'on ne saurait, sans déconvenue, préjuger de passions actuelles éphémères, indépendantes de la science, agitées par la vanité des hommes, des effets définitifs. De ce que la jeune science a grisé quelques esprits affaiblis, il serait téméraire de conclure qu'elle n'est pas une force saine. Le vin nouveau trouble l'homme, le vin vieux le fortifie. La science donne son résultat à son heure. Elle réserve finalement à tous une grande leçon d'humilité. Quand la science aura pris possession d'elle-même dans l'intelligence troublée des savants, leur révélant avec sa force ses bornes, elle contribuera à éclairer l'homme sur sa propre valeur. Semblables à ces enfants qui, de leurs petits doigts, cherchent à saisir les étoiles que leur yeux admirent au ciel, les premiers savants de notre âge scientifique ont cru pouvoir chanter dans leurs balbutiements indécis les prodiges de la science ; ils ont cru prendre le soleil dans leurs mains. Candide méprise dont ils reconnaîtront bientôt l'indéniable enfantillage ! A mesure qu'elle grandit, la science apporte dans chacune de ses découvertes une leçon d'humilité telle que l'homme n'en a peut-être encore jamais reçue. De nouvelles étoiles naissent sous les verres puissants,

et toujours la distance augmente entre les mains tendues et les mondes plus hauts, et le savant déconcerté n'avance que pour apercevoir les superpositions fuyantes de l'inaccessible.

Au retour d'un voyage pittoresque où j'avais traversé des contrées différentes, je me pris à souhaiter de connaître les causes du dessin géographique dont les accidents bizarres avaient frappé ma curiosité. Je détachai de ma bibliothèque un des récents ouvrages de M. de Lapparent et je me mis à lire la première leçon. L'auteur y expose quelques principes généraux. En expliquant ce que doit être désormais la géographie, qui entend bien ne pas demeurer une science purement descriptive, il énumère ce que l'on doit savoir pour faire sérieusement de la géographie physique :

« Ainsi compris, dit-il, le cadre de cette science est « extrêmement vaste. D'une part elle embrasse la défi- « nition précise, au point de vue de la forme et de la « genèse, de toutes les unités homogènes entre les- « quelles peut se diviser la surface du globe. D'autre « part, il lui appartient de rechercher comment la « forme de ces unité réagit sur la distribution de con- « ditions physiques dont le principe est extérieur à « notre planète, et d'où dépendent ici-bas les réactions « de tout ordre qui s'accomplissent à la surface, soit « dans le règne minéral, soit dans le monde organique. « Après quoi la science achève son œuvre, en traçant « le tableau des résultats définitifs qu'engendre cette « combinaison d'éléments divers, et où l'activité hu-

« maine intervient pour sa grande et légitime part [1]. »

Ce simple paragraphe me rendit songeuse. — Eh ! quoi ! Voilà donc ce qu'il fallait apprendre pour commencer à savoir quelque chose de quelque chose dans l'ensemble des connaissances qui constituent un seul des patrimoines scientifiques ! Et il y a un nombre infini de ces quelque chose dont chacun est à lui seul un monde ! — Comment l'homme résisterait-il à cette leçon qui est, d'ailleurs, de celles qu'il aime puisqu'elle est proprement une leçon de choses ? En présence de telles immensités, il paraît impossible que le sentiment de son néant ne le saisisse pas et ne lui arrache pas une parole d'humilité. La multiplicité des sciences, en nous découvrant encore que chacune d'elles n'est qu'une parcelle du monde des inconnus et des mystères, ne nous apprend rien de plus positif que les étroites limites de nos facultés bornées. Ce qu'on appelle l'inconnaissable, est-ce autre chose que la fin de nos puissances ? Que si du reste l'homme, pris d'ivresse, en touchant à la fin de ses puissances n'était pas tout de suite rendu à l'humilité, une autre cause la lui imposerait, car il n'est rien de plus tutélaire ni de plus bienfaisant que la vraie science. Se met-il à l'œuvre pour étudier le quelque chose du quelque chose dont il a fait son tout, l'homme répandra dans un travail herculéen, et sans récompense glorieuse, les sueurs de son front. Comme l'antique ermite au désert, perdu dans l'oraison, comme le Bénédictin enseveli dans sa cellule, le savant

[1] *Leçons de Géographie* par A. de Lapparent, page 2.

plongé dans l'observation sera de même souvent ignoré. Obscur martyr de ses efforts infatigables, il n'aura qu'un nom inconnu, il ne léguera à la postérité que des pierres communes enfoncées dans l'édifice qu'elle construit, il ne vivra pas plus dans la mémoire des hommes que les ouvriers, constructeurs vaillants de nos cathédrales, ou que tant d'héroïques soldats tombés loin des regards de l'histoire et couchés sans épitaphe sous les gazons du champ d'honneur. Et combien grande sera de nos jours la part d'humilité pratiquée par ces vrais savants en un siècle de folle vanité ! Si le savant se compare aux poètes, aux littérateurs, aux artistes, il se verra dépasser en célébrité flatteuse par les moindres, par celui qui fit un sonnet, par celle qui chanta sur les tréteaux, tandis que lui, laborieux et utile, ne connaîtra point les hommages de la foule, ni la renommée qui couronne les vivants et glorifie les morts.

L'humilité qui est si propice aux individus dans les démocraties où elle sert de régulateur aux rapports des citoyens entre eux, et qui paraît trouver un stimulant dans les labeurs de la science, rencontre encore dans les formes nouvelles des institutions sociales une occasion d'affirmer sa force conquérante et sa permanente opportunité. Les sceptiques réactionnaires qui ne seraient pas convaincus de la vitalité que le courant démocratique communique aux vertus évangéliques, reconnaîtraient leur erreur s'ils étendaient leur examen jusqu'aux collectivités. Le développement des associations, combattu mais nécessaire, leur émancipation légale en vain ajournée par les pouvoirs publics, mul-

tiplieront tôt ou tard ces vastes personnalités collectives, qui jusqu'ici ont trop reflété les passions et les intérêts des individus, et les obligeront, pour grandir et pour prospérer, au respect réciproque. Devenues très nombreuses et très libres, les associations ne vivront en paix les unes avec les autres, qu'à la condition de remplir, comme les individus, tous les devoirs de la sociabilité. Or quel progrès que celui qui mettrait l'humilité en honneur dans les collectivités si disposées à s'en affranchir !

Une des plus grandes objections faites à la morale chrétienne est celle-ci : la morale chrétienne, dit-on, ne gouverne pas les Etats ; l'humilité surtout est bannie de leurs conseils. C'est malheureusement vrai. L'histoire atteste que les nations ont endurci leur personnalité dans l'orgueil. Elevé à la hauteur d'un intérêt patriotique, cet orgueil a conçu et accompli les grands forfaits qui sont la honte du genre humain. M. Albert Sorel a écrit sous ce titre : « *La Raison d'Etat,* » une étude qui est bien l'un des documents les plus navrants que l'on puisse lire. Par une longue série de lamentables exemples, il donne cent fois la preuve que la morale évangélique a pu être prêchée pendant dix-huit siècles et persévéramment pratiquée par des hommes de bonne volonté, sans pénétrer les rapports internationaux. L'on reconnaît avec douleur que, deux mille ans après Jésus-Christ, la morale évangélique reste encore singulièrement étrangère aux relations des peuples. Ces grandes collectivités qu'on appelle les nations ont cru pouvoir s'en passer. N'ont-elles pas constamment sub-

stitué au juste sentiment de la fierté noble qui est si légitime, un orgueil sans dignité ? Le fait est si certain qu'il est presque puéril de le constater et il est si universellement admis qu'on ose à peine le flétrir comme un outrage public fait à l'Evangile.

La France cependant offre le rare exemple d'une nation à la fois fière et humble : fière de tout ce qu'il y a de grand dans sa noble personnalité, humble parce qu'elle n'a pas craint, souvent, de concourir sans ombrage au développement des autres personnalités nationales qui composent la famille humaine. Qu'est-ce qui a fait la France sur ce point si supérieure aux autres nations ? — C'est sa religion, semence de générosité et source de l'humilité vraie.

Enfin nous observerons, en terminant ces considérations sommaires, que l'humilité revêt plusieurs formes et que, pour satisfaire aux obligations actuelles, il convient de cultiver l'humilité non seulement sous sa forme ascétique, mais surtout, et résolument, sous sa forme sociale.

J'entends par forme ascétique l'humilité qui veut dominer toutes les forces naturelles de l'esprit pour livrer l'âme dépouillée à l'action surnaturelle de Dieu seul, comme le font dans le mystère des cloîtres les disciples des saint Jean de la Croix et des sainte Thérèse ; j'entends par forme sociale l'humilité qui veut vaincre l'orgueil en cultivant néanmoins et puisamment les forces naturelles de l'esprit, que la Providence désire mettre en valeur au grand jour, pour le progrès de la société.

« L'humilité, a dit un théologien célèbre, c'est la vérité. » Il a voulu exprimer par là que l'humilité est pour l'homme, religieux ou laïque, l'exacte connaissance de soi-même et le juste sentiment de la puissance divine qui communique à la créature des pouvoirs pour agir plus spécialement soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel. Je dis plus spécialement, car ces pouvoirs s'associent toujours ; il est impossible de les séparer ici-bas. L'un ou l'autre cependant prévaut tour à tour, et c'est là l'origine des vocations individuelles qui, à certains hommes donnent le pouvoir de vivre de la vie chrétienne ascétique dans les communautés contemplatives et pénitentes, à d'autres hommes le pouvoir de vivre de la vie chrétienne sociale. Ces deux pouvoirs, sans rien changer à la force des vertus, leur imposent, dans la pratique, des formes différentes ; et ce qui fait leur excellence commune, c'est leur adaptation au but qu'elles poursuivent. Il y a excès chaque fois que l'humilité prétend revêtir, dans l'action sociale, la forme ascétique, et l'on doit bien reconnaître que cette interversion peut résulter d'une sorte d'orgueil incitant à préférer la forme ascétique de l'humilité, regardée comme supérieure. On serait peut-être en droit de soupçonner ici une certaine illusion, car, pour le dire en passant, la pratique de l'humilité au sein de la société exige un grand héroïsme.

Sous l'effort de ces suggestions captieuses on a vu de belles intelligences, troublées par ce prétendu conflit du perfectionnement individuel avec le perfectionnement social, s'imaginer qu'il n'y a pas d'humilité

assurée en dehors de l'humilité ascétique, tandis que d'autre part on croit celle-ci seule digne des aspirations supérieures, seule méritoire, seule féconde. Je ne discute pas de la supériorité ou du mérite. Salomé demanda pour ses deux fils une place à la droite et à la gauche du Seigneur. Elle ne lui fut point accordée. Qui dira cependant que Jacques et Jean n'étaient pas de bons serviteurs de Jésus-Christ ?

Quand des âmes sans vocation ascétique mais destinées à remplir une mission sociale, cherchent à étouffer les dons et les attraits personnels qu'elles ont reçus à cet effet, elles font dévier leurs forces, perdues dès lors pour l'apostolat, et la société est frustrée sans profit pour ces âmes elles-mêmes. Elles établissent une sorte de dilapidation qui gaspille en pure perte les meilleures réserves morales. Si les catholiques dépensaient à propos les trésors qu'ils possèdent, sans plus d'effort, mais avec des efforts mieux dirigés, il est probable que l'humilité serait plus productive.

Ce n'est pas l'humilité qui manque aux catholiques : ce qui leur manque, c'est d'en faire toujours une dépense judicieuse ; et ce que les circonstances leur demandent, ce n'est pas d'acquérir plus d'humilité, c'est d'employer celle qu'ils ont au service public et social qui la réclame.

Ne rencontre-t-on pas des femmes pieuses en qui la fausse recherche de la perfection du « moi » paralyse les énergies expansives, seules véritablement capables d'exercer de grandes influences, de produire de grandes œuvres ? Il en est qui se refusent à l'étude qu'elles ai-

ment, à la lecture qui les intéresse, à la composition qui les charme, alors que Dieu ne les avait douées d'attraits et de talent que pour marquer par ce signe sa volonté. Telle qui, prenant part à la lutte, assurerait des victoires, se cache de peur que l'orgueil ne la saisisse sous les drapeaux glorieux. Retirée dans sa tente, elle passe tout le temps de la guerre, c'est-à-dire toute la vie, hypnotisée en elle-même ; elle examine au microscope les poussières de sa conscience, elle protège l'hermine de son âme, pendant que la poudre noircit les tuniques et que la mitraille déchire les combattants.

J'ai connu une personne de réelle valeur qui aurait pu se faire une place honorée dans les lettres, si elle avait voulu. C'eût été pour elle l'heureux emploi de ses loisirs et de ses facultés, la satisfaction bienfaisante de ses goûts, le contentement de son âme, l'accomplissement de sa mission dans la société. Eh bien ! cette femme supérieure et excellente avait dans la raison un pli, une barre d'arrêt. Sur l'humilité, sur la perfection propre et le salut propre, elle avait des idées tellement fausses qu'il fut impossible de la décider à employer à la défense de la religion ce que Dieu lui avait donné pour cela. Elle s'obstina dans l'effroi de la tentation d'orgueil ; et comme d'autre part elle avait l'invincible attrait de la plume, elle fit un journal intime que j'ai lu, qui est plein de talent, qui porte le sceau d'une très grande âme et qui n'est qu'un lamentable tissu d'ergotages oiseux où la prétendue recherche de je ne sais quelle humilité conventionnelle et dévoyée revient comme

un tic moral, comme une obsession de la conscience.

Il est donc parfaitement exact de dire que l'humilité revêt plusieurs formes, que si l'une consiste à sacrifier les puissances humaines pour livrer les âmes choisies à la seule action divine selon la méthode ascétique des Ordres pénitents et contemplatifs, l'autre invite les catholiques militants à exploiter courageusement les hautes facultés reçues de Dieu pour le plus grand bien du double perfectionnement individuel et social. Cette dernière forme est assurément très virile, très éminente, très opportune.

Quoi qu'on dise et que l'on fasse, l'on ne saurait persuader aux penseurs sérieux que la démocratie se passera d'humilité à l'heure même où la pratique en devient plus que jamais indispensable et se présente sous un aspect particulièrement austère. Il est plus exact d'affirmer que l'émission supérieure d'humilité requise par le régime démocratique est redoutée ; mais cet aveu sincère n'est point de nature à impressionner les catholiques : eux seuls sont capables de ne pas céder à la faiblesse humaine, car la religion leur prêche l'exercice héroïque des vertus et leur assure l'assistance nécessaire.

II

Voyons si ce qui est vrai de l'humilité l'est également de la mortification, et si la mortification a, elle aussi, encore un rôle à jouer dans les sociétés démocratiques.

A son sujet, les partis recommencent le débat. Les uns, disciples de Rousseau, proclament avec lui l'excellence de la nature humaine et décrètent, au nom du progrès matériel, l'extinction graduelle de la souffrance. La mortification est donc parfaitement inutile à leurs yeux. Les autres, qui croient à la déchéance originelle et à l'incurable souffrance qu'elle entraîne, protestent justement : malheureusement, à leur tour, ils s'égarent en exagérations inverses. D'un côté on abhorre la religion qu'on croit être un obstacle au progrès matériel, de l'autre on incrimine le progrès matériel parce que, dit-on, c'est lui qui, en transformant l'existence terrestre, fait oublier le ciel. La science pour ceux-là est une divinité ; pour ceux-ci elle est une force suscitée par l'enfer. Combien sont vaines de pareilles discussions ! On ne remplacera pas la lumière électrique par la lanterne fumeuse, pas plus qu'on ne substituera à d'impérissables vertus une savante exploitation de la nature. Le progrès matériel est, sans doute, un grand libérateur, mais il ne dégagera jamais l'homme des ser-

vitudes morales. Du reste les améliorations de l'existence n'ont pas jusqu'ici enlevé à la mortification l'occasion de s'exercer. Les cris de joie ont-ils étouffé les cris de la misère? Tandis que la masse ameutée des éternels souffrants élève ses clameurs sinistres d'une extrémité du monde à l'autre, la plainte humaine fait certes assez de bruit et « il faudrait être terriblement sourd, disait naguère le R. P. Etourneau à Notre-Dame, pour ne pas l'entendre ». Jusqu'à nouvel ordre, en basant ses jugements sur les expériences acquises à ce jour, on observe qu'il existe un rapport très intime entre le progrès matériel et la permanence de la détresse humaine, et l'on est en droit de considérer cette détresse, puisqu'il faut bien l'accepter, tant qu'elle n'est pas adoucie, comme une cruelle mortification. L'examen détaillé de ce rapport curieux formerait un long et suggestif chapitre, si l'on étudiait de près le jeu caché des préceptes évangéliques agissant dans notre âge utilitaire au profit des plus purs conseils de la dogmatique chrétienne.

Je n'entreprends pas une aussi grande tâche. Je me borne à établir ici que le régime moderne, fait historique, résultat inéluctable de circonstances souveraines, pris à son moment actuel, non seulement n'est pas incompatible avec la mortification, mais en requiert au contraire une émission supérieure : le travail, le travail très dur, ce qu'on appelle le « surtravail », en s'imposant plus ou moins à chacun, mêle désormais à toutes les vies une part de mortification certaine et considérable.

Si la science, avec ses utiles applications, a tellement changé les conditions de la vie que tout le monde bénéficie relativement du bien-être acquis, ce progrès, — et c'en est un surtout à cause de sa répercussion dans l'ordre moral, — astreint précisément à des efforts constants tous les individus qui désirent profiter des améliorations établies. La parole biblique s'accomplit. Chaque homme est de plus en plus obligé de « travailler à la sueur de son front ». Le travail universel, comme pour châtier la transgression des oisifs, se présente à tous sous la forme sévère du travail très dur. Et voilà l'acte providentiel réalisé par l'état démocratique. La ruine des privilèges, la destruction graduelle des distinctions sociales, la fusion des classes condamnent à un labeur qui n'a certainement pas été soupçonné de l'antiquité, ceux qui veulent se maintenir, non point dans une haute situation, — ceci sera toujours exceptionnel, — mais simplement au-dessus du prolétariat. La fortune inactive ne suffit plus à faire des privilégiés *beati possidentes ;* le travail reste le seul dispensateur des biens, et l'on peut dire que l'ordre économique distribue à chacun, dans toute la société, son inévitable fardeau de mortification.

Que fait l'industrie, la grande maîtresse des temps modernes ? Elle enrégimente au travail très dur l'armée ouvrière, innombrable légion d'hommes : « Si le vol-« can industriel, dit M. Victor Bérard [1], continue sa

[1] *L'Angleterre et l'empire du monde. Revue de Paris*, 15 janvier 1899.

« marche en poussant ses coulées de létiers et ses mares « fumantes ; — si à chaque pas nouveau il faut jeter « une gigantesque pelletée d'hommes dans la gueule « du monstre ; si en une seule année, de 1895 à 1896, « dans le seul comté de Warwick, dans ce pays noir « qui entoure Birmingham, six cents nouveaux bagnes, « ateliers ou usines, ont ouvert leurs portes, c'est près « de vingt-trois mille nouveaux esclaves ligotés au « banc de galère ou jetés aux puits de mines, aux dents « des machines, aux roues, aux feux ou aux ténèbres. « Têtes écrasées, échines brisées, bras arrachés, jambes « ou mains broyées, c'est bon an mal an trois cents « cadavres et deux mille cinq cents infirmes que l'on « retire de ce pays noir... » Je ne fais pas de commentaires et je ne multiplie pas les citations ; saisie au hasard d'une lecture celle-ci, peut-être trop oratoire, témoigne éloquemment. Elle ne s'applique, Dieu merci, qu'à l'Angleterre où le cri fameux : « enrichissez-vous ! » paraît être le dernier mot du progrès et tenterait d'éveiller un écho jusque dans la générosité française, si la France n'était le doux nid des pitiés humaines et l'aire des nobles sentiments.

Les tableaux tragiques ne manquent pas en ce genre. Ames sensibles ou agitateurs ambitieux, les philanthropes aussi bien que les exploitateurs de colères les ont peints en couleurs assez violentes pour attirer le regard. Il suffit. — Si de l'armée ouvrière on passe aux classes supérieures, que fait l'instruction publique ? Elle impose le travail très dur à toute la foule scolaire, enrégimentée elle aussi, sans égards pour le

corps, au mépris des plus élémentaires notions d'hygiène, avec un incroyable oubli des intérêts primordiaux de la race. Au-dessus du bagne de la mine la société institue la geôle du lycée. L'enfant a-t-il achevé là ses dix ans de fers, voici pour le jeune homme la série des concours. C'est l'entassement des lutteurs, c'est la bataille des compétitions désespérées. Si les concours n'ont pas présenté en France comme en Chine, à en croire M. Pierre Leroy-Beaulieu, « quatorze mille candidats mandarins pour cent cinquante diplômes », il est certain que la poussée des concurrents inflige aux lauréats, et même à ceux qui échouent, le travail très dur. Le lauréat devenu professionnel, les besoins du succès dans l'exercice de la carrière acquise l'astreignent à un travail très dur. Médecin, avocat, ingénieur, professeur, dès qu'il prétend ne pas végéter, les obligations sont écrasantes. Observez le savant, vous le trouvez penché sur les microscopes ou les cornues du matin au soir, vous le voyez appliqué, durant de longues veilles, à rédiger des notes, à collationner des observations, à commenter les expériences de ses collègues. Interrogez le commerçant, l'industriel, ils répondent qu'ils ont la fièvre ; la concurrence les menace, les guette, les exécute à la plus légère défaillance. — Etudes faites, carrière obtenue, aspire-t-on à s'établir, le mariage apporte avec lui ses lourdes charges, et dans ce nouvel état le travail très dur se décuple pour le père et pour la mère qui veulent fonder une famille et l'élever selon les nécessités actuelles. Que n'a-t-on pas dit à ce

sujet? Amis de la vie facile, les ménages contemporains sont épouvantés par les devoirs grandissants. On célèbre les malheurs des parents avec une emphase quelquefois ridicule, et c'est un thème si cher aux écrivains qu'ils n'ont pas assez de larmes pour apitoyer le monde sur l'infortune des pères et des mères entourés de nombreux enfants. Quoi qu'il en soit de ces lamentations souvent justes, la lutte pour l'existence donne à chacun une tâche énorme. Notoirement assujettis à un travail allant parfois jusqu'au travail cruel, tous les hommes en subissent plus ou moins la loi. Si ce n'est pas là une conséquence directe du développement de la démocratie, puisque le surtravail est une plaie économique qui ronge tous les peuples, sous tous les régimes, le régime démocratique néanmoins, tel qu'il existe, n'a pas su encore arrêter ces excès. — La démocratie donc, loin d'échapper à la mortification, en généralise les peines : elle l'impose à tout le monde sous la forme du travail et du travail très dur. Ainsi ceux qui annoncent l'extinction graduelle de la souffrance tôt ou tard détruite, disent-ils, par les améliorations matérielles et les perfectionnements économiques, choisissent mal leur temps pour s'insurger contre la mortification et l'attaquer dans son principe et dans ses modèles. Quand ils se rient des asiles réservés à son exercice en quelque sorte professionnel, ils ont beau déclarer que les cloîtres, vestiges ridicules d'un passé suranné, sont un anachronisme parvenu à fin de bail sans prorogation possible avec la société future, leurs arrêts, d'ailleurs contradictoires à

la saine philosophie, rencontrent précisément dans les conditions présentes de la vie moderne un démenti formel. Sans arguments valables ils ne font qu'attester mal à propos la séculaire antipathie de l'homme pour la pénitence, et leurs réclamations n'ont rien de neuf. Le culte de la souffrance qui était en scandale aux Juifs, que saint Paul avait tant de peine à défendre contre l'horreur des Gentils, que les chrétiens ont toujours redouté puisque les sectes, filles de Luther, ont voulu surtout s'en affranchir en désertant l'Eglise, demeure encore l'épouvantail des impies, quelquefois même des croyants. Mais notre instinctive répulsion ne nous empêche pas d'y être asservis tous. L'ordre providentiel se prépare des sujets chez ceux-là même qui le nient, et c'est l'impitoyable discipline de la démocratie qui achemine peu à peu à l'observance de la loi divine tous les hommes astreints à l'accepter sous sa forme originelle et permanente : le travail universel se charge de répondre aux dissertations sonores et oiseuses. En assujettissant tous les hommes, le travail utilise jusqu'au désir des jouissances immédiates. Tel qui possède déjà les biens indispensables et pourrait vivre modeste et satisfait, ne se livre-t-il pas à un effort surérogatoire sous l'aiguillon de besoins superflus ?

Cependant, le travail universel n'acquiert toute sa vertu que s'il ne soulève pas de révolte. La révolte s'excite par le spectacle des jouisseurs impudents ; elle se calme à la vue de ceux qui peinent, soumis et généreux, dans la mortification voulue. C'est pourquoi,

après l'action rédemptrice que le sacrifice du Sauveur accomplit sur la croix et avec l'action pénitente que toute créature doit exercer dans le monde en vue de son propre salut, la souffrance qui rappelle à chacun le but de la vie mortelle, temps d'épreuves et de mérites, invite quelques élus à entrer dans une participation plus ardente des douleurs expiatrices et rédemptrices et à en faire une profession hautement instructive. Tel est le rôle des Ordres pénitents, toujours nécessaires. Tandis que la Providence courbe tous les individus sous la loi du travail qui est une grande mortification, l'Eglise perpétue dans les cloîtres la glorieuse lignée des pénitents volontaires. Postérité des Jean-Baptiste, race impérissable, tant que le monde aura besoin de secours et de stimulants, les héros de la mortification qui viennent offrir aux faibles, par leurs mérites et leurs exemples, une force et une leçon, seront des aides et des modèles. Ils affirment constamment, dans leur vie, la supériorité des biens éternels sur les biens de la terre. Leurs exemples glorieux sont une démonstration de la juste hiérarchie du bonheur. Ne serviraient-ils qu'à en conserver parmi nous la notion et l'application, ce n'est point un léger service qu'encore ils nous rendraient, car plus l'homme comprend et accepte cette juste hiérarchie, plus il jouit dès ce monde de la plus grande somme de contentement qu'il puisse goûter. Et ce qui est vrai des individus l'est également des sociétés où la pratique générale du sacrifice est, en effet, la seule route qui conduise à un progrès stable et universel. L'incurable

égoïsme nous tient assurément fort éloignés de ce progrès dont nul ne sait s'il atteindra jamais sa plénitude dans la mystérieuse évolution des temps et des choses. Comment toutefois ne pas voir que la société ne peut échapper à ce principe nécessaire, puisque la philosophie indépendante, qui prétend la diriger, prêche elle-même, sous le nom de « morale de l'intérêt », l'idée divine du sacrifice ?

On serait mal venu à supprimer les maîtres de la mortification, le jour où la société entre dans ces nouveaux sentiers. Les Ordres pénitents, qui correspondent à un besoin profond de la nature déchue, restent par là toujours opportuns : on ne les discuterait pas si l'on distinguait entre l'idée et les formes. L'idée est permanente; les formes sont variables selon les temps et les mœurs. Dès que le renouvellement des conditions de la vie a constamment obligé les Ordres pénitents à opérer une évolution concordante au déploiement successif des divers états sociaux modifiés, on peut observer que l'harmonie du progrès réclame, dans les démocraties contemporaines, de la part des Communautés pénitentes, une autre évolution, c'est-à-dire l'exercice de la mortification sous la forme présente du travail très dur. Mais rien n'autorise à décréter que ce travail très dur, volontairement pratiqué par les Ordres Religieux dans le domaine qui leur est propre, ne doit pas conserver la verdeur et la fécondité sous le régime démocratique. Une telle affirmation serait contraire à la réalité des faits.

Qu'est-ce que le solitaire monastique ? C'est un

homme consacré à Dieu et à l'humanité. Exempt des soucis du monde et de la famille, il est voué au service supérieur de Dieu et des hommes. Dégagé par la tempérance des devoirs multiples qui pèsent sur les autres hommes, c'est aussi un producteur qui ne consomme pas. De là, l'immutabilité fondamentale et l'avantage utilitaire de sa mission qui est à la fois permanente et variable. Elle est permanente dans sa vocation généreuse dont rien ne modifie l'inspiration, elle est variable dans ses moyens toujours dépendants du mouvement des sociétés qui pénètre forcément l'activité monastique.

Interrogeons l'histoire. La mortification reflète dans le cloître les besoins et les mœurs publics ; elle se ressent de la race, du milieu, du moment. Dans les forêts de la Gaule, au moyen âge, elle est agricole avec les Hercule chrétiens qui défient les demi-Dieux de la légende. En Espagne, au XVIe siècle, avec les sainte Thérèse et les saint Jean de la Croix, sous le ciel voluptueux et sur la terre sanguinaire, au pays des castagnettes et des guitares, des poignards et des toréadors, la pénitence est cruelle et romantique. Les temps sont-ils tributaires des préoccupations intellectuelles, c'est aux labeurs de la pensée que le moine se livre. Les Ordres pénitents d'hommes ou de femmes qui ont accompli aux époques barbares l'œuvre civilisatrice se sont toujours distribué le travail. Les Bénédictins et les Bénédictines, les Chartreux et les Clarisses, les Trappistes et les Carmélites, les missionnaires hommes et femmes nous font voir la mortification

matérielle ou intellectuelle pratiquée dès les premiers siècles jusqu'à nos jours sous la forme, voulue de Dieu, du travail exercé sans relâche. Ils blanchissent sur les parchemins, ils enrichissent les bibliothèques, ils défrichent les landes, ils abattent les forêts, ils poussent la charrue et la herse ; et dans les recherches savantes comme dans l'exploitation agricole et industrielle, ils sont des initiateurs, demandant à la science des instruments de progrès qu'ils répandent autour d'eux par l'exemple de leurs expériences hardies. Ainsi est maintenu le rapport nécessaire entre les conditions actuelles du monde et la vie féconde du cloître. Si cet accord venait à manquer, le cloître ne rendrait plus à la société les services qu'elle attend de lui, et la société dès lors n'en comprendrait plus l'utilité ; c'est ce qui pourrait mettre en péril la vitalité de l'institution monastique, mais rien n'annonce que les temps et les mœurs modernes ne puissent pas accorder la mortification religieuse avec les nécessités actuelles. Non seulement rien, dans le régime démocratique, ne s'oppose à l'adaptation, mais en s'accomplissant l'adaptation fournit aux ordres pénitents une occasion de mortification digne de stimuler l'ardeur rajeunie des dévouements. En vain les ennemis de la religion prétendent qu'il n'y a plus de travaux spéciaux à l'activité monastique. Erreur : il y a toujours les mêmes et il y en a de nouveaux.

Dans l'ordre matériel les travaux meurtriers sont toujours l'apanage des religieux. Le défrichement colonial les attire sur les continents et aux îles insalubres. On

les trouve dans les régions à peine explorées de l'Afrique, à Madagascar où les instituteurs et les institutrices universitaires n'ont nulle envie de leur disputer l'école. Les Pères blancs et les Sœurs blanches, nés d'hier à l'appel du Cardinal Lavigerie, portent la civilisation et la vérité chez les peuplades les plus sauvages, sous les cieux les plus incléments, dans la fournaise des latitudes torrides. — Pourquoi d'autres héros, prêts à enrôler au cruel service de l'usine des bataillons d'engagés volontaires tels que l'Eglise en a toujours levé, ne surgiraient-ils pas parmi nous ? Ils ne nous font défaut que parce que nous en sommes indignes. Comment, en effet, seraient-ils accueillis ? Qu'une troupe d'élite se recrute et s'embauche aux travaux ouvriers les plus durs pour accomplir une œuvre de magnanime encouragement, est-ce que tous les cailloux du chemin ne se jetteraient pas d'eux-mêmes contre elle ? Repoussée par les masses infortunées que le souci du pain affole et soulève, elle le serait encore par les capitalistes jaloux que toute concurrence révolte. Quand un peuple a perdu le sens du sublime, le sublime le fuit. Quoi qu'il en soit cependant de notre état d'âme et de nos problèmes économiques, si néanmoins demain des moines s'assemblaient sous un prieur pour descendre à la mine ou bien pour affronter les enfers temporaires où la machine met au monde, dans le sang, ses bienfaits à venir, en voyant ces géants, dignes émules de leurs glorieux devanciers, porter encore une fois la vertu chrétienne au *summum* de ses puissances, dirait-on que le régime démocrati-

que, tel qu'il se présente, est réfractaire à la mortification claustrale ?

Mais c'est, surtout, dans l'ordre intellectuel que se manifeste et s'accuse la concordance des besoins sociaux et des services monastiques. La tâche, loin d'être disputée par la misère ou par le lucre, trouve au contraire, dans les conditions générales de l'existence, une alliée imprévue. La démocratie tolère de moins en moins les travaux purement honorifiques, elle rejette de plus en plus les spéculateurs désintéressés, et cela dans un temps où la restauration des principes réclame particulièrement des travailleurs libres, maîtres de s'adonner sans réserve, avec compétence, aux recherches philosophiques et métaphysiques dont les formules dédaignées et sur certains points très en retard manquent à la pensée humaine. Où trouve-t-on ces travailleurs désintéressés ? — Dans les cellules. La libération de l'esprit résulte de l'absence de soucis matériels et moraux. L'homme la rencontre en toute sa plénitude dans la cellule où lui sont assurés le pain du corps et le pain de l'âme. Si les intellectuels, comme autrefois les humanistes, ont fait, quatre siècles après eux, tant de mal à la pensée contemporaine, les erreurs de cette seconde Renaissance seraient suivies de quelques bienfaits le jour où l'intelligence humaine, appuyée sur l'intelligence divine, s'appliquerait à classer les matériaux de toute provenance qu'un siècle d'admirable activité mais dénué de philosophie n'a pu qu'amonceler sans ordre. L'expression proverbiale « travaux de Bénédictins » a plus qu'une valeur légendaire. L'his-

toire devra encore à ces infatigables chercheurs des trouvailles précieuses. « La publication des *Registres « des Papes d'Avignon*, l'une des grandes œuvres « patronées par Léon XIII, dit M. Pastor, a été confiée « aux soins des Bénédictins de Moravie et du Mont-Cassin [1] ». Ceux de France fouillent le passé dans les innombrables richesses documentaires dont ils disposent. Non seulement l'étude des sciences historiques et de beaucoup d'autres sciences n'a pas cessé d'ocuper les religieux que l'Eglise sait si bien employer, mais, de plus, la mission apologétique au XXe siècle réclame, chez les penseurs religieux, une érudition et un effort dont ils sont particulièrement capables.

A une époque où les études psychologiques, longtemps exploitées par le matérialisme, intéressent tout le monde, ne croit-on pas que la mystique proprement dite a des renseignements et des directions à donner? Une confrontation intelligente de la psychologie avec la mystique religieuse devient utile, puisque les gens les plus ignorants en matière de dogme inventent une psychologie mystique véritablement extravagante. Malgré le dédain affecté pour l'ordre surnaturel, malgré les arbitraires limites tracées par les pontifes de l'inconnaissable, la curiosité maladive du public défend de compter sur l'indifférence en ces questions délicates et le siècle de l'intellectualisme se prête mal au désintéressement des choses mystiques, quand la psychologie na-

[1] *Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge*, par le Dr Louis Pastor, traduit de l'allemand par Furcy-Raynaud.

turaliste aboutit à une mysticité esthétique qui jette la perturbation dans les choses saintes et trouble les consciences. C'est pour les penseurs qualifiés une nouvelle raison de s'attacher davantage à ces problèmes de la science et de la théologie.

Pourquoi donc dans les Chartreuses, dans les Carmels, dans tous les monastères où les archives closes sont si riches en observations intimes, leurs savants conservateurs n'ouvriraient-ils pas ces recueils de psychologie vécue pendant des siècles, pour en extraire des témoignages sur la vie de l'âme ? Pourquoi ces documents authentiques, collationnés et expliqués par des maîtres autorisés, ne seraient-ils pas employés à la défense de la foi et à l'argumentation victorieuse des vérités évangéliques, au fur et à mesure que la vulgarisation de la science naturelle permettra de faire à ces délicates confrontations une part utile à l'apologétique contemporaine ? Voilà des travaux spéciaux qui conviennent bien aussi à la cellule monastique. Ils fournissent aux Ordres pénitents matière importante au grand labeur intellectuel qu'eux seuls, du reste, sont en état d'accomplir, et qui, par l'effort, peut aller jusqu'à la mortification.

Mais il est temps d'ajouter à ces considérations assez sommaires une dernière et nécessaire remarque. Il faut observer que la mortification est un moyen et qu'elle n'est pas à elle-même son propre but. La mortification solde la dette du péché originel par des sacrifices qui se différencient selon les époques, et ces sacrifices attirent sur les sociétés qui en ont l'honneur, des récompenses

proportionnées à l'intelligence et à la valeur dépensées.

Ceci posé, et après avoir constaté à quel point les temps présents s'accordent avec la mortification, il est encore intéressant de se demander quelle pourrait bien être la récompense particulière promise aux sacrifices commandés par le régime démocratique. Disons-le hardiment, l'exercice obligatoire de la mortification par le travail général servira certainement à obtenir un peu plus de justice dans l'application de la loi du travail. Le travail est de commandement divin ; mais il a des limites dont il n'est pas permis de sortir. Qui dit excès, dit désordre. Si difficile à réglementer, la juste loi du travail est une de celles que l'homme a le plus violées, et le régime actuel, précisément à cause de ses rigueurs, pourrait bien ouvrir l'ère d'un grand perfectionnement social. De même que les peuples redoutaient moins la guerre avant l'établissement du service militaire obligatoire, de même la question du travail n'avait pas l'importance publique qu'elle acquiert depuis que le travail est de plus en plus une nécessité générale. Avec les esclaves, les citoyens d'Athènes ou de Rome n'avaient pas peur du travail ; avec les serfs, les aristocraties féodales ne le craignaient pas davantage. Maintenant même si quelque irréalisable privilège pouvait exempter à jamais du service laborieux des oligarchies assez fortes pour exploiter le prolétariat, le régime moderne du travail ne vaudrait pas mieux que l'ancien. L'armée ouvrière, s'il y avait encore parmi nous des oisifs assurés, pourrait bien succomber à la peine ; elle n'intéresserait pas plus que les esclaves d'autrefois ces

égoïstes dispensés que la raison réprouve dans leur égoïsme et que la morale comme la justice ne dispensent pas. L'aurore de la délivrance s'annonce, parce que la démocratie égalitaire, achevant d'attacher à toutes les têtes le joug redouté, chacun s'aperçoit que la société outrepasse l'ordre divin quand elle exige une somme de fatigue que le corps ne peut pas donner et que l'âme ne doit pas accepter. Mais comment songeraient-ils à l'âme, ceux qui la nient ? Ici se révèlent et le bienfait de la religion et l'erreur de ceux qui espèrent la détruire en déclarant que les vertus évangéliques n'ont plus cours dans les démocraties : les faits montrent dans toute la force de l'évidence non seulement l'utilité des vertus chrétiennes, mais leur nécessité rigoureuse et leurs magnifiques conquêtes. La généreuse et universelle pratique du travail assurera une répartition du travail meilleure, plus équitable, plus humaine, respectueuse des forces physiques et des droits de l'âme, le jour où elle sera réglée par une démocratie non plus seulement évangélique dans ses aspirations hautes, mais formellement chrétienne dans ses croyances positives.

En attendant, le régime moderne, loin d'être incompatible avec la mortification, en demande au contraire une émission supérieure. Il reste acquis que les vertus impérissables se manifestent, tour à tour, sous des formes différentes de celles qu'elles ont revêtue dans le passé, mais leur principe ne varie pas, et leur force éternelle, ne pouvant décroître, prend un nouvel élan ascensionnel, dans la sphère de la démocratie. — Il en est ainsi pour la mortification comme pour l'humilité.

III

Que devons nous, en dernier lieu, penser de la charité? A-t-elle encore un rôle à jouer sur la scène actuelle, ou faut-il croire qu'en déroulant sur les actes passés le lourd rideau qui tombe aux époques finies, l'acte prochain, ainsi que l'annoncent les détracteurs de la charité, s'achèvera sans elle?

Ce sont ici les faits qui répondent. Ils nous montrent qu'à aucun moment, dans l'histoire, la charité ne s'est présentée sous une figure plus belle qu'aujourd'hui où, dans une aspiration si large, si noble, si haute, elle demande le suprême bienfait, — le don de la vérité.

Le plus vulgaire penseur tant soit peu attentif aux manifestations des idées et des choses, constate que l'anarchie complète règne dans les esprits, qu'elle bouleverse la démocratie française, qu'elle met en péril la raison humaine. — Soit, dit-on ; mais qu'est-ce qui pourra conjurer le péril? Serait-ce la charité? — Sans doute ; et le raisonnement est des plus simples. Le péril ne peut être conjuré que par une solide restauration des principes nécessaires. Les principes nécessaires ne peuvent rentrer dans le patrimoine public que par l'adhésion des consciences éclairées. L'adhé-

sion ne peut être acquise que par l'enseignement des vérités supérieures, seules capables d'orienter l'homme vers sa destinée. Les vérités supérieures ne peuvent être enseignées que par ceux qui les connaissent. L'apostolat catholique doit donc plus que jamais accomplir l'acte de charité parfait, celui qui consiste à coopérer avec Dieu au don de la vérité. — Et voilà ce qui met en honneur aujourd'hui la charité, autant et plus qu'à nulle autre époque passée.

Assurément, les chrétiens sont tous persuadés de la nécessité de la charité ; ce ne sont pas eux qui la décrient, ils se plaignent au contraire de ce que la démocratie s'y montre hostile, et certains catholiques motivent précisément par cette hostilité leur aversion pour un régime qui serait réfractaire à la plus grande des vertus évangéliques. Ceux qui formulent le litige en ces termes jugent superficiellement. La question est plus profonde. Il ne s'agit pas de savoir si quelques démocrates sectaires se montrent hostiles à la charité, mais si le régime démocratique y est réellement réfractaire. Il ne l'est pas. Il existe sans doute des systèmes philosophiques et sociaux hostiles à la charité ; mais ces systèmes, qui se sont rencontrés avec l'avènement du régime démocratique et y ont été mêlés par la force des circonstances, n'ont avec lui que des liens occasionnels et fortuits ; ils n'en représentent aucunement l'idée.

Beaucoup de catholiques et des meilleurs, surtout parmi ceux qui résident en province, gémissent sur l'inanité du zèle charitable, se troublent et accusent

les temps et les institutions. — Qu'est-ce à dire ? Leur bonne foi est ici surprise à propos de la charité comme elle l'a été à propos de la mortification et de l'humilité. Ils ne se rendent pas compte que les formes et les moyens, seuls, de la charité, ont changé avec les conditions économiques, et que la charité, loin d'être atteinte, trouvera, dans des adaptations nouvelles, des devoirs plus grands, des puissances plus ortes.

En attendant, pour saisir les véritables causes du tort fait à la vertu de charité, il est nécessaire d'interroger, très brièvement d'ailleurs, la philosophie et même la métaphysique, car le tort résulte surtout du naturalisme et de ses effets. Le naturalisme a étouffé la vraie notion de la charité. Il a produit un vide philosophique et métaphysique dont les conséquences sont graves. L'ignorance des vraies sources de la charité, sources divines, n'a pas activé seulement chez des non-catholiques plus ou moins croyants ou tout à fait incrédules l'organisation théorique des systèmes qui restreignent ou bannissent la charité ; elle a encore égaré, chez des catholiques plus sensibles qu'éclairés, le sentiment et l'exercice de la charité. Ces systèmes sont le faux individualisme, dont il sera intéressant de noter les contradictions, car il désavoue la charité tout en la pratiquant, et le collectivisme qui, logique avec lui-même, la supprime radicalement. Développé sous l'influence graduelle de l'incrédulité croissante, le naturalisme, qui mine les idées supérieures en dédaignant la métaphysique, a donc détruit

la notion de ce que nous appellerons « la charité béatifique », et cette notion essentielle, désormais méconnue de la majorité des penseurs, n'a pas pu disparaître de l'atmosphère intellectuelle générale sans se dérober peu à peu à l'attention, même d'un grand nombre de chrétiens : là est la cause originelle et cachée du trouble qui les émeut,

Qu'est-ce que la charité béatifique ? C'est tout simplement la charité divine, cause et fin de toute charité. « Aimer Dieu par-dessus toute chose et le prochain comme soi-même », entraîne, pour l'homme, le bonheur par excellence, celui qui nous sera donné aux cieux quand nous jouirons de la vue de l'essence divine et infinie. Cette vue, cette *vision intuitive*, comme disent les théologiens, constitue la béatitude par excellence. De là, notre expression de charité *béatifique*. La libre pensée, en s'affranchissant de cette notion transcendante, a ouvert dans la région des idées une brèche qui, d'abord inaperçue, s'est insensiblement agrandie. Par là sont entrées dans l'esprit public les erreurs favorables aux perturbations que le naturalisme a portées jusque chez les chrétiens, et propices à la conception des systèmes sociaux où la charité n'aurait plus cours. Aussitôt l'idée de charité s'est abaissée. On a confondu la charité avec l'aumône, tandis que l'aumône est essentiellement distincte de la charité. L'une ne suppose pas nécessairement l'autre. Saint Paul le dit en ces termes catégoriques : « Quand je distribue-« rais toutes mes richesses pour nourrir les pauvres et « que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai

« pas la charité tout cela ne me sert de rien[1]. » La charité est autre chose que l'aumône : elle est l'amour. « Dieu est charité, » dit saint Jean. C'est ce qui place la charité singulièrement au-dessus de l'aumône. L'une est la cause génératrice immense, l'autre est un de ses moindres effets : — et voilà la confusion fâcheuse que ces négations métaphysiques établissent jusque dans l'esprit de certains chrétiens.

Il est des faits qui mettent en lumière les désolantes conséquences du mépris philosophique et religieux en matière de charité. N'est-ce pas ce mépris qui explique les haines momentanées dont a souffert la fin du XIXe siècle ? S'il est vrai que les agitations sociales sont toujours proportionnées à l'erreur qui les produit, la postérité saura le prix des vérités nécessaires en faisant le compte de ce que le dédain de l'une d'elles a coûté à la génération présente. Comme les cyclones terrestres que les savants annoncent à l'aspect des trouées noires du soleil, les tempêtes morales qui ébranlent l'humanité ont leur cause dans les trouées métaphysiques, et les révolutions n'ont pas d'origine plus certaine. Si donc la raison secrète des divisions qui déchirent la société n'est autre que la méconnaissance d'une dogmatique fondamentale, nous pouvons en dégager une première conclusion : la démocratie ne saurait se passer de formules précises relatives à la charité divine, puisque la fraternité qui est l'honneur de l'idée démo-

[1] *Première Epître de saint Paul aux Corinthiens.* Chap. XIII. Verset 3.

cratique a failli sombrer dans la tourmente de l'irréligion.

Cependant, les principes, même dédaignés, conservent une force acquise capable de prolonger ses effets. Que le battant de la cloche frappe le bronze, l'air s'ébranle, les sonorités se répercutent longtemps après que le contact a cessé ; elles vont en s'affaiblissant, elles finissent par s'éteindre, mais seulement lorsqu'elles ont épuisé les derniers murmures des lointaines vibrations. Ainsi la charité devenue bienfaisance ou aumône s'exerce en actes successifs dont l'inégale valeur décroît au fur et à mesure que la débilité humaine s'éloigne davantage de la puissance divine, et le naturalisme, s'emparant aujourd'hui des nations chrétiennes, n'a pas pu encore dilapider chez elles tout l'héritage évangélique. Néanmoins la bienfaisance matérielle s'est trop substituée à la bienfaisance morale, et cette substitution a créé un mal, car elle a renversé l'ordre des primautés établies en matière de charité. Ceci est un accident. La démocratie en souffre, mais elle n'en saurait avoir la responsabilité, qui incombe au naturalisme dont tous nos contemporains se sont laissé plus ou moins pénétrer.

Des théories individualistes espèrent se passer de la charité en rendant chaque individu capable de se suffire à lui-même. Les collectivistes s'insurgent définitivement contre elle, et prétendent abolir même la bienfaisance matérielle en réalisant l'égalité de possession. En matière économique ces conceptions sociales croient pouvoir supprimer la charité, soit par la libre concur-

rence individualiste dont M. Alfred Fouillée a dénoncé la notoire immoralité, soit par la communauté des biens collectiviste qui, selon cet écrivain profond, serait le résultat logique de la libre concurrence. Dans la magistrale étude qu'il a publiée sous ce titre : *La justice sociale*[1], l'éminent penseur a, sur ce point, noblement vengé la France, trop calomniée dans le monde. Il a indiqué que, dans le tragique débat des thèses sociales, c'est la France qui joue le grand rôle de justice et de raison, parce qu'elle est également réfractaire, en matière économique, aux duretés de l'individualisme et aux tyrannies du collectivisme. En rendant à la France l'hommage qui lui revient, en montrant qu'elle a conçu un idéal très élevé de justice sociale, seul digne de l'homme, M. Fouillée a fourni un argument de haute portée. On peut s'en emparer pour observer que, sous l'empire des différentes notions dogmatiques ou philosophiques, les questions sociales ont évolué chez les chrétiens et chez les libres penseurs. Dans l'Angleterre protestante et sincèrement religieuse, dans l'Allemagne libre penseuse en dépit de l'exemple impérial et des prescriptions officielles, les systèmes individualiste et collectiviste, lesquels d'après M. Fouillée n'en feraient qu'un, fixé à des degrés divers, se sont développés en raison des atteintes portées à la croyance. En Angleterre, le dogme est respecté, en Allemagne, on l'attaque. Quelques rares que soient, en France, les personnes

[1] *Revue des Deux-Mondes*. 1er Mars 1899.

sérieusement attentives au mouvement religieux extérieur, surtout au delà du Rhin, on sait cependant que le protestantisme anglais incline vers un retour à la foi catholique et que le protestantisme allemand tend à se dégager au contraire du dogme et en particulier de la théologie. Le bel ouvrage de M. Thureau-Dangin sur *La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle* [1], dont le premier volume paru vient d'avoir un si grand succès, est singulièrement instructif. Quant à ce qui regarde l'Allemagne, tout le monde connaît le livre très documenté de M. Georges Goyau [2]. Mme Arvède Barine [3] appelait récemment l'attention sur une conférence de M. Adolf Harnack, depuis publiée en brochure et traduite aussitôt en anglais. Ce professeur célèbre, connu en Allemagne par ses travaux d'histoire religieuse, pousse un grand cri d'alarme. Il s'afflige d'avoir maintes fois rencontré dans des discours ou des écrits l'opinion que la théologie est de nulle importance : « Ses compatriotes, rapporte Mme Arvède Barine, « en sont à maudire au fond de leur cœur les profes- « seurs de théologie qui leur paraissent « superflus et « décourageants ». Un peu plus, on les traiterait de « malfaiteurs, et cela dans les cercles religieux. — « On nous dit, poursuit M. Adolf Harnack, que la

[1] *La Renaissance catholique en Angleterre au XIXe siècle*, 1re partie, *Newman et le mouvement d'Oxford*. Chez Plon et Nourrit 1899.

[2] *L'Allemagne religieuse* par M. Georges Goyau. Chez Perrin.

[3] *Feuilleton du Journal des Débats*. 5, juillet 1899. *L'Avenir du Protestantisme*.

« théologie va être remplacée par un christianisme non « dogmatique, ou par un système philanthrophique, ou « par quelque chose qu'on ne connaît pas encore. Il « paraît que la théologie ne peut plus rien pour nous, « qu'elle ne fait plus que nous gêner pour la vive cons- « cience des forces de la religion. C'est une conviction « arrêtée, que je pourrais, je crois, relever tout aussi « souvent dans les pages de nos journaux religieux « que dans les vigoureux sermons ou les sérieuses « exhortations de nos prédicateurs populaires ou de « nos philosophes religieux. »

Dans la France, si longtemps catholique, le levain d'une dogmatique intégrale n'est point encore éliminé malgré les efforts des ennemis de la religion. Le tempérament acquis offre chez nous de grandes résistances aux systèmes excessifs qui s'y heurtent à des aspirations plus généreuses et à un sentiment plus vrai des droits de la liberté. Les rapports qui unissent la dogmatique aux systèmes sociaux sont indéniables. Les collectivistes, entièrement dégagés de toute religion, rêvent l'abolition radicale de la charité par la suppression de la propriété personnelle. C'est logique et catégorique autant que chimérique. Chez les individualistes protestants les influences agissantes de l'Evangile conservent l'exercice de la bienfaisance. Par une contradiction d'ailleurs assez fréquente chez les peuples actifs, l'opposition des systèmes économiques et des croyances religieuses toujours ferventes laisse fleurir la charité. Dès lors, chez les Anglo-Saxons la générosité des citoyens, supérieure à l'égoïsme national, s'ingénie à entretenir

pour tous les besoins des œuvres admirables. Quoi qu'il en soit, ce qui nous intéresse, c'est de constater que les systèmes économiques en honneur dans les nations individualistes, pas plus que les chimères collectivistes, heureusement encore non expérimentées, n'ont aucun lien originel et nécessaire avec le régime démocratique. En ce qui concerne les collectivistes, la discussion est oiseuse, d'abord parce que leurs théories ne trouvent d'application dans aucun pays ; en second lieu parce qu'elles n'ont aucun rapport direct avec le régime démocratique, — attendu que c'est surtout dans l'Allemagne monarchique, presque féodale, que leurs apôtres cherchent des prosélytes, — et si le collectivisme parvient çà et là en France à faire écouter ses formules tapageuses, c'est à la faveur de l'anarchie des idées et des agitations politiques. Quant à l'individualisme, il est né et s'est développé au pays le plus aristocratique du monde, en Angleterre. De l'Angleterre il est passé en Amérique, transmis par le sang de la race, et là s'est bientôt mêlé à la démocratie, mais il n'en est pas issu ; de plus il est à remarquer que l'esprit démocratique, lorsqu'il est profondément chrétien comme aux Etats-Unis, exerce une influence heureuse sur les tendances individualistes. Les entreprises de la charité privée, bien autrement vastes et puissantes en Amérique qu'en Angleterre, en témoignent éloquemment. Nous estimons d'ailleurs que, si l'individualisme, dont on médit trop en France, y était mieux expliqué, mieux compris, et pratiqué sous l'action catholique qui lui manque ailleurs, il y serait singulièrement rehaussé

et y ferait un grand bien ; car, outre que le développement de toute la personnalité humaine, voulu des individualistes, contribue au progrès social, s'il s'accomplissait sainement — c'est-à-dire sans faillir à la mission supérieure dont trop souvent l'individualiste ne se doute pas et qui est de concourir au bien général, — l'individualisme serait encore en harmonie complète avec l'Evangile et le dogme. Quand le Christ nous dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » ne prononce-t-il pas un magnifique appel au développement de la personnalité humaine ? Et la doctrine du salut, n'est-elle pas absolument individualiste ? Elle l'est, certes ; seulement le salut individuel ne s'opère que par le sacrifice, et c'est une grande leçon, un sublime exemple que donne aux hommes l'individualisme des Saints, cette élite qui pousse le développement de la personnalité supérieure jusqu'à ses ultimes puissances pour en consacrer le don généreux à Dieu et aux hommes.

Si d'autre part le sentiment de la charité s'affecte chez certains chrétiens de l'effort de la philanthropie et des modifications économiques qui ont changé les formes de la bienfaisance, ce n'est pas non plus ici au régime démocratique qu'en toute bonne foi il faut s'en prendre. On ne s'explique d'ailleurs pas le trouble des esprits en ces matières. Nous ne voyons pas bien ce qu'il y aurait à redouter de l'action philanthropique ou de l'évolution des procédés de la bienfaisance.

Dans le tourbillon des idées en mouvement, la philanthropie et la charité se livrent un assaut déraison-

nable. Ce n'est pas quand la philanthropie multiplie ses services et assiste la charité de son large concours, affirmant ainsi son origine évangélique, qu'il convient de lui marchander le respect, la louange même. La philanthropie et la charité ont chacune leur terrain propre. La philanthropie ne fait du mal à la charité que lorsque les chrétiens, au lieu de l'utiliser dans son domaine spécial, subissent la contagion de son exemple, désertent leur domaine particulier et détournent ainsi, au profit de la philanthropie, les ressources qu'ils devaient réserver à la haute charité. Cette faute est encore une maladresse. Si d'aventure les chrétiens imitent la philanthropie que d'ailleurs ils critiquent, ils ne parviennent pas toujours à l'égaler en tout, car leurs œuvres de bienfaisance, d'existence très ancienne, gênées par un traditionnalisme invétéré, ne peuvent pas user à leur gré des moyens nouveaux qui fécondent les œuvres philanthropiques d'organisation récente, tout à fait libres de les employer, et qui disposent, en outre, des appuis nationaux et officiels. Tandis que, par la multiplicité de ses créations, la philanthropie laisse précisément des loisirs et des économies budgétaires à la haute charité, celle-ci n'a qu'à retenir ces avantages pour ses œuvres confessionnelles qui sont impérissables, qui demeurent son monopole glorieux et qui restent, plus que jamais, nécessaires à une époque où la neutralité irréligieuse prive la haute charité de tous les concours publics en faveur du don suprême, en faveur du don de la vérité.

Une veuve riche et pieuse qui habite seule un châ-

teau situé au centre d'un village prospère, me disait un jour, en soupirant :

« La vie n'est pas intéressante aujourd'hui ; il n'y « a plus de pauvres, on ne peut plus faire la cha- « rité. »

Cette excellente personne exprimait une idée assez répandue en province, très déprimante, très nuisible, car il n'y a rien de plus funeste que les conflits, même imaginaires, entre les idées et les faits. La charité ne saurait périr sous l'action du progrès matériel : elle se transforme, elle s'élève.

« Quand je compare mon existence à celle de mes « aïeules, disait cette femme émue, je me sens inutile et « je constate que mes services n'ont plus d'emploi. »

Elle me montrait par la fenêtre ouverte devant nous des maisons solides et bien bâties groupées autour de sa demeure :

« Il y a cinquante ans tout ce que vous voyez là « n'existait pas. Quelques masures, entre le château et « l'église, rasaient le sol sous leurs toits de chaume ; « il n'y avait dans le hameau ni médecin, ni pharma- « cien, ni magasins. Nos grand'mères alors soignaient « les malades, préparaient les médicaments, faisaient « les vêtements. C'était la belle époque de la charité ! « Aujourd'hui tout est changé. Il y a ici, à ma porte, un « docteur fort instruit, plus loin un pharmacien diplômé « et là, sur la place publique, un grand bazard où la « confection vend à vil prix des produits manufacturés. « Les tailler, les coudre serait assurément plus coû- « teux que de les acheter. Qu'ai-je à faire ? Puis-je dé-

« penser au profit de mon entourage un dévouement « qui est sans objet ? »

Etranges lamentations ! Les conditions de la vie meilleure pour tous ne sauraient décevoir les âmes charitables. Les idées de la bonne dame ne sont pas, hélas ! exceptionnelles en province. Elles ont franchi les murs du château. Elles ont gagné, de prie-Dieu à prie-Dieu, les notables zélatrices des œuvres, qui n'oublient qu'une chose, c'est de se demander si les modifications économiques entraînées par le progrès social n'ont pas changé les formes et les moyens de la bienfaisance. L'obstination à vouloir bêcher toujours le même carré de terre avec la même vieille pioche, explique l'atonie de certaines œuvres paroissiales à la fin du XIXe siècle. Et cependant on accuse aveuglément le régime démocratique, qui n'est point en cause et n'a rien à voir dans les échecs déplorés. La démocratie s'oppose-t-elle à ce qu'on descende sur le forum, à ce qu'on entre au foyer domestique des ouvriers, à ce qu'on redresse les esprits faussés, à ce qu'on cultive tant d'intelligences ouvertes, à ce qu'on substitue aux plaisirs bas des délassements nobles, enfin à ce qu'on guide les consciences dévoyées ?

« La charité est passée de mode, continuait mon in- « terlocutrice ; ou bien on en a fait un luxe inabordable. « Les millionnaires seuls peuvent la pratiquer. Ils ont à « fournir le budget de l'enseignement libre ; c'est à coups « de chèques qu'on le couvre et les dons en argent, « modestes ou considérables, se font d'un geste ou « d'un trait de plume. Cela ne remplit pas la vie quo-

« tidienne. En province elle reste vide, inoccupée, sans « but... »

Qu'est-ce à dire, sinon que dans les petits centres, les villages, les campagnes, là même où l'on a de la bonne volonté, du temps et aussi un aliment à l'exercice de la charité supérieure, on ne voit pas le but à atteindre ni les moyens à employer ? Sans vouloir contrister les bonnes âmes qui tricotent pieusement des bas ou qui pieusement confectionnent des chemises, — ceci leur est un grand mérite puisque Dieu regarde surtout l'intention et ici l'intention est parfaite, — on peut observer que l'actualité réclame autre chose ; et c'est ce qu'il est à propos de répondre aux plaintes de la châtelaine découragée. Parce qu'on ne se bat plus à la lance dans les croisades d'aujourd'hui et de demain, parce qu'il y faut l'arsenal d'une artillerie puissante mais avant tout intellectuelle, et parce que c'est aux chrétiens qu'il appartient de forger cette artillerie et d'en apprendre aux troupes de l'avenir le savant maniement, est-ce une raison de croire que la charité n'a plus qu'à désarmer ?

Oui, la charité réclame les œuvres intellectuelles chrétiennes ; et certes les mérites n'y perdront rien, car les œuvres intellectuelles sont beaucoup plus pénibles que les œuvres matérielles. C'est peut-être ce qui les discrédite. On les tente néanmoins, elles naissent et prospèrent à Paris ; mais chacun sait les difficultés qu'elles rencontrent en province. Quand on a essayé d'établir les œuvres si intéressantes des catéchismes pour les enfants de l'école laïque, on a eu grand'peine

à recruter les dames monitrices, même dans les villes où le zèle ne manque pas, puisque toute la société y collabore avec empressement aux diverses œuvres de couture, pour les vestiaires des pauvres, pour l'habillement des enfants de la première communion, pour l'entretien ou la confection des ornements d'église, pour les travaux des missions etc. etc. On cite des paroisses où les jeunes filles sollicitées, — et l'on s'adressait aux plus pieuses, — ont déclaré que la culture intellectuelle les rebutait, qu'elles ne voulaient pas enseigner, que pour enseigner d'ailleurs il faut savoir et qu'elles ne se sentaient pas le courage d'apprendre. Voilà la preuve que l'apostolat intellectuel demande des dévouements supérieurs et que par conséquent les besoins de la démocratie, loin de mettre la charité en décroissance, la grandissent, l'élèvent, l'appellent toujours plus haut.

L'œuvre pie de la charité dans la France entière, aux champs, au bourg, à la ville, — c'est de travailler à l'éducation sociale !

IV

S'il est vrai que la trop générale incompréhension de la démocratie soit préjudiciable à l'harmonie du progrès social, l'observateur attentif aux phénomènes actuels fait œuvre utile lorsqu'il essaye de dissiper les ombres qui obscurcissent une des idées directrices de la civilisation contemporaine. Il est d'autant plus libre, que son sujet l'élève au-dessus des querelles politiques. C'est ici le cas. Les matières dont nous avons traité échappent en effet aux discussions des partis, puisque les prétendants au sceptre royal ou impérial eux-mêmes adhèrent à l'idée démocratique, inspiratrice de tous les gouvernements modernes.

Nous espérons avoir montré que le régime démocratique, loin d'être incompatible avec les plus austères vertus, tend au contraire à les imposer à tous. Le magnifique accord qui existe entre les préceptes évangéliques et les besoins de la démocratie ne peut que réjouir les chrétiens. La démocratie ne leur demande pas de déchirer la glorieuse bannière où sont inscrits ces mots sacrés, *Humilité*, *Mortification*, *Charité* ; elle les invite à la tenir plus ferme, à la porter plus haut dans la guerre permanente contre l'orgueil, contre la volupté, contre l'égoïsme !

CHAPITRE IV

LE PROGRÈS DANS LES CONGRÉGATIONS ENSEIGNANTES

Si nous accédons à une époque où l'étude analytique des grandes œuvres de l'esprit humain ne peut pas se faire sans danger à cause de la philosophie erronée qui inspire un très grand nombre d'écrivains et de penseurs ; si d'autre part l'étude analytique est l'un des plus puissants moyens d'éducation quand on l'emploie à la lumière des principes vrais, — il faut des maîtresses qui inculquent profondément ces vrais principes à la jeunesse par l'enseignement positif, ainsi que nous l'avons longuement expliqué dans un précédent ouvrage [1], et qui, en même temps, habituent leurs élèves à tenir en main le flambeau directeur de l'esprit, que la libre pensée a cru devoir éteindre en bannissant de son programme scolaire le christianisme.

[1] *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées*, par la Vicomtesse d'Adhémar. 1 volume, chez Perrin.

J'entends par là que la raison humaine, fière de sa filiation glorieuse et toujours appuyée sur la raison divine dont elle procède, doit s'exercer par un jugement conscient et fort, capable de discerner en tous ordres l'erreur et la vérité. La neutralité, qui est l'infécondation voulue de l'esprit, fait aux catholiques la partie belle ; elle leur abandonne la haute culture des germes de la vie, elle les rend seuls maîtres des études analytiques profondes et développées allant de l'examen des principes à l'examen des conséquences, reliant les faits aux idées, les idées à la vérité que personne n'est libre de dédaigner parce qu'elle émane de Dieu dont nous sommes tous les créatures dépendantes. Non seulement l'enseignement éducatif appartient de droit au christianisme, mais les vastes programmes abandonnés jusqu'à nouvel ordre par l'enseignement officiel n'ont de refuge que chez les catholiques.

Les maîtres de l'Université ne s'y trompent pas. Le désarroi de la pensée contemporaine leur arrache des aveux significatifs, et dans la fameuse querelle des études classiques les défenseurs du grec et du latin, qui veulent faire étudier le siècle de Périclès et le siècle d'Auguste parce qu'on ne peut pas analyser le siècle de Louis XIV, s'abandonnent parfois à d'instructives réflexions :

« Pour que le professeur donne un enseignement « fort, efficace, dit M. René Doumic, il faut qu'il se « sente libre, maître de tout dire, de pousser ses idées « jusqu'au bout, de livrer le fond de sa pensée. Cette « liberté, il peut l'avoir avec les textes antiques, il ne

« l'a pas avec les textes français eux-mêmes. C'est ce « qui a été excellemment mis en lumière dans ce « passage de la déposition de M. Brunetière : — « Les « textes qui servent de base à l'enseignement classique « étant en général antérieurs au christianisme ont ce « grand avantage de n'être pas *confessionnels*... Il est « très difficile à un professeur impartial, mais qui « pourtant a ses idées, ses convictions à lui, d'expliquer « un peu à fond les *Lettres provinciales*. Il lui est « encore très difficile de parler avec liberté de l'*Histoire « des Variations*, très difficile également d'expliquer « les textes de Voltaire, de Diderot, ou même la *Pro- « fession du Vicaire Savoyard*. Vous mettez ce pro- « fesseur dans une situation gênante ; il est exposé à « chaque instant à faire appel aux passions qui com- « mencent à se faire jour chez les élèves, ou à donner « un enseignement qui blessera les familles. » — Les « auteurs allemands et anglais offrent les mêmes diffi- « cultés. Ils en offrent d'autres encore. Admirons-les « donc, lisons-les, pratiquons-les plus que nous n'avons « fait jusqu'ici ; mais ne fondons pas sur eux notre « enseignement. Renoncer à la tradition universitaire « telle qu'elle s'est d'elle-même établie, serait fausser « l'esprit de l'Université, y faire souffler tous les vents « de la dispute, et, en ouvrant les portes du lycée aux « bruits de la mêlée contemporaine, y ruiner jusqu'à « la possibilité d'une éducation[1]. »

[1] *Revue des Deux-Mondes* du 15 août 1899. — *L'éducation nationale dans l'Université*, par René Doumic.

Soit. Que l'Université garde sa tradition, c'est-à-dire qu'elle reste « en dehors de la mêlée contemporaine ». puisqu'on ne peut aborder au lycée les idées qui passionnent la société moderne sans « y ruiner jusqu'à la possibilité d'une éducation». — Je ne discute pas les intérêts et les pouvoirs du lycée. Je constate que les universitaires eux-mêmes nous en montrent les bornes étroites, et je crie aux éducatrices religieuses de nos filles : vous seules pouvez passer outre ! Passez-donc ; l'enseignement supérieur vous appartient. Donnez-le donc. Faites l'étude classique du XVIIe siècle avec Bossuet, avec Fénelon, avec Pascal, avec les beaux génies philosophiques qui sont une des plus grandes gloires de la France et que vous avez seules, paraît-il, le droit de connaître et d'aimer. Du XVIIe siècle passez au suivant ; traversez vite sa forêt d'arbres secs où, çà et là, quelque sève empruntée anime encore quelques rameaux verts. Entrez enfin à pleines voiles dans les grandes eaux des temps présents ; vous les explorerez sans crainte, avec le Christ à la barre ; vous êtes là dans le domaine propre à l'enseignement supérieur !

Les grandes lectures raisonnées restent actuellement le monopole de l'éducation chrétienne, et voilà ce qui assure encore de beaux jours aux institutions catholiques, pourvu que, sans tarder, elles s'adaptent aux nouveaux besoins. La chose est réalisable sous trois conditions : il faut accomplir les modifications pratiques que réclame le déplacement des idées et des mœurs ; il faut élever selon les exigences requises l'élément démocratique ; il faut accepter la personnalité de la femme telle que le

veut l'état présent de la société et la former chrétiennement en vue de sa mission actuelle. Ces trois conditions remplies établiront entre les congrégations enseignantes et le progrès, des rapports susceptibles de diriger sainement le progrès vers le but moral dont tant d'influences adverses s'acharnent à le faire dévier.

Lorsque Mme Marie du Sacré-Cœur a voulu restaurer l'enseignement congréganiste, l'opposition faite à sa tentative s'est affolée sous l'action de pressentiments instinctifs d'autant plus effrayants qu'ils étaient moins définis. Les modifications d'ordre pratique se dressèrent en une masse confuse ; on crut à une bombe prête à faire sauter la maison ! Les besoins normaux de la démocratie furent confondus avec les pires exigences révolutionnaires. Enfin la personnalité de la femme, telle que la veulent les temps présents, apparut à beaucoup de congrégations surprises comme un monstre dont l'horreur les hypnotisa. Saisies par l'effroi, à travers des larmes et des regrets elles crurent voir la femme chrétienne ensevelie sous ces ruines et remplacée ici-bas par l'orgueilleuse virago ou la sotte pécore dont nous serions, en effet, menacés, si la personnalité de la femme contemporaine était décidément formée par la neutralité officielle. Il faut se ressaisir ! Avec du sang-froid on observe que les modifications d'ordre pratique, loin d'atteindre l'essentiel, touchent seulement à l'accessoire ; que la mise au point des systèmes d'éducation et des mœurs favorise l'épanouissement des principes immuables, et qu'enfin la religion tant atta-

quée, tant calomniée, tant menacée, tant méprisée, retrouvera dans la femme contemporaine catholique un champion qui pourrait bien lui manquer de plus en plus, si les éducatrices dédaignaient les leçons du temps.

I

Les couvents se sont effrayés du trouble qu'amèneraient dans leurs habitudes séculaires les modifications requises par les nécessités du temps ; et voilà la principale cause de la résistance que quelques-uns d'entre eux ont opposée au mouvement rénovateur. Il est à propos de leur faire observer que ces modifications ne portent pas sur les principes fondamentaux ; elles ne touchent, répétons-le, qu'à l'accessoire.

Les couvents ne sauraient éterniser tous les usages qui remontent à leur fondation. Pourquoi s'entêteraient-ils ? Il est évident qu'ils peuvent s'harmoniser avec les temps sans trahir l'idée qui les a créés et ne doit pas cesser de les animer. Une distinction très simple, quoique très importante, fera la lumière et mettra fin au malaise. Il faut distinguer entre l'immuable et le changeant ; il faut faire au profit des filles ce que l'on a fait au profit des garçons. Les Religieux éducateurs ont bien été obligés d'accepter les habitudes publiques ; les Religieuses éducatrices céderont au même courant et elles auraient grand intérêt à les imiter dans la mesure nécessaire. Elles l'auraient fait depuis longtemps d'ailleurs, n'en doutons pas, si des forces adverses

puissantes, ennemies de la personnalité de la femme, ne s'étaient conjurées pour les retenir. On dit que nous ne sommes pas bien éloignés de l'heure où les Supérieures générales, obligées de soustraire à la stérilité des Ordres doués d'une fécondité virtuelle, rédigeront et présenteront à Rome les « cahiers des réformes » qu'on y attend, paraît-il. Cela n'aurait rien de bien étonnant. Conçus et rédigés pour rajeunir les usages monastiques et les articles du règlement qui seraient incompatibles avec notre époque, ces cahiers des réformes attesteraient hautement la vitalité des institutions. Que prouveraient ils, sinon qu'après trois, quatre, cinq siècles d'immutabilité la mise au point devient urgente ? N'est-il pas beau d'avoir construit, il y a cinq cents ans, des édifices assez puissants pour être indestructibles, et n'est-il pas vrai que les monuments les plus anciens, ceux qui ont résisté au temps, aux assauts, sont encore ceux qui se prêtent aux aménagements modernes ? Qu'on ne croie pas que la nécessité de la mise au point ne soit pas ressentie intra-muros. Il pénètre sous les voûtes du cloître quelques souffles de cette atmosphère extérieure indispensable à l'aération vitale ; la vocation de la charité et de la piété s'en vivifie. La femme est entraînée dans l'évolution sociale. Quand les couvents le comprendront, ils reprendront une puissance dont les œuvres étonneront le monde.

L'immutabilité des usages monastiques s'est çà et là conservée de toutes pièces. Inspirées par une fausse notion du respect qui est dû aux saints fondateurs d'Ordres, les antiques familles religieuses ont

longtemps confondu le changeant avec l'immuable. M. Carra de Vaux en a fait la juste remarque en parlant de l'Ordre de Saint-François, dans un dialogue pittoresque mais grave par le sujet qu'il traite, et qui a paru dans la *Revue de l'Institut catholique de Paris :* « Que si cet Ordre, dit-il, au moins en France, ne se « développe pas davantage et n'a pas de plus grands « succès, cela tient à des difficultés surtout extérieures.. « Par suite de l'élévation progressive du bien-être dans « les masses et des transformations survenues en con- « séquence dans le mode de vie et de vêtement des « pauvres, le Franciscain, demeuré dans la fixité de sa « règle, se trouve aujourd'hui très dissemblable, par « les apparences extérieures, de ces ouvriers, de ces « humbles, de ces gueux, auxquels tout d'abord il res- « semblait si fort. Le contraste produit par le costume « franciscain mis en regard de tous les costumes mo- « dernes, est si intense, qu'il faut, pour soutenir ce con- « traste, autant de courage qu'il en faut dans d'autres « Ordres pour supporter toutes les rigueurs de la règle. « En d'autres termes, un Franciscain ne peut plus être « qu'un héros. Or, un Ordre qui aspire à se répandre « et à se multiplier ne doit exiger de ses recrues que « des qualités qui soient elles-mêmes répandues et « communes, comme la bonté, l'humilité, le dévoue- « ment, le courage à un certain degré, mais il ne faut « pas qu'il exige d'elles l'héroïsme qui est un don rare « et réservé. » Cela est d'autant plus fâcheux que, d'après cet écrivain : « De tous les Ordres qui existent « aujourd'hui, celui qui, par son esprit, son attitude et

« ses grâces spéciales paraît le mieux répondre aux be-
« soins du peuple, c'est l'Ordre de Saint-François. » —
Il arrive donc un moment où le changeant se dégage de l'immuable, où le développement de la forme vivante brise ses moules trop étroits. Tel le mouvement qui s'opère au sein des congrégations enseignantes. L'histoire des grands Ordres et de leurs fondateurs renferme une haute leçon. Le Saint de génie donne à sa création une forme perfectible, une forme ascensionnelle, car le génie tient sa puissance de ses ailes qui ne sauraient rester repliées. L'inintelligente, l'inerte fidélité, en prétendant immobiliser les institutions qui doivent respirer la vie pour être capables d'action, comprend bien mal le culte des ancêtres!

Il y a des Carmélites qui sont obligées de faire fabriquer spécialement les tasses dans lesquelles elles boivent. On les façonnait, au temps de sainte Thérèse, avec deux anses. Le modèle est introuvable aujourd'hui : n'importe, il les faut ainsi. — Or l'admirable Sainte, expiatrice sublime des péchés d'autrui, qu'a-t-elle institué dans ses monastères, sinon la pénitence par la mortification et par la pauvreté? Elle a voulu cela toujours ; elle n'a pas voulu toujours les tasses à deux anses, et comme elle avait infiniment d'esprit, — n'en déplaise aux amateurs de la vertu bête, — il est probable que, reparaissant au milieu de ses filles, elle s'amuserait un peu de les voir si appliquées à sauver l'immutabilité des formes dans les ustensiles de ménage. Est-ce que la sainte pauvreté souffrirait beaucoup si les réfectoires du Carmel avaient aujourd'hui des tasses

comme tout le monde en a, très ordinaires bien entendu, les plus communes qu'il se puisse, mais enfin telles qu'on les achète partout, sans avoir recours à une fabrication exceptionnelle plus coûteuse ? En vertu d'un décret autorisé, le monastère substituant à la tasse à deux anses celle à une seule, ferait-il vraiment une révolution scandaleuse ?

La tasse à deux anses, si l'on y réfléchit, a plus de portée qu'il n'y paraît. Ce simple détail fournit un exemple significatif des confusions établies entre le changeant et l'immuable. Des routines pareilles, à la rigueur admissibles pour les Ordres contemplatifs séparés du monde, font aux autres couvents un tort extrême et notamment aux Ordres enseignants. Il en est, et des plus aristocratiques, qui, fondés en plein XIXe siècle, se sont imposé l'usage des fourchettes de bois. Or la viande n'est pas toujours tendre, dans les couvents, et l'on devine avec quelle gaieté les élèves se représentent les luttes qui se livrent, au réfectoire privé, entre l'inoffensif trident et le classique beefsteack qui se défend déjà si bien lui-même ! Les grandes vertus de la vie religieuse gagneraient singulièrement à se dégager des recherches mesquines ; dès qu'on s'y abandonne, elles envahissent et étouffent les préoccupations supérieures. Les Religieuses enseignantes ne peuvent conserver impunément, même dans leurs habitudes personnelles, les coutumes surannées : l'anachronisme qu'elles prétendent soustraire à la curiosité, — et les mystères tôt ou tard découverts ne valent rien pour la jeunesse, — choque les élèves, les dispose à regarder

leurs maîtresses comme un specimen des choses antiques, qu'on respecte en souriant, mais qu'on ne saurait prendre en exemple.

On a dit que l'esprit suranné des communautés attachées à l'immutabilité des formes éloigne de la vie religieuse des postulantes excellentes. D'aucuns vont même jusqu'à croire que, si l'on secouait les saintes poussières, on verrait des âmes jeunes, vivantes, apostoliques, embrasser la vie religieuse pour le plus grand bien des couvents où elles exerceraient une influence rénovatrice. On se plaint qu'il y a quelques non valeurs très gênantes dans les couvents et qu'elles y sont attirées précisément par l'appat de l'immobilisation chère aux natures pauvres. Des gens méchants, et il n'en manque pas de par le monde, auraient encore insinué que les résistances de certaines religieuses aux transformations opportunes sont moins naïves qu'elles n'en ont l'air. D'après ces malveillants, au culte de l'antique se mêlerait surtout l'amour de la quiétude paresseuse, le petit bien-être monastique chercherait sa béatitude dans la stagnation ; et voilà pourquoi la suppression de la tasse à deux anses, révolution inouïe, véritable « américanisme », devient un scandale. Les routinistes, peut-être inoffensifs à eux-mêmes, sont les pires ennemis des couvents. A force d'en rétrécir l'esprit, ils en éloignent l'élément vital. D'autre part ceux qui ne comprennent pas la nécessité de faire confectionner des écuelles préhistoriques pour manger sa soupe, ne peuvent voir sans pitié ces stérilisantes recherches de la vétille. Voilà pourquoi, dans l'extrême

confusion d'opinions superficielles qui est un des malheurs de notre époque, il se rencontre des catholiques opposés au maintien des couvents. Ne pouvant accepter l'immutabilité inintelligente dont un certain parti se montre si jaloux, ils proclament, au nom même des intérêts religieux, la fin prochaine et nécessaire des couvents, tout comme les libres penseurs déclarent la fin prochaine de l'Eglise. Les couvents disent les uns, l'Eglise disent les autres, ont rendu à l'humanité des services immenses depuis l'ère chrétienne, mais ils ont fini leur temps. — Non, les couvents pas plus que l'Eglise n'ont fini de rendre à la société les services que le monde attend de l'Eglise et de ses institutions. Les saintes associations où la virginité trouve de sûrs asiles ne peuvent pas mourir, parce qu'elles répondent à des besoins ainsi qu'à des principes impérissables. Ne peut-on pas croire que les outrances du *struggle for life*, si dures en leur réalisme brutal, décideront les âmes idéales à fuir les *villes de boom* [1] et à chercher au cloître une existence tranquille et normale? Les couvents doivent se modifier, non pas dans le principe qui en a inspiré la fondation, mais dans l'orientation de l'esprit et la règlementation des usages. Il faut regarder vers l'avenir et réadapter au point atteint par la civilisation ce qui, ayant été approprié au passé, ne l'est plus au présent : cela tombe sous le sens. Les supérieures, en observant et en réfléchissant, verront vite où devrait porter la réforme. Quant aux ordres

[1] Paul de Rousiers : *La vie Américaine. Ranches et fermes.*

et congrégations nés au XIXe siècle qui se prévaudraient de leur jeunesse pour se croire dispensés de tout changement, ils oublieraient qu'ils ont subi comme leurs aînés des influences anciennes, attendu qu'elles ont dominé jusqu'à nos jours. La femme française, à peine entraînée dans le mouvement social, échappait hier encore à ces exigences désormais inévitables.

La question des couvents se pose donc ainsi : sont-ils oui ou non compatibles avec des états sociaux différents ? — C'est l'histoire qui répond. Ne les voit-on pas fleurir sous l'empire romain, alors que saint Jérôme réunit au mont Aventin les Marcelle, les Paule, les Eustochie et tant d'autres femmes éminentes du IVe siècle ? N'ont-ils pas résisté aux assauts de la barbarie ? N'acquièrent-ils pas un développement magnifique à l'époque féodale, se féodalisant alors pour s'adapter, comme plus tard, pour s'adapter encore, ils devaient s'aristocratiser sous le règne de Louis XIV ? Pourquoi cette admirable force évolutive ? Serait-elle arrêtée par l'avènement de la démocratie ? Toutes nos annales prouvent la vitalité des couvents, car elles attestent leur permanence à travers les âges, sous les régimes politiques et sociaux les plus divers. Cette permanence a sa cause dans les aspirations les plus profondes de l'âme humaine. C'est ce qui fait impérissables les institutions monastiques.

La vie religieuse en communauté répond à un besoin de l'âme, et ce besoin est incontestablement ressenti dans cette fin de siècle. Il n'est pas jusqu'au mouvement féministe qui, en essayant de se propager dans

les groupes catholiques, pourrait avoir des effets imprévus et pousserait la femme au couvent, quand les couvents, réadaptés aux temps modernes, seront, comme ils le furent primitivement, des foyers apostoliques expansifs susceptibles d'utiliser les hautes intelligences et les grands cœurs. Une féministe distinguée nous disait qu'au fond l'idée de la chasteté et le désir de l'apostolat séduisent la plupart des féministes honnêtes et respectables. Nous avons aussi constaté, dans nos rapports avec des femmes indépendantes et non chrétiennes, l'exactitude de ce fait. Il cache quelquefois un peu de révolte contre la loi naturelle, ou plutôt contre les excès du naturalisme, mais il confirme que la virginité est une vocation, qu'il lui faut des refuges, et que si on savait la protéger elle fournirait à l'action des forces précieuses. Il se constitue aujourd'hui, parmi les jeunes filles chrétiennes appartenant à l'Université, des groupes curieux à observer. Après avoir passé par les écoles de Sèvres ou de Fontenay, plusieurs d'entre elles ont conçu le noble dessein de faire de l'enseignement public un instrument de conquête religieuse. Véritables apôtres, elles n'ont pas songé à entrer dans les couvents, parce que les couvents, tels qu'ils existent, ne leur paraissent pas un terrain d'action assez animé et assez ouvert. Elles ont rêvé d'un apostolat plus large, plus expansif, plus fécond, dans les rangs compacts de notre société déchristianisée. Elles sont admirables, je les connais, je les vénère. Je les plains aussi, car elles se heurtent, dans l'exercice de leur sacerdoce douloureux, à un obstacle presque insurmontable, à l'irré-

ductible neutralité officielle. Il n'est point douteux que les congrégations enseignantes trouveraient, parmi ces jeunes filles, les meilleures religieuses, et on peut espérer que quelques-unes d'entre elles seront heureuses de prendre le voile, le jour où les communautés vouées à l'éducation répondront et se prêteront aux nécessités contemporaines.

II

Lorsqu'il fut question de fonder une Ecole normale supérieure pour donner aux religieuses enseignantes une instruction capable de soutenir la concurrence universitaire, de toutes parts les adversaires du projet poussèrent le même cri : « on ne pourrait pas, disaient-ils, faire vivre ensemble des religieuses appartenant à des Ordres différents, sans mettre en péril l'esprit particulier de chacun. » Cette crainte a été si forte, qu'elle a servi d'argument principal aux opposants. Les défenseurs de l'Ecole normale ont dû se donner une peine infinie pour énumérer toutes les précautions qu'on prendrait afin d'éviter un si « terrible malheur ». Personne toutefois n'a posé la question avec toute la simplicité et la sincérité qu'elle comporte.

Mais en quoi consiste exactement l'esprit particulier de tel ou tel Ordre, et qu'entend-on sauver par là ? Nous ne parlons que des Ordres enseignants bien entendu. On en compte plus de cent : il y aurait donc cent esprits particuliers ? — C'est beaucoup ! Il faut reconnaître, il faut affirmer que les institutions religieuses enseignantes ne souffrent, dans leur esprit, qu'une seule distinction ; elle dérive de l'esprit aristo-

cratique ou de l'esprit démocratique, et c'est tout. Car enfin, au point de vue doctrinal il ne peut y avoir d'esprit particulier, puisque l'unité dogmatique est l'essence même de l'Eglise. Ferait-on consister l'esprit particulier en quelque préférence de dévotion? Mais toutes les dévotions ont la même origine et le même but; elles viennent de Dieu et elles y retournent. On ne voit guère, entre les Ordres, que nuances, et dans notre siècle de lumière les nuances pâlissent, disparaissent, comme toutes les teintes effacées qu'on éclaire.

Nous n'avons pour nos fils, en France, que deux grandes institutions enseignantes de couleurs véritablement tranchées, et que l'on oppose l'une à l'autre; les Jésuites et les Dominicains. Dans l'ensemble des autres collèges libres, tenus par des prêtres ou des religieux, y a-t-il réellement un esprit particulier à chacun? Non. Les influences distinctives pourraient-elles, d'ailleurs, prévaloir avec la similitude absolue des programmes d'études qui absorbent toutes les préoccupations? Malgré les tendances évidentes, à peine subsiste-t-il quelque trace des distinctions établies, car elles résultent de l'esprit plus ou moins ancien ou plus ou moins moderne, et ce plus ou moins s'atténue là encore, se trouble, s'altère par la marche inévitable des idées.

En somme, les distinctions de l'esprit particulier se réduisent à une seule, entre l'esprit ancien ou aristocratique et l'esprit moderne ou démocratique. On pouvait préjuger que les grands couvents à tendances aristocratiques n'auraient pas été exposés au contact

redouté de l'Ecole normale de Religieuses, si on l'avait fondée en France. Avec les immenses ressources dont ils disposent, il leur est loisible, si bon leur semble, de constituer eux-mêmes leur propre enseignement supérieur, selon leur orientation, et dès lors de conserver à leur esprit ses sanctuaires, qui dureront tant qu'ils le pourront, et qui ont une physionomie très caractérisée.

Les magnifiques salons de la rue de Varennes ne conservent-ils pas un aspect essentiellement ancien régime ? Les principes aristocratiques qui inspirent cette institution célèbre, pourtant fondée longtemps après la Révolution par une femme de génie qui fut en même temps une sainte, s'affirment dans les lignes architecturales du vieil hôtel de Biron, dans sa décoration intacte aux belles boiseries Louis XV, aux portes hautes richement sculptées. Les grandes dames en cornette qui viennent faire leur élégante révérence et recevoir les visiteuses avec la grâce austère qui a tant de charme encore dans son anachronisme séduisant, font un tableau exquis en lui-même, et cependant il y a bien de la confusion à l'arrière-plan ! Qu'on jette un regard sur la liste des jeunes filles somptueusement élevées là. Avec les noms de la plus noble aristocratie il en est d'autres, et en grand nombre, qui doivent être bien étonnées d'avoir tabouret en cette cour. Le Sacré-Cœur est une institution spécialement aristocratique, qui a un caractère propre et un esprit propre. Elle ne peut pas le perdre sous peine de compromettre son succès, et il est à remarquer que

ce caractère a été dénaturé par le mélange des élèves. L'évolution moderne, l'adaptation des autres couvents aux besoins actuels, si elle avait réussi, aurait contribué à rendre au Sacré-Cœur une homogénéité nécessaire. Elle l'aurait débarrassé des éléments hétérogènes qui font disparate aujourd'hui dans ses pensionnats en s'en emparant, et ainsi eût prolongé l'heureuse application des vieux systèmes là où elle est encore logique. Le Sacré-Cœur demeure une institution privilégiée, qui ne peut convenir qu'à un groupe très sélectionné. Si une Ecole normale de Religieuses, sur le modèle de celle qui existe à Bruges, s'était ouverte dans notre pays, à la voix de la Mère Marie du Sacré-Cœur, les grands couvents aristocratiques, en France, loin de rencontrer dans cette institution une concurrence funeste, en auraient bénéficié indirectement, puisque les vieux systèmes aristocratiques, actuellement gênés dans leur application, se verrraient affranchis de leurs embarras. On a beau multiplier les compromis, établir les rangs bien plus par la fortune que par la naissance, la démocratie que l'on veut éviter avance toujours ; elle est entrée avec les élèves dans les bastilles gardées. Or les institutions éducatrices sont, tout comme les autres, régies par une loi primordiale en vertu de laquelle l'accord ou le désaccord du système avec les sujets devient une cause de réussite ou de défaite. Cette loi a gouverné les Ordres religieux dans le passé, ce qui fit leur fortune ; elle les gouvernera dans l'avenir prochain des réformes réalisées, ce qui rétablira leur crédit. En attendant elle ne

les gouverne plus. Malgré la multiplicité des « esprits propres », la seule distinction réelle n'est pas encore nettement maîtresse ; c'est un malheur pour tout le monde. En effet, les derniers succès des grands couvents aristocratiques aussi bien que leurs échecs s'expliquent, les uns et les autres, par la fidélité ou la dérogation à la loi nécessaire d'harmonie entre la clientèle et l'esprit particulier.

L'esprit aristocratique a-t-il encore une clientèle? L'harmonie existe-t-elle quelquefois? Oui : elle existe quand le sujet possède également la naissance, la fortune et la religion. Quoique très exceptionnelles, ces conditions réunies se rencontrent. L'éducation aristocratique du couvent, s'exerçant dès lors sur son terrain, donne aujourd'hui comme hier des femmes véritablement exquises. Là où les familles chrétiennes aristocratiques et riches ont pu maintenir leur situation traditionnelle, dans un milieu aussi rare que privilégié, s'épanouissent des jeunes filles dignes de toutes les admirations. On saluait naguère, avec un respect justement mérité, les grands exemples de courage que la femme aristocratique chrétienne a donnés si généreusement dans la catastrophe du Bazar de la Charité. En célébrant ces héroïnes, mortes le 4 mai 1897, l'enthousiasme public rendait un nouvel hommage au passé dont ces saintes femmes renouvelaient les gloires :

« Mesdames », — s'écriait à ce sujet un écrivain distingué, dans un transport bien naturel, — « Mes-« dames, conservez-nous la vieille éducation, soyez « arriérées... » Soit. Mais les partisans de la vieille

éducation, qui ne convient qu'à une rare élite et plus du tout à la masse, ne peuvent trouver mauvais que les promoteurs d'une éducation plus moderne se préoccupent à leur tour de répondre à des besoins généraux. Y a-t-il d'ailleurs actuellement beaucoup de milieux compatibles avec l'éducation « arriérée », et ces milieux, déjà si peu denses, là où ils subsistent, ne s'éclaircissent-ils pas avec une extraordinaire rapidité ?

Considérons de plus près ces jeunes filles aristocratiques dont la personnalité charmante, quand elle se rencontre, garde parmi nous tant de séduction. Il suffit de les replacer dans leur cadre pour comprendre qu'il serait fou de généraliser plus longtemps les règles tout à fait exceptionnelles qui peuvent encore, çà et là, convenir à quelques-unes d'entre elles. — Prenons, par exemple, le chapitre de la piété et celui des distractions. En ces matières, les idées, même dans les couvents de fondation récente, n'ont pas été modifiées. Elles paraissent aujourd'hui d'autant plus surannées qu'elles ont plus que leur âge. En vertu peut-être de l'immobilisation des intérêts de la femme, les congrégations qui datent de ce siècle [1] sont encore

[1] D'après des recherches faites dans le curieux et savant ouvrage publié en 1865 par M. l'abbé Maillaguet sous le titre : *Le miroir des Ordres et Instituts religieux de France*, 55 congrégations nouvelles adonnées à l'enseignement des jeunes filles ont été fondées en France depuis le commencement du siècle jusqu'en 1865. Il est à remarquer que d'autres congrégations enseignantes se sont formées depuis la publication de ce livre documentaire et que la plupart des Ordres hospitaliers ont des écoles.

(*Note de l'auteur.*)

imitées de l'ancien régime. Les pratiques religieuses y sont accumulées, les distractions publiques condamnées, défendues. Pourquoi ? Parce que la vie de nos grand'mères, telle qu'elle s'est maintenue avant le changement profond des mœurs, était restée casanière et recluse. Nous n'avons pas à décider si ce fut un bien ou un mal ; il suffit d'observer que les femmes, nobles ou bourgeoises, à Paris ou en province, à la ville ou à la campagne, passaient leurs jours entre l'église et le foyer. La piété et la retraite monastiques dont elles contractaient l'habitude au couvent et dont on leur prêchait la continuation dans le monde, s'accordaient à merveille avec l'existence sédentaire et fermée qu'elles y menaient. Mais quelle différence entre la vie de nos grand'mères et celle de nos filles ! Ainsi que l'observait très judicieusement Tocqueville : « dans les sociétés démocratiques, la piété n'a pas les mêmes formes que dans les sociétés aristocratiques », et ainsi que l'a dit après lui le comte de Chabrol : « le nouveau caractère de la piété, loin de nuire à la haute sainteté, ne cherche qu'à la répandre, et il y réussit parce qu'il s'harmonise avec les temps ». Sur le chapitre de la piété, les éducatrices déconcertées se prennent parfois à comparer les résultats d'hier avec ceux d'aujourd'hui, dont partout on se plaint. — Comment se fait-il, dit-on, que des principes d'éducation religieuse identiques donnent, à un demi-siècle d'intervalle, des fruits si différents ? La nature humaine ne varie pas, la force de la grâce non plus. Pourquoi, avec les mêmes ennemis à combattre et avec les mêmes moyens em-

ployés pour les vaincre, échoue-t-on souvent là où l'on réussissait presque toujours? — La cause en est très simple. On réussissait autrefois parce que les habitudes de piété correspondaient à l'état social du temps, lequel se prêtait à leur application. Contractées au pensionnat, les habitudes prises se continuaient tout naturellement à la maison. Maintenant les jeunes femmes ne le peuvent pas : alors c'est la déroute. L'éducation soucieuse de conserver à la foi et à la vertu les générations prochaines, ne doit plus imposer à tout le monde comme règle de toute la vie les habitudes monastiques dont nous avons dit la puissance d'attrait si bienfaisante à l'enfance, mais qui ne sauraient rester une obligation. C'est presque forcer la jeune femme à ne pas persévérer, puisqu'on lui demande une persévérance irréalisable.

Si de la piété on passe aux distractions, il est facile de voir qu'ici encore les préceptes aristocratiques ne conviennent pas à toutes les situations. Tandis que dans certains centres familiaux il est loisible de proscrire les divertissements publics sans risquer de révolter les aspirations aux plaisirs légitimes, restreindre chacun aux seules récréations privées c'est oublier la diversité des existences. Voici par exemple telle jeune fille, fière de n'avoir jamais pénétré dans une salle de spectacle, pas même à l'Opéra où sa mère proteste avec orgueil ne devoir jamais la conduire. Sans examiner s'il n'y aurait pas utilité à former le jugement de la jeunesse en lui entr'ouvrant un peu la vie moderne, pour lui apprendre à discerner ce qui est licite ou illi-

cite, sans se demander si la prohibition excessive n'amènera pas, après le mariage, une de ces réactions redoutables qui attirent les honnêtes femmes dans des lieux où elles ne devraient point paraître, l'analyse des distractions permises ou défendues montre qu'il est malaisé d'appliquer des préceptes directeurs uniformes à des existences très différentes. Comment refuser équitablement toute espèce de plaisirs publics, alors qu'il y a des privilégiées qui les trouvent sous une forme privée ? Au sein même de la famille, chez des amis, les artistes célèbres viennent se faire applaudir par les douairières les plus rigides et par les jeunes filles les plus sévèrement élevées. On se passe alors fort bien du théâtre. Quand l'*Opéra* ou la *Comédie française* se rendent à domicile, pas n'est besoin d'aller à eux. Mais est-ce plus mal d'entendre Rose Caron ou Reichemberg sur leur scène que chez soi ? Ne pas aller à l'*Opéra* ou aux *Français*, parce qu'on a dans son salon les meilleurs artistes, est-ce une vertu ou un avantage ? Si c'est un avantage, et la chose paraît assez certaine, où place-t-on la logique ? Tout cela est bien difficile à soutenir, — à moins que les couvents destinés à élever cette aristocratie agréablement tributaire de fiers principes facilement gardés, ne lui restent exclusivement réservés.

Alors l'esprit particulier trouvera satisfaction légitime, parce qu'il y aura matière. Mais dans les autres couvents, dans la généralité des communautés très nombreuses qui élèvent la masse des femmes françaises, il ne peut y avoir matière à esprit aristocratique : l'esprit par-

ticulier est forcément démocratique. C'est la formation des Religieuses enseignantes appartenant à l'ensemble de ces communautés que Mme Marie du Sacré-Cœur se proposait de favoriser en leur donnant les moyens d'étudier ; c'est pour elles tout spécialement qu'elle voulait fonder l'institution nouvelle. On ne saisit donc pas très bien ce que réclamaient les adversaires du projet quand ils disaient que les Religieuses envoyées par les communautés à l'Ecole normale supérieure perdraient l'esprit particulier de leur Ordre. Il eut été plus exact et plus franc d'avouer qu'elles perdraient l'*esprit du passé* pour adopter *celui du présent*, car au fond toute la question se résume en ces deux mots.

Disons-le encore, l'organisation de l'éducation de la démocratie intéresse l'aristocratie très directement. Parmi ceux qui résistent au mouvement actuel, il n'en est peut-être pas de plus mal inspirés, selon leurs propres intérêts, que ceux qui parlent au nom de l'aristocratie. Fidèles aux traditions d'urbanité, de politesse, de délicatesse qui tendent hélas ! à se perdre et qu'il faut maintenir à tout prix pour ne pas devenir des barbares grossiers, les groupes aristocratiques qui prisent très légitimement le bon ton et le bon goût se méprennent sur les moyens propres à conserver la distinction des manières, qui est la condition des rapports publics. Ils oublient qu'ils sont impuissants à la sauver en France, demain, s'il ne l'enseignent pas aux *couches nouvelles*, et ils seront les premiers à souffrir du manque général d'éducation, puisqu'ils ne pourront pas éviter les contacts, j'allais dire de rang,

— mais, il n'y a plus de rangs, — j'allais dire de classe, — mais les classes existent-elles encore ? — disons donc les contacts tout court. Ils ne pourront pas plus, demain, les éviter pour leurs filles qu'ils ne les évitent, aujourd'hui, pour leurs fils. Ils ont donc un intérêt direct à *laisser élever* les futures compagnes de leurs filles, à permettre qu'on leur communique peu à peu quelque chose de cette délicatesse de langage, de tenue, d'allure générale qui est la caractéristique de la distinction, ne fut-ce que parce qu'il serait puéril de compter, en ce qui regarde la préservation, sur un cordon sanitaire qui n'existe plus.

D'ailleurs la distinction des manières, dans l'avenir, doit, en se reconstituant, se restaurer. Se rencontre-t-elle encore en France ? Est-ce que *le chic* est vraiment de la distinction aristocratique ? Et *le chic* n'est-il pas à peu près ce qui en a été sauvé dans le monde élégant qui en fait avec si peu de goût un étalage tapageur ?

Je ne voudrais pas confondre avec la phalange mouvante, bigarrée, cosmopolite, insoucieuse de vérité, bande folle en quête de plaisir, de succès mondains, d'amusettes vaines et de vaine gloriole, l'élite véritablement aristocratique que j'ai caractérisée en disant qu'elle a pour elle la naissance, la fortune, la religion. Et cependant, qu'est-ce donc qui l'en sépare, sinon l'âge ? A une ou deux générations d'intervalle, combien de parents qui ont vu leurs enfants, leurs filles même quitter les salons trop austères pour les cabarets à la mode, narguer la vieille chaise à porteurs qui décore le vestibule, franchir l'entrée à bicyclette, couper les

longues traînes, raccourcir la jupe gênante et s'élancer, lestes et dégagées, là où l'on s'amuse. Voilà, ce me semble, l'aristocratie qui se démocratise ! Eh bien, c'est le contraire qu'elle devrait faire. On lui demande d'*aristocratiser*, d'imposer le bon ton et non pas d'accepter le mauvais. On lui demande de chercher à conserver la distinction des manières en l'observant d'abord et en la propageant ; on lui demande d'en semer le germe dans tous les sillons ouverts de la société. Mais la distinction extérieure est toujours le reflet de la distinction intérieure. Ce que les compagnies de Gyp nous montrent de *chic* ou d'impertinence, ose-t-on prétendre que cela c'est l'aristocratique élégance de nos pères ? Ce n'est pas non plus, dit-on, l'aristocratique élégance de nos pères que l'on donnerait à la démocratie, même en parvenant à l'élever, puisque c'est son inévitable ascension qui a troublé la pureté de la distinction française. Il est certain que les sociétés ne seront plus en talon rouge, ni en poudre à la maréchale, mais il est certain aussi qu'elles peuvent, qu'elles doivent avoir l'urbanité, la politesse, la grâce, le tact, la délicatesse qui constituent les bonnes manières.

On ne peut nier que l'aristocratie, forcée de conclure, tous les jours, des alliances avec la démocratie sur le terrain social, ne soit également obligée d'en contracter d'intimes sur le terrain familial. Son intérêt seul l'inviterait donc à activer et non à entraver l'effort qui se fait du côté de l'éducation générale.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'en France la question est très complexe, par suite de l'abolition du droit

d'aînesse qui a détruit la caste supérieure. En Angleterre, l'aristocratie a servi très utilement à favoriser l'éducation de la démocratie. Elle a d'abord conservé dans son propre sein des modèles parfaits de bonne éducation, et elle a pu stimuler le goût des bonnes manières dans les autres classes très nombreuses qui ne sauraient prétendre à entrer dans l'aristocratie fermée. C'est précisément cette barrière, abattue en France, qui permet à la caste anglaise de se montrer condescendante et tutélaire. Elle peut l'être sans générosité. Il existe en Angleterre deux sortes de distinction : celle du lord, qui est native et reste son apanage héréditaire ; celle du gentleman, qui s'acquiert et qui constitue ce brevet de distinction nécessaire et désiré de tout anglo-saxon.

Je causais un jour avec une vieille marquise charmante et très « ancien régime », dans le salon d'un des couvents les plus aristocratiques de Paris. Je venais entretenir cette grande dame d'une œuvre ayant pour but de chercher à propager l'éducation dans les classes bourgeoises et même populaires. La vénérable aïeule, fort intelligente d'ailleurs, gronda avec une violence inouïe contre ce qu'elle appelait « le déclassement des individus ». Elle essaya de me prouver par mille et une raisons qu'on ne pouvait pas faire un tort plus grand aux classes démocratiques, que de leur donner des manières, des goûts, des idées « au-dessus de leur condition ». Je fais grâce de la théorie. Qui ne la connaît à fond ? Cette vieille marquise, une très digne femme, essayait de rebâtir encore, de ses mains débiles, les

remparts écroulés, les machicoulis détruits, qui préservaient jadis la caste féodale. Elle avait une nombreuse famille, et ce fut la cause d'une première division de ses biens. L'un de ses fils, général distingué qui avait fait un mariage selon son rang mais sans fortune, avait lui-même cinq enfants dont quatre filles. Pas une vocation religieuse, et chez toutes le vif désir de se marier ! L'excellente grand'mère compta d'abord sur les lieutenants du régiment pour épouser ses petites-filles. L'aînée devint en effet la femme d'un officier. Mais combien pour les autres la destinée fut amère ! L'une échut à un veuf très mûr, la troisième à un modeste fonctionnaire, et la quatrième à un agriculteur enrichi. Quant au fils, il fut fort heureux de rencontrer une villageoise fortement dotée, une « demoiselle de vin » comme on se plaît à désigner, en certaine province, les filles de paysans pourvues d'un gros sac gagné dans un commerce lucratif. La pauvre marquise ne s'était jamais consolée de ces mariages. Du vieillard elle n'avait pas rougi, car il avait bon ton ; mais du fonctionnaire, de l'agriculteur et de la « demoiselle de vin » elle ne pouvait soutenir la vue. — Pourquoi ? Parce que l'éducation leur manquait totalement. — Belle personne, la jeune femme ; bons garçons, les jeunes gens ; il avaient assez de qualités de cœur et d'intelligence pour faire des ménages heureux. Il ne leur manquait que d'être ce que les anglais appellent *lady like* et *gentlman like*...

L'organisation de l'éducation de la démocratie intéresse très directement l'aristocratie. Elle ne peut pas

tarder à s'apercevoir qu'elle a été très mal inspirée, quand elle a voulu résister au mouvement actuel. Il est inutile d'ailleurs de revenir sur ce point délicat, que nous avons traité en parlant des vertus chrétiennes et de leurs rapports avec la démocratie. Il suffit ici de le rappeler. Notre but immédiat est autre. Nous avons cherché à rassurer les congrégations inquiètes, en leur montrant que l'esprit de foi n'est nullement menacé par l'adaptation nécessaire de l'éducation chrétienne aux exigences démocratiques. Et cela ressort d'une seule et unique distinction. La force des choses paraît décidément subdiviser les Ordres enseignants de femmes, comme l'ont été les Ordres enseignants d'hommes, en deux groupes. D'un côté les pensionnats à tendance aristocratique : ils pourront toujours s'isoler à leur gré et se satisfaire pleinement en restant à part. D'un autre côté les pensionnats à tendance démocratique, et ceux-ci, à l'encontre des précédents, devront leur prospérité future à l'accord général de l'action commune. Une magistrale unité de vues, conforme aux besoins modernes, leur attribuerait un monopole superbe. Ils opéreraient l'identité de l'éducation et de la vie, dans la morale, par les principes et par la foi.

CHAPITRE V

LA PERSONNALITÉ DE LA FEMME

Les résistances d'un certain parti catholique à la restauration de l'enseignement religieux des femmes ont eu encore d'autres causes. C'est le résultat même de la haute éducation qu'on redoute, car on sait qu'elle favorisera la formation de la personnalité féminine. Or, certains hommes craignent que l'affirmation de cette personnalité, par son action incontestable, n'ait un effet de perturbation dans la famille et dans la société au lieu d'être, comme le croient les promoteurs de l'enseignement supérieur, un des meilleurs moyens de régénérer la famille et de restituer ainsi à la société la vigilante puissance moralisatrice qui lui manque de plus en plus.

Mais en quoi l'affirmation de la personnalité de la femme pourrait-elle nuire à la famille ? Une femme forte, chrétienne d'esprit et de cœur, serait-elle pour cela moins fidèle aux devoirs familiaux ? Jeune fille remplirait-elle moins bien les devoirs filiaux et fraternels ? — Assurément non. Ce serait une absur-

dité de le prétendre et personne ne le soutient. Ce n'est pas là que l'opinion résiste, c'est seulement lorsqu'il est question des devoirs de l'épouse dans le mariage. Chaque fois que le progrès moral, lentement issu de l'Evangile, tend à élever un peu plus haut la vie conjugale, chacun se trouble et les meilleurs adeptes de la morale font quelquefois alors, sans le savoir et sans le vouloir, cause commune avec ses pires ennemis. Ainsi s'est accréditée l'idée que la personnalité de la femme chrétienne créerait un conflit au foyer conjugal où elle pratiquerait la vertu consciente. Serait-ce la vertu consciente qui déplaît ? Et qui donc la redoute ? — Ce ne peut-être les chrétiens.

On ne comprendrait rien à ce qui s'est passé dans le monde catholique lorsqu'il s'est agi d'assurer l'enseignement supérieur des femmes, si l'on se refusait à reconnaître que le naturalisme a faussé des principes essentiels à la morale, en altérant la notion des rapports généraux de l'homme et de la femme partout, jusque dans le mariage chrétien ; car c'est en conséquence de fausses notions courantes au sujet du mariage que la personnalité de la femme est redoutée. Il s'est établi un préjugé qui a pesé sur les éducatrices. On leur a fait croire qu'en développant la personnalité de la femme elles mettraient en danger la paix familiale et la morale. Elles ont également craint, — et bien à tort, — que la personnalité de la femme ne fut une émancipation contraire aux influences nécessaires de la direction spirituelle.

Les débats, sur ce point, furent très vifs : « — Nous,

« dirent les libres penseurs, nous voyons bien que « la culture intellectuelle des femmes porte un coup « sérieux au sensualisme : vous, catholiques, vous n'en « convenez pas parce qu'il ne vous plaît pas de vous « avouer gênés par des sujétions inférieures ; au fond, ce « sont elles que vous cherchez à ménager, quand vous « prétendez limiter la personnalité de la femme ; vous « capitulez devant la volupté, car vous avez vu tout « de suite les conséquences que l'influence d'une « femme chrétienne instruite, développée, ayant une « personnalité forte et consciente de ses devoirs, exer- « cerait dans le mariage ; vos protestations s'élèvent « contre la personnalité qui pourrait se défendre contre « l'égoïsme et les passions. » Les libres penseurs sont sévères. Ils ont du moins compris que toute la question, si irritante, se réduit à ceci : la femme aura-t-elle ou n'aura-t-elle pas une personnalité ?

Les incrédules ont été, en effet, les premiers à prévoir que la personnalité de la femme ne pouvait pas tarder à s'affirmer. Plus habiles que les catholiques résistants, ils l'ont acceptée et résolument se sont faits, à la fin du XIXe siècle, les promoteurs officiels de la culture intellectuelle. Accaparant ainsi l'instruction de la femme, ils espéraient s'en assurer le monopole, dans le but d'échapper eux-mêmes aux révoltes de la morale chrétienne rendue plus austère par le développement de la personnalité féminine. De deux maux choisissant le moindre, ils ont fondé l'enseignement supérieur à l'école de Sèvres, fort opportunément à leur gré, pour l'emprisonner dans la neutralité : dès

lors, pensent-ils, la femme instruite sera incrédule, et avec l'incrédulité la personnalité est moins gênante, car l'incrédulité admet beaucoup de licence et ferme les yeux sur beaucoup de désordres. — C'est très juste.

Chez les chrétiens, soumis aux préceptes de l'Evangile, le niveau moral s'élève avec la connaissance ; et la connaissance progressive les mène à la pratique de la morale intégrale. Comment ne la redouteraient-ils pas quand ils sont, comme les libres penseurs, troublés eux aussi par des influences psychologiques destructives des énergies morales ? Permettraient-ils qu'une personnalité sage vienne s'établir au foyer domestique, précisément à l'heure où les suggestions ambiantes ont affolé les passions ? En de telles circonstances ne serait-ce pas provoquer un conflit chez les époux et communiquer à la famille un ébranlement dangereux ? Si la femme a une personnalité elle parlera, car elle a beaucoup à dire au nom de l'enfant et des intérêts de la race. C'est ce qu'on ne veut pas écouter. Cependant l'inévitable question se formule ainsi : comment la raison et la conscience accordent-elles, dans la monogamie honnête, au profit de tous les intéressés, père, mère, enfants, les droits des sens et les droits de la vie ?... De savants théologiens étudieront mieux sans doute dans l'avenir ces grands problèmes, car la science biologique paraît suffisamment avancée aujourd'hui pour qu'il leur soit possible de donner une solution autorisée. La règle des mœurs dans le mariage ne pourra qu'y gagner, et la foi également. Et si des

temps barbares ont permis, dit-on, que de pseudo-chrétiens en vinssent à discuter si la femme avait une âme, il ne faudrait pas qu'il s'en rencontrât de nos jours d'assez ignorants pour discuter si elle a un corps soumis aux lois communes et si la préservation de sa postérité a des droits. Si la femme tourne un feuillet de plus dans le livre que le Christ est venu écrire ici-bas sous l'inspiration de sa divine charité, il est bon qu'elle y lise des leçons supérieures, bienfaisantes à la famille et à la société. Poursuivant dès lors sa mission avec la force et à la lumière de la certitude chrétienne, elle continuera à hausser toujours la conception d'une moralité plus élevée. C'est pourquoi des évêques éclairés, des prêtres instruits, des laïques croyants, inaccessibles aux raisonnements hypocrites, ont manifesté qu'ils n'étaient point ennemis de la personnalité féminine, en approuvant noblement l'effort qui se produit en sa faveur.

Sans l'épanouissement chrétien de sa personnalité, la femme ne serait pas apte désormais à donner à l'homme l'assistance qu'il réclame d'elle. Ne fera-t-elle pas plus d'ailleurs, même au point de vue du bonheur terrestre, au point de vue du véritable amour, en l'aidant peu à peu à vaincre ses funestes passions qu'en les subissant sans plaintes? On ne doit pas faire à l'homme l'injure de supposer qu'il aime ses passions. N'est-il pas plus vrai qu'il en souffre, qu'il en gémit, qu'il demande un baume pour les calmer, un amour vrai pour doucement les endormir au foyer familial, près du berceau joyeux où les enfants naissent, vivent,

grandissent, sains et robustes, tendrement défendus contre un instinct infanticide qui attacherait des crêpes aux rubans blancs ?

Les hommes profondément chrétiens ne s'insurgent pas contre la personnalité de la femme, puisqu'il en est des plus intelligents, des plus moraux, des plus religieux à la tête du mouvement qui veut permettre aux femmes chrétiennes d'avoir une personnalité nécessaire. — Pourquoi cette personnalité est-elle nécessaire ? Parce que les rapports entre les époux, dans leur tendance vers une moralité supérieure et un retour au vrai bonheur, sont appelés à une plus grande perfection. Ils ne sauraient l'atteindre sans le secours d'une femme chrétienne, et comme le type accompli de la femme chrétienne implique la vertu du cœur et de l'esprit, il n'y a pas de chrétienne complète, dans les classes cultivées, sans un développement sérieux de la conscience et de l'intelligence.

La loi est défigurée. Qui se souvient que Dieu en créant la femme a voulu donner à l'homme « une aide » semblable à lui, *adjutorium simile sibi*, et non un instrument de plaisir ? Les passions, qui après la chute devaient tout pervertir, ont sur ce point si profondément atteint le plan primitif, que dix-neuf siècles de christianisme n'ont pas réussi à rétablir encore dans toute sa netteté la juste notion de la pensée divine.

Quels sont ceux qui à notre époque, en France, savent que la femme est destinée à remplir un rôle moralisateur ; que ses propres efforts doivent stimuler ceux de l'homme dans la lutte séculaire de notre

pauvre humanité aux prises avec le mal, et qu'une action commune du couple humain est seule capable, avec le secours de la grâce, de ramener la famille et par conséquent la société vers des régions plus clémentes ? La barbarie avait ensanglanté le genre humain, la volupté devenue une règle de vie l'énerve, l'excède, le tue, car à mesure qu'elle corrompt la jeunesse elle attaque la notion pure du mariage chrétien.

Les résistances à l'épanouissement de la personnalité féminine seront d'ailleurs éphémères dans les milieux où nous les avons signalées. Si elles ont été excitées par le naturalisme, elles s'entretiennent par la méconnaissance des temps présents et le mépris des sciences naturelles, mépris et méconnaissance qui ne sauraient durer et qui, ayant été les meilleurs auxiliaires du naturalisme, le laisseront bien au dépourvu quand leur complicité lui fera défaut.

Pour être capables de comprendre et de favoriser la mission moralisatrice de la femme chrétienne à notre époque et de combattre le préjugé qui a pesé sur les éducatrices, les hommes qui font l'opinion ont en effet besoin de trois choses : la connaissance des temps présents, la connaissance des sciences naturelles et une assistance surnaturelle profonde. Par la juste connaissance des temps présents, ils s'assurent que les rapports familiaux et sociaux entre l'homme et la femme revêtent dans les démocraties des caractères particuliers ; par la connaissance des sciences naturelles, ils apprennent que le mariage doit aux intérêts de la race des austérités

inéluctables ; par l'assistance surnaturelle, c'est-à-dire par la grâce, ils parviennent à s'élever jusqu'à l'acceptation et à la pratique des devoirs qui sont le salut du foyer domestique. De ces trois conditions, celle qui est incontestablement la plus difficile à remplir appartient aux catholiques, puisqu'ils ont la foi et que l'assistance surnaturelle de la grâce en résulte. D'autre part la connaissance des temps présents s'impose par son caractère palpable et pressant ; on a beau se défendre, on ne peut se soustraire à une leçon qui est celle de l'expérience. Quant aux sciences naturelles, à mesure qu'elles intéressent plus vivement le public, elles se répandent, elles pénètrent même dans les séminaires, ainsi que l'a éloquemment réclamé Mgr Baunard et, selon le vœu de M. Yves Le Querdec, il est question de leur faire une place dans l'enseignement secondaire des jeunes filles chrétiennes. Là, accompagnées d'une philosophie saine, elles échapperont aux fausses conclusions des penseurs d'aventure.

La femme accède à la personnalité par la force du progrès. Cette personnalité sera chrétienne ou athée, mais elle sera. Malheur à la France si les catholiques ne le comprenaient pas, et s'ils se refusaient à cultiver l'arbre que l'Evangile a semé, car c'est eux qui ont mission d'en surveiller la croissance, d'en arroser le pied, d'en émonder les branches, d'en écarter les broussailles, d'en préserver le faîte.

La femme a besoin de l'affirmation de son être, dont la possession propre lui est garantie, du reste, par son droit au commerce direct avec Dieu. Si la femme

a été créée pour assister l'homme, elle l'a été également pour aimer Dieu. Elle est toujours libre de sa virginité, et cette liberté suprême atteste le droit sacré de la femme à la personnalité. Ce ne sont pas les catholiques qui peuvent raisonnablement la lui contester. Ils ne la lui contestent pas, puisque le représentant du Christ, le successeur de saint Pierre, le Chef suprême de l'Eglise, le Pape Léon XIII a couvert de sa haute protection l'intrépide religieuse qui a conçu le grand dessein d'approprier l'éducation catholique aux besoins du temps, et qui a écrit aussi ce beau livre : *La formation catholique de la femme contemporaine* [1]. En accueillant l'auguste femme avec une paternelle bonté, le 18 mai 1899, le Souverain Pontife lui a directement adressé ces encourageantes paroles : « Nous savons que vos « principes sur l'éducation sont bons : allez, retournez « à Paris, continuez à enseigner, et que la bénédiction « apostolique repose sur votre tête ! »

En attendant, la libre pensée naturaliste s'est faite auprès des catholiques superficiels l'avocat du diable. Tandis que des voix secrètes conspiraient contre l'épanouissement de la personnalité de la femme, les plaidoyers publics exploitaient la situation et cherchaient à égarer les catholiques. « Avec la personnalité de la « femme, s'écriaient encore les libres penseurs, ne voyez-« vous pas où vous allez sur votre propre terrain ? C'est

[1] *La formation catholique de la femme contemporaine*, par Mme Marie du Sacré-Cœur. Chez Rondelet, éditeur, ou chez l'auteur, à l'Institut Sainte-Paule, 76 rue d'Assas.

« la destruction de tout, c'est la fin de votre règne, car « c'est l'effondrement de la direction spirituelle. Vous « anéantissez vous mêmes la force principale de votre « religion. Permettez-nous de sourire quand quelques- « uns d'entre vous ajoutent à des commentaires sur la « nécessité de développer la personnalité féminine, « personnalité qui vous sera si funeste, cette conclusion « fantaisiste que c'est la théologie catholique qui l'au- « torise, en posant les droits de la femme à la virginité. « Nous savons que la virginité ne l'affranchit nullement, « puisque la direction spirituelle courbe même et « surtout la religieuse sous l'autocratie du prêtre. La « direction spirituelle partout se dresse comme une « entrave canonique à la libre expansion de la per- « sonnalité féminine, que vous prétendriez favoriser. « C'est un joug inévitable, c'est un dogme ! »

Je ne répondrai qu'un mot : il y a dogme et dogme. Il y a le dogme tel que l'Eglise l'enseigne et le dogme tel que la libre pensée l'invente. Entre ces deux formules, on ne contestera pas, sans doute, aux catholiques, le droit de se fier à la première.

La direction spirituelle, telle que l'Eglise la conseille, n'a absolument rien de commun avec l'idée que l'on s'en fait chez les incroyants. Le développement de la personnalité de la femme ne saurait en rien affaiblir son autorité légitime. Il suffit pour s'en convaincre de savoir ce qu'est la vraie direction, et pour cela d'ouvrir les livres que nos immortels docteurs ont écrits sur ce sujet. On y apprendra comment l'Eglise entend la direction spirituelle, et qu'il ne faut pas la confondre avec

des commérages de sacristie qui la travestissent. Il arrive malheureusement trop souvent qu'au lieu d'étudier la science religieuse dans des ouvrages authentiques, on s'en rapporte à des interprétations arbitraires qui ont créé des usages abusifs et trompeurs. C'est pourquoi la restauration des vrais principes de la direction spirituelle et le retour à une sage pratique de ses conseils est très désirable, et comme la personnalité supérieure de la femme favoriserait ces grands intérêts, ce n'est pas en leur nom qu'on peut combattre un progrès dont ils bénéficieraient.

Je causais un jour de ces graves questions avec une libre penseuse à qui ces erreurs avaient coûté la foi. Il importe de les dénoncer. Je crois utile de rapporter ici ce pénible entretien. Il montrera quels sont les inconvénients de la direction, lorsqu'elle ne s'exerce plus d'après la règle de l'Eglise, c'est-à-dire dans des matières de haute spiritualité, entre des âmes d'élite. Quand elle se mêle à la confession, *qui en est très distincte*, pour toucher dans des âmes ordinaires aux côtés intimes et réservés de la vie, on court les plus grands dangers. On agite des éléments humains, et ils entrent lamentablement en cause.

Ecoutez plutôt l'histoire de notre distinguée libre-penseuse, qui fut tout d'abord une zélée catholique :

Remarquable par l'élévation de son esprit et de son cœur, cette femme infortunée me fit entendre un des plus violents réquisitoires qui aient jamais attaqué ce qu'elle appelait « la direction catholique ». Chose curieuse, elle se plaignait surtout de ses effets sur l'homme.

Elle attribuait à son directeur une véritable aversion pour la femme ; elle en avait été d'autant plus affectée que « cette aversion, disait-elle, s'alliait à une grande « pureté de mœurs ; c'était donc bien l'Eglise qui en « seignait le mépris de la femme, puisqu'il remplis « sait un cœur sacerdotal si respectable ». Elle me raconta sa vie. Non seulement elle avait eu le double malheur de se confier elle-même, avec la plus fâcheuse intempérance, à un prêtre trop disposé à l'écouter, mais son mari également, ayant confondu la confession avec je ne sais quelle direction extraordinaire, ils avaient soumis les oreilles de ce prêtre, d'ailleurs peu éclairé, à des détails qu'elles ne devaient pas entendre, et il était résulté de leurs intempestives communications des entretiens qui avaient remué les éléments humains dont l'agitation troublante devient fatale. Si, en effet, les éléments humains apparaissent dans la direction, ils la font descendre des régions hautes, son domaine ; ils la ravalent au terre à terre, misérable déplacement qui porte le contact là où il ne peut échapper aux ambiances temporelles que le spirituel ne saurait subir. Voilà pourquoi l'Eglise réprouve l'erreur qui consiste à matérialiser en quelque sorte la direction, si justement nommée direction spirituelle, et pourquoi, lorsque l'erreur se produit *malgré l'Eglise*, la déviation d'un principe mal compris et mal appliqué entraîne des difficultés insolubles et parfois des désastres irréparables. — C'est ce qui était arrivé à mon interlocutrice.

Libre penseuse ci-devant catholique, elle avait reçu

une éducation étroite, appliquée à étouffer la personnalité. Ce fut son malheur, car la personnalité ne tarde pas à s'accuser, chez les êtres fortement doués, et quand leur formation religieuse a été manquée, la personnalité s'accuse souvent hors de l'Eglise. Une mère imprudente avait cherché à comprimer tous les dons, peut-être pour se mieux décharger ; c'est à grand'peine qu'on cultive les plantes rares, et la paresse maternelle a aussi quelquefois de tristes prétextes. Cette mère imprudente avait inculqué à la jeune fille des principes dangereux ; au lieu de lui apprendre à s'examiner et à se juger sous sa propre responsabilité, pour confesser ensuite ses fautes au tribunal de la pénitence et en recevoir l'absolution sacramentelle, on l'avait soumise à la dépendance tyrannique d'un véritable autocrate, et on lui avait enseigné par l'exemple et par le conseil qu'il fallait livrer la conduite de tous ses actes à un juge, à un maître. L'application de pareils préceptes, absolument contraires au vœu de l'Eglise, par conséquent nuisible, le devient particulièrement quand il s'agit d'une personne de haute intelligence. Nul d'ailleurs n'a le droit de s'affranchir de soi-même. Tandis que l'Eglise professe une doctrine si sage, par rapport à la confession, ne l'exige qu'une fois par an, la souhaite beaucoup plus fréquente, sans doute, mais la veut toujours sobre, pure et réservée, la mère avait livré sa fille à une de ces substitutions permanentes de conscience, déplorable en soi, et véritablement désastreuse quand la personnalité qui abdique est supérieure à celle qui usurpe. L'Eglise condamne formellement

ces substitutions. La direction, pour les gens du monde, ne peut pas avoir d'autre but que de développer la conscience individuelle, et c'est ainsi que la comprennent tous les grands directeurs.

L'une des pénitentes de Mgr Dupanloup, — je tiens le fait d'elle-même, — s'accusait un jour en confession d'être allée au bal :

« Y avez-vous fait du mal ? »

— « Non. »

— « Eh bien, reprit l'Evêque, je n'ai pas à savoir « dès lors si vous êtes allée au bal. Jugez-vous, dite « vos péchés, et ne racontez pas les épisodes de votre « vie. »

Ainsi parlent les vrais directeurs, mais ainsi ne parlait pas celui de notre pauvre libre penseuse.

Pendant son existence de jeune fille il paraît que les choses s'étaient assez bien passées. C'est naturel. Les grandes difficultés de la vie ne se présentent, pour la femme, que dans le mariage. Jeune fille, elle vogue en eaux douces sur des lacs tranquilles, étroits et sans écueils. Il faut pour lui faire connaître ces difficultés que le mariage la débarque, et après l'avoir promenée pendant quelques jours, quelques semaines, quelques mois dans un parc plus ou moins enchanteur, la réembarque enfin pour la grande traversée de la vie, non plus cette fois sur un lac paisible et resserré, mais sur la vaste mer dont un de nos poètes [1] a dit :

[1] *La mer*, poésie de Gabriel Vicaire.

« Mais le hâvre tranquille est voisin de l'écueil,
« Et sitôt qu'a soufflé le vent de la colère
« La terre s'inquiète et tremble, et prend le deuil.

. . . . . .

« Toi qui riais, joyeuse et libre, à tout venant,
« Tu sombres dans la nuit, tu t'embrumes de larmes.
« Plus même une lumière à ton front rayonnant ! »

La jeune femme se heurta bientôt au conflit terrible qui étreint le cœur des épouses devenues mères, le jour où les passions établissent entre le père et l'enfant cette rivalité inouïe qui fait tant de victimes. Elle fut mère une première fois ; elle voulut nourrir son fils. A peine quelque temps l'enfant prospère avait-il bu le lait maternel, que déjà les sources en sont atteintes. Une conception nouvelle commence, c'est l'allaitement avec la gestation simultanée. Le premier né dépérit et s'étiole. On prend une nourrice, elle ne vaut rien. On en change, même erreur. La dentition se déclare, l'enfant affaibli ne supporte pas la crise, il succombe. La mère au sein tari lui passe la petite robe blanche, lui met aux mains une fleur, le couvre de ses baisers et de ses larmes, et puis on le lui emporte là-bas, sous la dalle froide où près des vieux hélas ! vont les jeunes aussi...

« Alors, poursuivit cette mère désolée dont le se-
« cond enfant mourut aussi en bas âge et n'eut pas
« d'autre frère, alors je regardai le ciel. Toutes les
« effluves de la tendresse divine enveloppèrent mon
« cœur endolori, je sentis comme un rayon de la bonté
« d'en haut qui réchauffait mon âme, et tout à coup

« une voix très claire dit au dedans de moi ces paroles : « Non, ce n'est pas moi, ton Dieu, ma fille, qui ai fait « cela. L'enfant que je t'avais donné devait vivre. Il « est mort parce qu'on lui a pris ta sève maternelle, et « tu pouvais, et tu devais doucement, affectueusement « mais héroïquement la défendre... »

Une question terrible, tragique, s'était alors élevée dans l'esprit de la femme : où était le devoir ? le vrai devoir ?

« Il y a vingt ans, me dit-elle, que j'ai entendu ce « premier appel affolé de ma conscience surprise ; à « vingt ans de distance il résonne encore, et j'en « frémis, car ce fut lui qui à jamais brisa le lien qui « m'attachait à la foi. »

Ce qui avait exaspéré la femme, ce qui avait amené sa chute dans l'irréligion, ce fut cette substitution de conscience qui pesait sur le couple conjugal ; ce fut, avec la direction fausse qu'elle avait subie et qui lui prêchait, dit-elle, un sacrifice contre nature, la direction qui s'exerçait sur son mari en lui permettant au nom des mœurs, au nom de la fidélité, une intempérance inhumaine. — Eh quoi ! dira-t on, un mari dévot peut-il faire une femme athée ?... Le cas est rare sans doute ; il n'en est pas moins réel.

Emportée par les regrets et la douleur, l'infortunée enveloppait, quoiqu'à tort, le sacerdoce et toute l'Eglise dans sa vindicte, et revenait sans cesse aux mêmes étonnements. Elle cherchait à s'expliquer la contradiction qu'elle avait saisie chez le conseiller funeste :

« Il unissait, disait-elle, à une pureté de mœurs « irréprochable une conception du mariage odieuse- « ment matérielle et basse. En quelque sorte, il prê- « chait le sensualisme, et il observait la chasteté ! — « Conçoit-on cela ?... C'est donc au nom de l'Eglise « qu'il parlait, puisque ce n'était pas au nom de ses « passions ? »

Non, ce n'est ni au nom de l'Eglise ni au nom de ses passions qu'il parlait : c'est sous l'influence de l'atmosphère environnante. Il subissait les sentiments qui règnent chez les voluptueux dont il recevait les confidences, et les soumettant, selon sa faible compréhension, à la loi rigoureuse du mariage, il envisageait le devoir sous un aspect moral très faux, il allait jusqu'à admettre le sacrifice de la race.

— « Il n'avait, dit-elle, aucune pitié de moi non « plus ! »

J'expliquai alors que le sensualisme peut exister à l'état latent et endurcir l'homme contre la femme ; que lorsqu'un homme, prêtre ou non, conserve vivaces en lui des instincts irréduits, et que, de plus, on les éveille par des confidences déplacées, deux choses peuvent garantir son cœur de l'aversion de la femme ; les rapports de fraternité ou d'amitié, l'amitié qui est le sentiment de Jésus-Christ et des âmes exceptionnelles qui lui ressemblent, la fraternité qui est le rapport cordial entre tous les êtres humains. En dehors de la fraternité ou de l'amitié, les passions forment une mer de feu ; seuls les êtres à qui Dieu donne des ailes peuvent la franchir sans se brûler. Or les

hommes n'ont pas tous des ailes, fussent-ils prêtres.

C'est ici qu'on voit toute l'importance des mœurs publiques et leur action réflexe sur les choses saintes. Dans les pays latins, où la fraternité des sexes est encore inconnue, parce que la personnalité de la femme n'est pas formée, il est des prêtres qui peuvent porter le poids des usages jusqu'en leur mission paternelle. Ceux donc qui les interrogent sans prudence et introduisent des éléments humains dans la direction, dont ils falsifient ainsi le caractère intangiblement spirituel, peuvent hélas ! devenir leurs propres victimes.

J'eus une peine infinie à faire comprendre à mon interlocutrice comment il peut y avoir des prêtres comme celui qu'elle me décrivait, austères, scrupuleux, voués de toute leur foi au bien des âmes, et capables cependant de graves erreurs dans leur ministère ; comment ces erreurs sont le produit des mœurs sociales et non pas de la religion. Nous causâmes très longtemps de ces choses intimes. Mme X, qui avait beaucoup étudié les questions de race, se rendit à mes observations :

« Oui, dit-elle, des souvenirs me reviennent et me « frappent. Vous avez raison. Le type de religieux qui « a fait tant de mal à mon foyer n'est peut-être pas la « résultante d'un principe, mais tout simplement, « comme vous le dites, le produit de nos mœurs par- « ticulières. J'ai beaucoup voyagé, ajouta-t-elle. J'ai « vu beaucoup de monde, reçu beaucoup de confi- « dences et provoqué beaucoup de discussions sur le « sujet qui me préoccupe. En effet, on ne rencontre

« guère, chez le prêtre vertueux, l'antipathie de la « femme, que dans certains pays, notamment dans « quelques pays latins où la fraternité ne règne pas « encore dans la société comme elle règne dans la fa- « mille. »

— « Si de tels rapports s'établissaient, lui dis-je, « ne doutez pas qu'on verrait tomber ces aversions. »

Ils s'établiront lorsque la personnalité de la femme moderne sera chrétiennement formée.

Quand un homme n'a pas avec la femme des rapports de fraternité, et c'est ordinairement le cas pour le prêtre en pays latin, il ne connaît pas la femme, à moins que Dieu ne la lui révèle ; ceci n'a lieu que très rarement. Dès lors il est inévitable que cet homme subisse l'influence des notions couramment admises. Dans un temps où la littérature, qui traite presque exclusivement des rapports entre les sexes, s'inspire du naturalisme le plus bas et regarde la femme comme un être de volupté, l'abominable perturbation de l'esprit public se répercute partout. Elle vicie les notions générales chez tous les hommes, et il peut y avoir des prêtres qui, dans leur ignorance des sciences physiologiques, ne soupçonnent pas le côté forcément austère du mariage chrétien et les réserves qu'il implique. En toute bonne foi, ils pensent que la volupté est irrésistible et que pour éviter le désordre il y a lieu de la rendre licite par le mariage ouvert à tous les appétits.

— « Ah ! je saisis, s'écria la libre penseuse impla- «cable. Les notions actuelles conduisent donc de tels

« prêtres à ne voir dans les femmes que de vils objets « de plaisir, fatalement subordonnés aux excès hypo- « critement considérés comme légitimes. Voilà pour- « quoi on dégage si facilement la conscience des maris « de l'austérité nécessaire dans la vie conjugale, pour- « quoi ni l'avenir de la race, ni le respect de la vie hu- « maine n'arrête quand il s'agit d'émanciper les pas- « sions dans ce qu'on croit moral, pourquoi l'on fait « de la monoganie ainsi interprétée une institution « stupide ou barbare !... »

La bombe avait éclaté. Tout était dit : que répondre à cette colère ?...

Un philosophe qui connaissait bien le cœur humain, en dépit de ses erreurs sur la nature, a fait quelque part une observation remarquable : « Jésus-Christ, « a-t-il écrit, *a su frayer avec les femmes* ». Pourquoi ? Parce qu'il était, en tant qu'homme parfait, dans des rapports parfaits avec la femme. Ces rapports d'ami à amie seront, après Jésus-Christ, dans la suite de l'histoire, le signe auquel on distingue chez les hommes ceux dont l'âme ressemble davantage à celle de leur divin maître, et ils inspirent aujourd'hui les opinions justes relatives à la condition, à la destinée, au rôle social de la femme.

Nous abordions un sujet très délicat. Il s'imposait par la gravité de la circonstance et dans l'intérêt de cette âme en détresse. Nous lui avons dit toute notre pensée.

Les prêtres qui sont, ou du moins qui devraient être autant d'autres Christ, ne savent pas tous, dit-on,

« frayer avec la femme » comme leur divin modèle. Et parce que les incroyants ont fait cette remarque à laquelle les croyants n'ont pas toujours fait de réponse satisfaisante, les agitateurs de consciences paraissent disposer contre les catholiques d'un argument sérieux. Sans doute on a répondu, et prouvé l'histoire en mains, qu'un grand nombre de saints prêtres ont su comme Jésus-Christ « frayer avec la femme » ; que c'est par la traditionnelle et impérissable fidélité de ces parfaites relations que la morale, émancipatrice de la femme, a peu à peu conduit les progrès au point atteint, progrès dont bénéficient aujourd'hui toutes les nations civilisées. On est en droit d'ajouter que puisque le corps sacerdotal a pu produire une pareille évolution, on doit le juger d'après les membres distingués qui l'ont opérée et non sur les représentants inférieurs qui auraient essayé, vainement d'ailleurs, d'en arrêter le cours. On doit également considérer l'action des causes circonstancielles qui, selon les temps, favorisent ou entravent les relations saines de l'homme et de la femme. Parmi ces causes le naturalisme joue un rôle prépondérant, car il exerce les influences ambiantes que nous avons dénoncées, directement ou indirectement, sur toute notre génération, sans en excepter le prêtre lui-même ; celui-ci, même sur le sommet sacré où le tient son ministère, ne voit-il pas déferler à ses pieds la mer orageuse des passions humaines, n'est-il pas enveloppé de l'embrun de cette mer mouvante qui l'environne, et lorsque la tempête des erreurs du siècle est déchaînée, peut-il se soustraire

à l'écume qui jaillit quelquefois sur sa robe ? — N'est-ce pas le naturalisme, pour ainsi dire atmosphérique, des idées, qui s'oppose aujourd'hui, en France, à l'extension des relations fraternelles que les inévitables fréquentations de la vie rendent pourtant de plus en plus nécessaires ? Dès qu'elles ne règnent pas, libres et pures, dans la société, il en résulte un grand malaise dans les rapports de la femme et du prêtre, et ce malaise contribue encore à fausser la prétendue direction spirituelle en lui faisant oublier la mission idéale de la femme. Là où les prêtres n'ont pas su « frayer avec la femme », ce n'est pas parce qu'ils étaient prêtres, mais au contraire parce qu'ils ne l'étaient pas assez. Quand ils le sont complètement, ils saisissent aussitôt les conseils supérieurs de l'esprit saint et ils favorisent la mission idéale de la femme dans la famille et dans la société.

— « Soit, me dit mon interlocutrice ; mais alors ce « sont des saints, et on ne peut pas espérer que tous « les prêtres seront des saints. »

Non, la débilité humaine ne permet pas d'y compter ; mais souvenons-nous que les saints entraînent peu à peu les masses. Ils ont la puissance qui soulève la conscience et porte aux altitudes morales, par l'effort des individualités, les multitudes conquises. On comprend que tous les prêtres ne peuvent pas avoir les intuitions données aux saints. Il y a là une loi formelle. Ce sont les individualités d'élite qui devancent les temps, ce ne sont pas les masses où les êtres médiocres dominent. La masse des prêtres ne peut pas, plus que

les autres masses, échapper aux lois communes. C'est d'elle que surgissent les hommes au front desquels on a vu briller du même éclat deux étoiles trop rarement sœurs, l'étoile du génie, l'étoile de la sainteté : cela suffit à la justification du sacerdoce et à sa gloire. Le sacerdoce, assurément, a encore une autre supériorité. Dans ses rangs compacts, les âmes qui ont la vertu sans avoir le génie peuvent acquérir, par le don du Saint-Esprit, les communications que le génie offre à ses privilégiés. Alors, même sans génie au sens ordinaire du mot, de tels prêtres comprennent la femme comme le Christ l'a comprise, l'aiment comme le Christ l'a aimée, vénérant dans les femmes leur mère auguste à leurs yeux comme le Christ a vénéré sa Mère immortellement sacrée. Ce sont aussi les expressions et les procédés de l'apôtre saint Paul, celui qui de tous les chrétiens eut du christianisme la compréhension la plus vaste. Les efforts de ces saints et humbles prêtres, combinés avec les enseignements des grands docteurs de l'Eglise, ont conduit à son progrès actuel l'œuvre de réhabilitation, d'affranchissement, que le Christ a commencée en faveur de la femme et qu'il veut pousser plus loin encore, car après la réhabilitation, après l'affranchissement viendra l'action féconde que le christianisme réclame pour atteindre ses fins sociales. — Que si maintenant, là où manquent la connaissance des temps présents et une assistance surnaturelle profonde, il y a des prêtres qui ressemblent, par leurs idées, au reste de leurs contemporains, est-ce bien étonnant ? Ils ne connaissent pas la femme telle qu'elle

est, telle qu'elle doit être ; donc ils ne la comprennent pas, n'admettent pas sa mission idéale dans la société, et dès lors s'opposent à la culture qui doit constituer en elle une forte personnalité. Mais parce qu'il existe de tels prêtres, on n'a pas le droit d'en conclure que le prêtre en général ne comprend pas la totale et divine mission de la femme. Le prêtre, en tant que prêtre, et s'il est véritablement prêtre, la comprend et l'aime mieux que quiconque, puisqu'il est assisté dans son esprit et dans son cœur par la grâce divine, et puisque la grâce veut l'amour dont Jésus-Christ a donné le parfait exemple.

Qui a plus estimé la femme que l'illustre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, l'immortel éducateur, l'initiateur béni de tout le mouvement présent en faveur du développement intellectuel qui crée une personnalité à la femme ? Le développement de cette personnalité, essentiellement moral, nécessaire à l'équilibre des résultats d'une civilisation avancée et des progrès sociaux de l'humanité, contribuerait beaucoup à établir dans les rapports entre les divers éléments de la société, même entre la femme et le prêtre, des relations saintement fraternelles qui, si elles prévalaient, ne nuiraient ni aux vertus privées, ni aux vertus publiques, et favoriseraient la juste compréhension et la saine pratique de la vraie direction spirituelle.

Il n'y a donc pas lieu de redouter l'épanouissement de la personnalité de la femme chrétienne ; pour que cette personnalité, dont l'éclosion ne saurait tarder, donne de bons fruits, il faut qu'elle fleurisse en terre sainte.

Ce sont les catholiques qui ont le devoir de la cultiver. S'ils s'y refusaient, le nombre des libres penseuses, telles que celle dont nous avons sténographié, à titre de renseignement utile, le virulent réquisitoire, ne ferait probablement qu'augmenter en France. — Ils ne s'y refuseront pas ; car tout les invite à réfléchir, et toutes les observations leur montrent l'évidence de leur devoir et de leur force.

CHAPITRE VI

LE FÉMINISME

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

S'il est une question épineuse et entre toutes, embroussaillée, irritante, c'est bien, assurément, la question féministe. Aussi a-t-il été de mode, tout d'abord, ou de tactique, de s'en désintéresser en riant. Mais les événements vont vite, à notre époque. Bientôt l'attention publique a été saisie, et les esprits clairvoyants inclinent à considérer désormais le féminisme comme une force dont il serait téméraire de nier l'existence et dangereux d'abandonner les effets au hasard des quantités négligeables. Dès lors, la presse et les revues ont ouvert un jour sur la question. Des femmes d'esprit et de cœur l'ont notamment étudiée, soit en Amérique, où elle a eu tout son éclat, soit en Angleterre, où d'assez vilaines ombres lui font noires tâches. Cependant si l'histoire a inscrit les faits, et principalement les faits d'actualité, la philosophie muette et expectante n'est point encore intervenue. Jusqu'ici elle n'a pas fait

entendre, au-dessus des luttes de parti, les paroles pacifiantes dont elle est la gardienne et dont il serait temps, peut-être, de lui arracher le secret.

C'est pourquoi il paraît à propos de se demander d'où vient le féminisme et où il va.

Quelle est son origine, quels sont ses droits, les dangers dont il menace la société, ou les services que, fidèle à sa mission, il devrait lui rendre, — voilà ce qu'il importe de déterminer avant d'aborder l'étude des faits et leur évolution.

On peut considérer le féminisme sous deux chefs : théoriquement, au point de vue absolu, et pratiquement, au point de vue du mouvement actuel qu'il opère. Cette distinction, en devenant le *leit motiv* du thème, le soustrait aux dissonances qui le faussent, et offre l'avantage d'harmoniser entre elles ses différentes parties, de telle sorte que les conséquences pratiques et changeantes de la question féministe se rattachent toutes aux principes immuables qui les éclairent et les expliquent.

Examiné au point de vue spéculatif idéal, le féminisme n'est-il pas un mal, du fait même de son essence, laquelle n'est autre que *l'individualisation des sexes* ? Ne s'ensuit il pas que la justice philosophique purement spéculative serait en droit de prononcer sa condamnation, car le féminisme se trouve en opposition avec le plan primitif qui avait conçu l'humanité homme et femme [1] et uni les sexes par des liens destinés à être

[1] *Genèse*, ch. I. « Il les créa à son image et les fit mâle et fe-

les sources de la vie et de la félicité terrestres? Que fait-il en effet? Il individualise, — c'est son unique raison d'être, — donc il dissocie le couple humain et devient par là un ennemi de l'union sacrée sur laquelle reposent la famille, la société, le bonheur. Toutefois, si forte que paraisse cette remarque, il est à propos de reconnaître tout de suite qu'elle ne saurait, à aucun titre, constituer une objection susceptible de légitimer *en fait* la condamnation anticipée du mouvement féministe. Il y a lieu seulement de la mettre en évidence, attendu qu'elle renferme le motif supérieur des antipathies profondes que le mouvement féministe éveille souvent, sans qu'il soit besoin d'invoquer contre lui les écarts qui l'ont discrédité. Il faut inscrire en tête de ligne cette raison philosophique des aversions qu'il soulève, parce qu'elle les explique partout où elles se rencontrent, que ce soit chez les athées ou chez les croyants, chez les hommes ou chez les femmes; puis encore parce qu'elle est rarement invoquée dans la discussion, et enfin parce qu'elle oblige le penseur à remonter des causes secondes aux causes premières et à rattacher le féminisme au grand phénomène qui donne la solution philosophique des difficultés terrestres : j'ai nommé le péché originel.

Que si, maintenant, on passe de la spéculation à l'observation, le féminisme, considéré dès lors, non plus au point de vue du principe, mais au point de vue

melle. » — Selon la religion indoue, il en fut de même : « Manou se dédouble : une de ses moitiés forme l'homme, l'autre la femme. »

du fait, apparaît, au commencement des temps, comme une réalité naissante, plus ou moins retardée, mais tôt ou tard inéluctable. Suite prochaine des accidents malheureux qui brisèrent l'harmonie primitive, la dissociation du couple humain, manifestée à l'aurore des sociétés par les tolérances légales ou par la corruption des mœurs, annonce le féminisme et y prélude. Le féminisme est aussi vieux que le monde. Lorsque l'ange Michel, magnifiquement évoqué par Milton dans une page célèbre, conduisit Adam sur une montagne élevée pour lui montrer de là tous les désastres qui devaient atteindre l'humanité désobéissante, s'il avait pu distinguer le détail de nos malheurs, nul doute que son doigt menaçant n'eût signalé, parmi les fléaux à venir, l'inimitié du couple humain et n'eût ajouté à la liste de nos châtiments, après la longue humiliation de la femme, après son exploitation séculaire, cette légitime levée de boucliers à laquelle nous assistons aujourd'hui et qui se nomme « le Féminisme ».

Beaucoup s'imaginent qu'il est né d'hier. Effectivement, oui ; mais son germe, pour avoir fleuri tard, n'a pas laissé que d'éclater tôt et de pousser sous terre sa lente croissance. Dès que l'humanité ne marche pas par couples intégraux, la dissociation conjugale apparaît dans le monde. Cette dissociation fut connue des Juifs, puisqu'ils avaient légalement, selon le terme biblique, des concubines ; elle fut connue des païens, qui vicièrent si atrocement les lois de la nature ; elle fut connue des chrétiens qui, par l'institution de la virginité monastique, lui donnèrent une

solution supérieure ; elle fut connue des musulmans, qui l'établirent dans sa manifestation la plus brutale. Et voilà les causes secondes qui, sourdement, préparaient le féminisme.

La dissociation du couple humain avait eu, jusqu'à nos jours, deux formes générales : la polygamie antique et la virginité chrétienne. C'est sous ces deux aspects que le féminisme, en dehors du mot, s'est tour à tour développé dans le vice ou dans la vertu. Assez ignoré pour échapper à une définition grammaticale, il fut longtemps inaperçu, et son état civil date à peine d'un quart de siècle. Mais s'il n'eut que tard, avec un nom, la libre allure désormais acquise, c'est lui néanmoins qui se recueillait déjà sous la tente des patriarches, lui qui gémit dans les harems de Mahomet, lui encore qui, sanctifié, triomphe dans la vie claustrale. Dès que la monogamie, atteinte par les passions, ne sait plus satisfaire l'homme dans un cœur à cœur immuble, le féminisme est né. Suscité par l'égoïsme masculin, noble ou vil, esclave ou libre, impudique ou virginal, quel qu'en soit l'esprit, il existe, il progresse. Voici venir la triste Agar, suivie d'une grande multitude. Ce sont les profanées errantes dans les déserts de l'abandon, de la honte, de la misère, et qui enfantent par représailles les Cléopâtre fatales et éperdues. Voici venir plus haut, cohorte nimbée d'or, les saintes du Christ. — Mais qui êtes-vous, anges et sphinges, sinon les avant-gardes de la radieuse phalange qu'il était réservé à l'humanité d'enrégimenter pour le service du bien, ou celles que notre

fin de siècle naturaliste devait armer pour la guerre des sexes !

Les nouvelles amazones rencontrent dans les institutions politiques un appui considérable du fait de la démocratie égalitaire et émancipatrice, tandis que le *struggle for life* juxtapose sur le terrain économique la formidable concurrence de l'homme et de la femme ; d'où il résulte que le féminisme actuel n'est ni plus ni moins qu'une revendication par la femme de son honneur et de son pain. Le railler, l'exécuter, reste toujours une ressource ; mais qui sait si le rire de Voltaire n'a pas trouvé son maître dans la désolation universelle, et qui nous assure que les autodafés en effigie ne sont pas le plus dérisoire des anachronismes ?

Le mouvement féministe est engagé. Il s'accélère, il se généralise. Mme Dronsart, dont les tableaux historiques se recommandent par l'exactitude du détail, assure que le féminisme américain, — et il est considéré comme le père de tous les autres, — ne compte que vingt-cinq années d'existence. Or voici que déjà il occupe, avec les immenses Etats-Unis, des positions plus ou moins avancées dans toute la vieille Europe. N'est-il pas temps de compter avec lui, et aussi d'admirer les prodiges qu'il a accomplis de l'autre côté de l'Océan ? En France même, le féminisme invite, — que dis-je ? — il force l'attention du penseur soucieux de garantir la société contre des troubles qui la menaceraient certainement si l'on n'avait soin de retenir dans la vérité chrétienne les apôtres agissants.

On évitera d'ailleurs toute équivoque sur cette question brûlante, en éclairant l'opinion par les hautes vérités qui la dominent, à savoir, — comme nous l'avons fait observer tout d'abord, — que la dissociation du couple humain résulte, ainsi que tous nos autres maux, de leur source commune, et qu'ainsi on ne peut pas plus invoquer contre le féminisme que contre les autres mouvements sociaux, l'argument tiré du plan primitif. L'économie primitive est brisée, et, quoi qu'en disent les prophètes de l'âge d'or, il est à craindre, si l'on juge de l'avenir par le passé, que les nations et les individus ne reconstitueront guère ici-bas que des à peu près et rencontreront toujours, dans les produits mélangés de la civilisation, des conflits à concilier. Le féminisme en est un ; c'est une force aujourd'hui développée, qui se combinera désormais, bon gré mal gré, avec les éléments qui entraînent la société à des destinées inconnues.

De deux choses l'une, ou bien cette force entravera la marche, toujours difficile, du progrès, ou bien, — et c'est là notre espoir, — elle s'orientera dans des hauteurs saines pour contribuer au perfectionnement des peuples et des individus, en concourant à l'œuvre pie des temps modernes qui n'est autre que la restauration intime du couple humain. — Disons-le sans tarder : ce n'est pas, à notre avis, le mouvement féministe qui produira ce résultat heureux. C'est le *mouvement féminin* catholique, celui-là même qui, prenant le fleuve à sa source, cherche à l'endiguer, à le canaliser pour le contenir et en régler le cours sans

accident. Le mouvement féministe indépendant et le mouvement féminin catholique se proposent également de développer, au xxe siècle, la personnalité de la femme. Le premier a plus spécialement pour but l'émancipation proprement dite, le second, mieux éclairé, se propose de former selon l'Evangile la personnalité que les mœurs modernes réclament, afin de préparer des femmes capables de remplir leur triple vocation par rapport à Dieu, par rapport au mariage et par rapport à la maternité. Par ce mouvement féminin catholique s'accomplira la restauration intime du couple humain que nous avons appelée et qui est bien, en effet, l'œuvre pie de notre époque.

Abordons, sans autre préambule, l'examen des faits contemporains ramenés à deux groupes sur lesquels portera tout l'intérêt de ces observations : le féminisme américain et le féminisme français.

I

Le beau travail de Mme Bentzon que tout le monde a lu, et dont, après un tel succès, l'éloge n'est plus à faire, donne une vision aussi nette que vivante des mœurs et de l'activité féminines aux Etats-Unis. C'est, entre les ouvrages parus sur ce sujet, le plus impartial, le plus complet, le plus clair et par conséquent le plus propre à servir de thème aux écrivains français qui étudient les questions féministes. Mais, tel quel, ce thème est très vaste et très suggestif surtout. La pensée en quête de renseignements utiles se verrait entraînée à des considérations véritablement immenses, si elle voulait faire le tour de chaque idée qu'il remue. — On se contentera d'en examiner ici quelques-unes des plus importantes parmi celles qui intéressent directement les préoccupations actuelles.

Tout d'abord, quel est le trait qui semble caractériser la femme américaine photographiée dans les divers groupes représentés par le merveilleux instantané de Mme Bentzon ?

Ce qui distingue la femme d'action américaine, c'est une tendance à *se désexualiser* pour se dévouer, substituant à l'amour des hommes l'amour de l'hu-

manité. Ce caractère propre, gros de conséquences assurément très complexes, explique l'antipathie de tant d'hommes et de tant de femmes de tous pays, comme aussi il justifie également en sens inverse la faveur que d'autres témoignent. En France, — c'est à la France que nous ramenons nos observations, — l'Américaine n'est pas sympathique. Profondément pénétrée, comme toutes les nations catholiques, par des influences religieuses qui, chez les races latines, ont développé une distinction des sexes prépondérante, la France s'est fait un tempérament réfractaire aux tentatives d'unification qui se produisent dans le nouveau monde, et elle en accueille avec humeur les triomphes, d'autant plus qu'elle a, certes, connu le dévouement et qu'elle a vu fleurir les plus belles œuvres de la charité sous l'inspiration d'un zèle catholique foncièrement étranger au mouvement américain. Toutefois, certaines rumeurs sourdes, de plus en plus perceptibles, annoncent déjà que le phénomène constaté aux Etats-Unis pourrait bien s'étendre des races saxonnes aux races latines, et de l'Amérique gagner la France; surtout si la France achève de perdre la foi aux croyances traditionnelles.

Mais, dira-t-on, qu'est-ce que la désexualisation? — C'est une tendance de l'homme et de la femme à oublier leur sexe pour établir entre les individus mâles et femelles, non pas l'union à laquelle les convie leur diversité, mais une égalité séparatiste de plus en plus complète: tendance qui paraît bien barbare en notre beau pays de galanterie et d'amour, et qui l'est, en

effet, puisqu'il faut, pour l'expliquer, créer un de ces néologismes fatidiques que la langue des penseurs sanctionne sans doute plus volontiers que les dictionnaires des académies.

Je ne prétends pas louer la désexualisation en la nommant ; je la constate. Que si je suis amenée à en signaler l'avantage, dans une certaine mesure, à l'heure actuelle en France, dirait-on qu'elle est condanmée par l'Eglise ? — Je m'explique ; pas d'équivoque. Elle l'est dans deux cas : ou bien quand pratiquement elle égare des Origène et des Abélard, ou bien quand théoriquement elle vicie la métaphysique. Or j'entends par désexualisation un état général des esprits et des mœurs qui n'infirme rien métaphysiquement, mais qui distingue et spécifie, bornant les rapports d'amour à leur limite incontestablement très restreinte et développant sur un champ incontestablement très vaste les rapports de la fraternité. Si c'est cette fraternité qui choque, la famille devient un scandale, car tout s'enchaîne, et la société est une grande famille ; mais les rapports de la fraternité répondent aux vœux de la nature et de la morale dans la famille, ils y répondent de même dans la société, puisqu'ils y sont inévitables avec la vie ouverte d'aujourd'hui. Ils entrent peu à peu dans les mœurs, dans tous les pays, sous la poussée de l'activité contemporaine, et dans toutes les classes de la société, sans en excepter les privilégiées, impérieusement arrachées au dilettantisme improductif. Les conditions de la vie présente troublent partout la quiétude paresseuse. Le péremptoire souci du gagne pain embauche au travail

les derniers des oisifs ; il prend les femmes comme les hommes ; ce travail tant disputé les met en contact, et la marée montante des besoins les jette pêle-mêle sur les terres où se livre la tragique bataille des intérêts humains.

La fraternité sociale des sexes, imitée de la fraternité familiale, ne doit pas être, du reste, un encouragement au célibat ni une entrave à la virginité religieuse. Appliquée aux relations publiques, elle doit s'établir dans la société civile de couple à couple comme d'individu à individu ; seuls y échappent les peuples qui vivent sous la loi de Mahomet où il n'y a pas de couples. Nécessaire aux mariés comme aux non mariés, la fraternité n'est un danger que si elle nuit aux rapports d'un ordre supérieur qui a, il est vrai, de très rares témoins ici-bas mais dont il faut cependant réserver les droits sacrés. Je veux parler de la vie monastique, contemplative et cloîtrée, qui est, en effet, menacée dans les pays où la désexualisation s'est tout d'abord manifestée, c'est-à-dire dans les Etats-Unis ; mais elle y est menacée par les influences longtemps souveraines du protestantisme qui, ne la comprenant pas, la met en interdit.

Quand des catholiques français, redoutant chez nous l'invasion des mœurs américaines, ont pris peur, s'ils avaient motivé philosophiquement leur crainte au lieu de se livrer à des violences puériles, il eut été plus habile de leur part de substituer des arguments de fond aux accusations d'*américanisme* devenues dans leur vocabulaire de véritables injures. Il paraît clair qu'en

Amérique la camaraderie fraternelle peut abaisser le niveau des âmes, mais c'est parce que le protestantisme y a ruiné dans les esprits la notion supérieure de la virginité religieuse. Ceci n'est donc pas un effet obligatoire de la fraternité ; c'est la conséquence d'une dogmatique découronnée. La virginité religieuse implique dans son terme élevé une sexualisation morale profonde, car ceux qui s'y consacrent vouent à Dieu dans leur intégralité tous les sentiments que le cœur humain peut éprouver. S'il advenait qu'un peuple abusât assez de la désexualisation pour perdre la notion pure de la haute virginité, atteint par une infériorité philosophique et morale il tomberait fatalement en décadence, car la sexualisation est un principe de fécondité dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre matériel. Est-ce là ce que redoutent des catholiques en présence de ce qu'ils appellent les dangers de l'américanisme ? Leurs appréhensions deviennent alors intelligibles, car elles s'appuient sur des raisons sérieuses. Mais ces appréhensions sont bien vaines en France. Les nations catholiques n'ont rien à craindre de l'importation de la fraternité dans les mœurs privées et publiques ; c'est là qu'au contraire les nations catholiques reprennent l'avantage dont trop inconsidérément on les croit dépourvues. Elles peuvent seules sauver l'univers civilisé de la désexualisation qui le menacerait en s'accentuant, car elles possèdent encore des *âmes entières,* ayant reçu en dépôt, pratiqué pendant dix-huit siècles et conservé jusqu'à nos jours l'intégralité du dogme qui renferme la métaphysique immuable et la philosophie complète.

Mais on ne saurait malheureusement attendre des nations catholiques l'action normale de leur influence avant qu'elles n'aient réalisé leur propre assainissement par les rapports de fraternité nécessaires entre l'homme et la femme. Alors leur tour viendra d'agir, elles aussi, sur les peuples plus jeunes, en leur donnant les notions religieuses supérieures qui leur manquent encore.

Parmi les races latines, une nation dès longtemps destinée aux grandes choses servira de trait d'union entre le Midi et le Nord. Cette nation c'est celle-là qui, ainsi que l'a rappelé M. Brunetière [1] a, dès l'année 1791, apporté l'enseignement catholique aux Américains par les Sulpiciens qui fondèrent à Baltimore le premier grand-séminaire des Etats-Unis : c'est la France. Mais, je le répète, avant de remplir la mission qui lui incombe, des changements s'imposent à ses mœurs. Sont-ils possibles ? — Oui, puisque la France, catholique et démocratique, se trouve orientée vers l'avenir philosophiquement et socialement.

Les rapports que la France, si elle veut se perfectionner, devra favoriser entre l'homme et la femme, seront le contre-poison du naturalisme dont elle est intoxiquée, et deviendront un des agents les plus puissants de sa rénovation morale. Pas n'est besoin de calquer ces rapports sur ceux qui gouvernent les Anglo-Saxons. On ne le pourrait d'ailleurs, attendu que la

[1] *Le Catholicisme aux Etats-Unis*, par M. Ferdinand Brunetière. *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1898.

femme française, après avoir occupé la place éminente que lui attribue l'Eglise, n'acceptera jamais, dans la famille, le rôle subordonné de l'anglaise, ni ne satisfera sa tendresse maternelle des sentiments de l'américaine, ni n'étouffera dans son âme l'appel à la vocation sacrée, à la vie monastique contemplative inconnue de ses sœurs d'outre-mer. Mais si les rapports des sexes, en France, n'ont pas à calquer ce qui se fait à l'étranger, ils ont cependant quelque chose à emprunter : c'est ce que nous voulons indiquer. Nous disons que la métaphysique et la morale exigent désormais, sur le terrain social, des échanges réciproques entre les nations civilisées et progressistes appartenant aux races prépondérantes. C'est la force latine qui, par la théologie catholique, devra exercer les influences intimes et maintenir les liens complets de l'homme et de la femme entre eux et avec Dieu, tels qu'ils sont compris chez les peuples latins où ils dérivent de leur religion ; c'est la force anglo-saxonne qui donnera aux rapports extérieurs de l'homme et de la femme le caractère public que nécessitent les conditions de la vie dans les temps démocratiques. Du mélange proportionnel de ces deux forces, — car si la France emprunte, elle communique bien davantage, — dépendent le développement de la morale comme aussi la prospérité des autres nations. Dans ce partage des rôles, où serait pour la France, je le demande, l'humiliation dont un pharisaïsme inintelligent et orgueilleux cherche à faire grand bruit ? Le maintien philosophique des dogmes favorables à la forte sexualisation des esprits d'une part, et d'autre part le déve-

loppement raisonnable d'une certaine désexualisation publique exigée par les fréquentations constantes de l'activité sociale, sont deux agents irrécusables du progrès moderne, nécessaires à l'épanouissement de la famille proprement dite, de la famille sociale et de la famille religieuse. Si l'on en veut la preuve, elle se manifeste dans une anomalie bizarre.

Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui en France avec la sexualisation latine et en Amérique avec la désexualisation anglo-saxonne, telles qu'elles règnent actuellement dans les deux pays? Il arrive que ces deux états de mœurs agissent contrairement à leur pouvoir. La sexualisation latine produit chez nous une déperdition grave, et la désexualisation anglo-saxonne assure à nos voisins une prospérité menaçante ; chez eux la vie déborde, chez nous elle se retire. La contradiction est étrange; elle est surtout dangereuse, car elle établit bien des mirages et fait bien des dupes; elle laisse croire que la rupture de la relation qui existe entre les principes et les mœurs n'a pas d'importance; elle accrédite par là, dans les idées, un désordre qui tôt ou tard passera dans les faits. Pour faire cesser chez elle cette contradiction, la France n'aurait qu'à constituer les rapports publics des sexes selon la loi normale qui les régit, et pour obtenir ce résultat elle doit incontestablement provoquer dans les mœurs la fraternité. Les rapports d'amour, bien qu'ils soient l'expression suprême de l'union, ne sauraient avoir, avec la primauté qui leur revient dans l'ordre philosophique, la prédominance qu'on cherche à leur accorder dans la société et

même dans le mariage. L'expérience nous apprend que là où règne cette prédominance naturaliste, elle engendre les complications, le malheur, la stérilité. L'amour devient alors la volupté, et la volupté est l'implacable ennemie du bonheur, de la morale, de la race. Les latins sont gangrenés par ce mal. Il s'est infiltré jusqu'à leurs moelles, au mépris de la loi divine, des intérêts humains, de l'honnêteté la plus élémentaire, cherchant des accommodements impossibles, matérialisant tout sans en excepter le mariage dont la notion chrétienne est faussée. Le naturalisme, en exploitant la forte sexualisation des races latines, en a perverti les effets et rendu nécessaire un correctif puissant : c'est ce qui invite les latins à importer dans leurs mœurs une part de désexualisation.

Vouée aux œuvres qui l'enfièvrent et qui s'exercent non pas derrière des grilles inconnues là-bas, mais à l'air libre, la jeune Américaine, disons-le sans détour, bien qu'elle oublie son sexe au souffle de l'altruisme, se dénature incontestablement et par là elle peut exercer des influences dont l'entraînement serait redoutable, car on ne s'attaque pas impunément aux beaux mystères du cœur. La religieuse catholique, étrangère à l'amour humain, le respecte et l'honore dans son symbolisme dogmatique ; elle reste donc philosophiquement supérieure à la célibataire philanthrope d'outre-mer. Pour étudier sans parti-pris la métamorphose de la femme américaine, il convient de se placer sur le terrain de l'actualité et des faits. On s'aperçoit alors que l'égalité séparatiste des sexes est un phéno-

mène accompli, mais temporaire, espérons-le, car il est de l'ordre de ceux que les sociétés engendrent dans les périodes de transition et de renouvellement. Des circonstances spéciales ont fait de la femme, aux Etats-Unis, les pionniers nécessaires et infatigables de la civilisation ; de là l'habitude des exercices violents, le goût dès lors utile des sports virils, toutes choses qui devaient largement contribuer à l'oubli du sexe vite et franchement avoué par la tenue et par le costume. Elles coupent leurs cheveux, prennent la casquette, la chemise de flanelle, la jaquette tailleur, la cravate d'homme, gardant d'ailleurs la jupe, car l'honnêté est dans leur nature. Ce costume masculin et décent est-il une pure excentricité, une simple mode? Assurément non. Les engouements qui durent et se généralisent ont des causes moins futiles. Peut être ne serait-il pas sans intérêt de les rechercher, fût-ce au prix de quelques efforts. La pensée superficielle, dans la rapidité de ses conclusions ordinaires, est presque toujours surprise des découvertes qui la frappent, lorsque, plus sérieuse, elle quitte les surfaces pour sonder les profondeurs. Ainsi la méditation des choses féminines en Amérique, passant de la constatation des usages à l'étude de la religion et des institutions nationales et enveloppant dans un cercle élargi les éléments d'une analyse plus complète, découvre dans la démocratie, dans les croyances, dans les mœurs publiques, des forces destinées à produire, par de nouvelles combinaisons, de nouveaux phénomènes. Celui qui nous occupe dérive de ces trois facteurs.

La situation économique, en séparant les hommes et les femmes pour les besoins de la conquête territoriale et agricole, n'avait pas trop de leurs bras divisés, ici et là, pour créer un monde nouveau avant de le peupler ; donc primitivement pas d'unions et, partant, pas de distinction de sexe. L'individualisme démocratique, succédant à la lutte ardente pour la vie, incite encore au maintien du célibat, même dans les pays conquis où l'homme et la femme, habitués à la séparation, se rencontrent sans se chercher dans le mariage. Enfin la religion protestante, qui impose au célibat la forme laïque libre, ajoute aussi un agent puissant aux causes multiples qui ont tant favorisé l'oubli du sexe, car l'ordre surnaturel n'exerce pas ici son contre-poids nécessaire, tandis que le catholicisme, même chez les peuples démocratiques et avec les mœurs qu'entraîne l'émancipation de la femme, conservera toujours les distinctions sexuelles dont sa doctrine, nettement formulée par saint Paul, réclame le symbolisme.

Le phénomène de désexualisation qui s'est opéré en Amérique s'explique donc de lui-même. Mais si de la constatation du fait et après l'indication rapide des causes particulières qui l'ont produit, on se risquait à un interrogatoire plus complet, essayant de faire marcher d'un pas égal la civilisation et la philosophie équilibrées l'une par l'autre, les difficultés ne tarderaient pas à se multiplier. Il se pourrait qu'en jetant un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution enveloppante de la société contemporaine, on vînt à lire au frontispice de l'avenir les termes d'un inévitable dilemme :

ou bien la démocratie de moins en moins chrétienne et de plus en plus oublieuse des formules métaphysiques et dogmatiques qui sont depuis mille huit cents ans la boussole de l'humanité, marchera vers une désexualisation forcée, croissante, implacable, tôt ou tard mortelle à la race ; ou bien en revenant à l'Eglise, elle retrouvera dans ses formules antiques le secret d'adapter les exigences d'aujourd'hui aux principes d'hier, et par ce retour philosophique aux vastes conceptions originelles, elle rentrera dans l'intégrité du plan divin — et vivra. Puisque le célibat, qu'on le veuille ou non, tend à s'imposer à un nombre toujours croissant d'individus dans les civilisations avancées, la démocratie chrétienne substituerait du moins au célibat qui dissocie le couple, unifie, identifie l'individu, et par conséquent stérilise les cœurs et les esprits aussi bien que les corps, un célibat respectueux, dans l'ordre intellectuel et moral, des correspondances fécondes résultant de la diversité des sexes ; peut-être rebaptiserait-on alors le célibat futur du nom si imprudemment bafoué et cependant à jamais glorieux qu'il portait autrefois lorsqu'il s'appelait la virginité chrétienne.

En attendant, le célibat se présente aux Etats-Unis sous une forme qu'il est bien permis de trouver déplaisante, lorsqu'on se rappelle le plan primitif. Le célibat économique rompt totalement l'union voulue de Dieu, or Dieu n'a pas fait l'homme et la femme pour s'égaler isolément, mais pour établir entre leurs facultés diverses un échange fécond d'idées et de sen-

timents. Cependant, si l'oubli du sexe paraît être un mal en soi, il n'en reste pas moins acquis qu'on doit le regarder aujourd'hui comme un agent de progrès moral transitoire, et correspondant à l'état actuel des sociétés. Qu'il entraîne, en se développant, la perte des choses regrettées, qu'un à un les lambeaux d'un passé cher se détachent et tombent, nul n'y peut rien. Les gens d'autrefois récriminent en vain, car ce sont les gens d'aujourd'hui qui font les mœurs. La désexualisation, après avoir saisi le nouveau monde d'abord, commence à tenter l'ancien. Les protestations s'élèvent ; le fait existe, il agit, il marche imperturbablement, rien ne l'arrête dans sa voie silencieuse, sourde aux échos du respect humain, libre, conquérante !

Mais pourquoi nous effrayer ? Le christianisme catholique, en pénétrant le mouvement, n'est-il pas susceptible de le ramener à des fins sublimes ?

II

Parmi tant de clameurs ameutées, les plus retentissantes partent du dilettantisme furieux et châtié. Son omnipotence outragée dénie aux Américaines les dons artistiques, et, de ce chef, fulmine contre leur métamorphose barbare. En peinture, en musique, disent nos esthètes, le beau leur échappe ; elles ne le sentent pas. L'idéal plastique et harmonique de la forme et des sons ne les subjugue pas, ces femmes qui n'en sont plus ! Et ce n'est pas, comme on le prétend, parce qu'elles appartiennent à un monde trop jeune qu'elles ne sont pas artistes, mais parce que l'annihilation du sexe leur ôte le sentiment esthétique, car le sentiment vient de l'amour, et sans le sexe il n'y a pas d'amour. — Assurément ; mais qu'y faire ? L'évolution sociale a ses rigueurs ; il en est d'implacables. Sur les avenues fleuries du progrès, les roses gardent leurs épines. Il semble qu'un arrêt cruel interdise aux générations orgueilleuses la jouissance simultanée de tous les biens laborieusement conquis. Nous avons la main trop petite pour serrer les gerbes nouvelles avec les palmes d'antan. De même que les moissons de nos champs se consomment successivement, celles de demain

naissant sur la poussière de celles d'hier, ainsi les floraisons du progrès ne sont point immortelles, et dissemblables en sont les fruits. Il y a là une loi que nous sommes trop enclins à oublier. Le trésor incorruptible de l'humanité ne se forme, d'ailleurs, que dans l'ordre moral. Consolons-nous ; l'humanité y tend, elle y marche, et quand le christianisme aura pris possession de la démocratie qui ne peut pas se passer de lui, alors le vrai progrès, le seul, le progrès moral l'élèvera vers les altitudes supérieures : la société est obligée de les atteindre si elle veut goûter aux biens qui furent çà et là l'apanage d'aristocraties détruites et que l'effort transitoire de l'évolution actuelle cherche à assurer aux démocraties pacifiées et vertueuses.

Revenons à l'Amérique et aux Américaines. Avant de savoir ce que valent contre elles les fureurs de l'esthétisme, il importerait de considérer un peu les obligations de leur vie. N'ont-elles pas besoin, par exemple, d'acquérir les habitudes masculines qui sont naturellement contraires à leur sexe ? Dans les conditions de l'activité qu'elles exercent aux Etats-Unis, est-il possible qu'elles les dédaignent, et les eussent-elles si bien acquises sans nécessité ? Tout nous montre à quel point elles réussissent à développer les qualités qu'en France l'homme seul possède. Voyez les clubs si nombreux et regardez comment les femmes s'y comportent ; elles y sont aussi paisibles que les hommes les mieux rompus à la vie publique. Les associations féministes de toutes sortes croissent et se

multiplient de jour en jour ; il règne entre leurs membres une entente qui étonne les Françaises ; on y discute des questions que l'ancien monde paraît attribuer à l'homme, par droit de monopole intangible ; on y connaît une discipline exacte. Les femmes, masculinisées par le goût de l'activité extérieure, le sont encore par l'émancipation dont elles jouissent, par l'influence qu'elles exercent dans les matières auxquelles, en Europe, elles demeurent tout à fait étrangères. On rencontre chez elles des virilités inouïes. Elles font la police, obtiennent justice, défendent la veuve et l'orphelin : elles sont les chevaliers de la démocratie.

On leur reproche de ne pas être *artistes* et on dit : c'est l'oubli du sexe qui fait ici échec à l'art. Théoriquement, la plainte est juste ; pratiquement, est-elle légitime ? N'est-ce pas plutôt le courant démocratique qui agit en ceci et entraîne l'art à des transformations inévitables ? N'est-ce pas sa force saine qui transforme l'esthétisme quintessencié en une sorte de dilution qui paraît fade aux délicats, mais qui devient susceptible d'abreuver les masses ? Les Américaines philanthropes ne bannissent point l'art. Sans connaître les hautes spéculations de la philosophie, elles arrivent, par le bon sens et par le cœur, aux mêmes conclusions que le génie, et elles pensent, avec Lamennais, que « l'art pour l'art est une absurdité [1] ». Elles voient dans l'art une parcelle d'idéal réalisé, elle s'ap-

[1] Lamennais. — *De l'art et du beau*, p. 10.

pliquent à la recueillir pour consoler les déshérités. Ainsi compris, l'art, grâce à leurs efforts, trouve des fervents dans les rangs les plus humbles de la société, témoins ces ouvrières qui emploient leurs économies à l'acquisition de photographies de tableaux, et ces filles de cuisine qui lavent la vaisselle en pensant aux livres que la bibliothèque roulante va leur apporter. Ce ne sont pas des esthètes en ivresse ni des dilettantes éperdus ; ce sont des cœurs sensibles au beau qui prennent l'art comme une récréation fugitive, comme une récompense forcément éphémère, comme un encouragement rénovateur, et non point comme un délire enveloppant et mortel. Elles croient que la terre est le lieu de l'action, non celui de l'extase ; elles pensent que l'esthétisme dilettante est fatalement corrupteur des peuples, parce que les individus qui composent les foules ne possèdent personnellement ni le génie ni la vertu suprême, double condition rarissime, en tous les cas toujours très relativement remplie, en matière d'art, pour conserver la suave innocence esthétique. Sages et judicieuses, ces Minerves américaines apprécient sainement les besoins indestructibles de l'âme humaine, elles cultivent, non pas l'esthétisme qui heureusement n'a pas encore régné chez elles, mais le sentiment populaire de l'idéal qu'elles cherchent à développer. Il leur paraît injuste de confondre l'esthétisme avec un idéal d'art. Ne semble-t-il pas, en effet, que, sous l'empire des démocraties modernes [1],

[1] *Il ne faut jamais confondre les démocraties modernes pures*

la nécessité de bannir l'esthétisme pour s'attacher à l'idéal est d'autant plus pressante que l'esthétisme contemporain subit davantage les subordinations naturalistes qui en sont l'essence ? Dans les sociétés où il possède jusqu'à la folie les littérateurs et les artistes, voit-on revivre sous son influence le sentiment de l'idéal ? Quand la sensation joue dans la délectation esthétique un rôle prépondérant qui la matérialise, le culte du plaisir triomphe, — et alors, malheur à l'idéal ! C'est Taine qui le dit (et cependant il ne passe pas pour un ascète farouche ou un Savonarole irrité) en des pages charmantes qui retracent le magnifique épanouissement d'art provoqué par les Médicis avec une pléiade de talents incomparables. Taine indique, à cette époque florentine, la pente fatale sur laquelle on va glisser « par le culte du plaisir », qui est toujours la conséquence de l'esthétisme :

« Ici percent, dit-il, avec le paganisme restauré, l'allégresse épicurienne, la volonté de jouir quand même et tout de suite, et cet instinct du plaisir que la sérieuse philosophie et la gravité politique avaient jusqu'ici tempéré et contenu. Avec l'Arioste, l'Arétin et tant d'autres, on verra bientôt arriver la débauche voluptueuse, le scepticisme déclaré, plus tard le dévergondage cynique. Ces heureuses et délicates civilisations qui s'établirent sur le culte de l'esprit et du

avec les démocraties de l'antiquité, qui avaient des esclaves et étaient, par conséquent, bel et bien des aristocraties.

plaisir, la Grèce du IVe siècle, la Provence du XIIe, l'Italie du XVIe, n'étaient pas durables. L'homme y manquait de frein. Après un vif élan d'invention et de génie, il s'échappait vers la licence et l'égoïsme ; l'artiste et le penseur dégénérés faisaient place au dilettante et au sophiste [1] ».

N'avons-nous pas, au XIXe siècle, nos Arioste et nos Arétin ? Ne sont-ils pas mille fois plus dangereux aujourd'hui qu'alors, puisqu'au lieu de ne paraître, comme au XVIe siècle, qu'au sein des aristocraties, parmi le groupe restreint des grands seigneurs, ils pullulent dans tous les rangs sociaux chez les peuples démocratiques ? L'Américaine philanthrope conçoit l'idéal sous sa forme altruiste, dans la fleur de charité dont elle égrène les pétales sur la terre ingrate foulée par les petits et les déshérités. A ceux-ci elle offre précisément la coupe de l'idéal.

Mais cela semble nouveauté. Mme Bentzon elle-même s'en étonne. Après avoir décrit Wellesley, le superbe collège, elle se demande s'il n'y a pas un inconvénient grave à faire vivre pendant quatre ans dans un véritable palais des jeunes filles destinées à mener ensuite une existence plus que modeste. N'est-ce pas le règne de l'esthétisme qui soulève une pareille question, n'est-ce pas l'abus qui compromet ici l'usage ? Refuser l'idéal à son heure, c'est exposer le cœur humain, prisonnier des instincts, aux suggestions, aux excès réalistes, c'est faire le procès de la

[1] TAINE. — *Voyage en Italie*, t. II, p. 133.

culture, c'est couper les ailes, c'est voiler les rayons. Les couvents ont été beaux, autrefois, quand ils étaient riches ; de nos jours la chapelle y reste soignée, décorée : c'est pour honorer l'hôte divin, sans doute, mais c'est aussi pour donner, par ce luxe innocent, une idée d'élégance, c'est-à-dire une notion d'idéal.

Quels que soient, du reste, les avis sur les conséquences et le préjudice que porte à l'esthétisme l'oubli du sexe, il est positif que si l'on compare la tentative américaine à l'effort contraire que la littérature contemporaine affole en France, on est bien forcé de reconnaître que c'est un très grand mal de ne voir jamais chez la femme que le sexe, et dans les rapports de l'homme et de la femme que la sensation.

Du reste, la désexualisation qui serait, en effet, un malheur, une décadence innommable avec le matérialisme, se prête à devenir, au contraire, une véritable force dès qu'en supprimant l'esclavage sensuel elle rend à l'âme une vitalité magnifique dans l'esprit et dans le cœur. Elle peut très bien ne pas détruire la sympathie de l'homme et de la femme ; elle ne l'atteint pas irrémédiablement, si l'on en juge par les conséquences qu'elle présente aux Etats-Unis. Telle qu'elle y existe, elle tend beaucoup plus à la sympathie que la volupté égoïste.

Peut-être la destinée qui tisse nos jours de misère et de gloire ne s'est-elle servie de la désexualisation philanthropique indépendante que pour mettre à portée de tous les esprits les grandes vérités que les vieilles formules trop sublimes tenaient trop au-dessus

de nos fronts courbés. La désexualisation laïque altruiste ne devient-elle pas une espèce de virginité naturelle plus accessible ? Pourquoi ne contribuerait-elle pas à populariser son aînée, la virginité surnaturelle dont nous parlions tantôt ? Les vérités religieuses n'ont-elles pas pour habitude de se laïciser en se vulgarisant, comme la loi morale du Christ devenue la loi morale universelle du monde civilisé ? Quand elles pénètrent la multitude après avoir été l'apanage exclusif d'une élite restreinte, n'est-ce pas alors qu'elles triomphent ? C'est bien ce qui s'est produit surtout pour la fraternité. Sans doute les soldats, dans le premier éblouissement causé par la victoire, oublient le chef à qui ils la doivent ; mais leur ingratitude passagère ne sert qu'à renforcer leurs acclamations prochaines. Célibat pour célibat, qui sait si, peu à peu, l'on ne préférera pas à la virginité indépendante avec l'oubli du sexe, la virginité chrétienne qui peut très bien ne pas être la rupture de l'homme et de la femme, qui n'entraîne pas l'agamie morale, et qui doit, tout au contraire, cimenter des unions spirituelles et fécondes, telles que quelques grands saints les ont réalisées ?

Les annales chrétiennes ne nous apprennent-elles pas, en effet, que dès ici-bas il est des élus qui peuvent connaître en esprit l'avant-goût de la communion béatifique, et ces élus se rencontrent seulement au sein de l'Eglise où ils sont les fruits d'une dogmatique qui fait la force des peuples catholiques puissamment sexualisés ? Cette force a ses périls, ce n'est pas douteux,

c'est même fatal à cause du péché originel, nous l'avons reconnu ; mais elle a aussi ses effets magnifiques, privilège sans pareil dont la fraternité enfantine de peuples incomplètement chrétiens ne saurait cueillir, même dans les âmes d'élection, les fleurs qui ont embaumé l'humanité.

Dirait-on qu'il ne faut pas exagérer l'intérêt des communications supérieures qui ont existé entre les Saints, que l'histoire en indique assurément quelques exemples mais qu'elle nous les montre infiniment rares et qu'on ne peut leur attribuer une réelle influence sur les progrès moraux et religieux de l'humanité ? Il serait juste d'observer que l'histoire ne rapporte pas tous les secrets intimes ; ceux qui les ont portés dans des cœurs purs seuls dignes de les garder, se sont appliqués à les ensevelir au plus profond de leur âme, non pas seulement pour les y dérober à la curiosité maligne, mais pour s'en voiler à eux-mêmes les splendeurs trop éclatantes.

M. A. Sabatier a fait à ce sujet une observation très utile, dans sa belle étude sur la vie de saint François d'Assise. Désireux de pénétrer lui aussi les mystères de la douce liaison qui unissait sainte Claire au grand prédicant de la pauvreté, il a accumulé les documents, multiplié les recherches, et ces investigations minutieuses lui ont prouvé que les premiers Franciscains, en écrivant la biographie de leur maître, s'étaient évertués à laisser dans l'ombre ses rapports religieux si intimes avec la fondatrice des Clarisses. Soit qu'ils en aient été eux-mêmes étonnés, soit qu'ils aient craint

que d'autres n'y missent du scandale, il est certain qu'ils ont volontairement soustrait aux regards de la postérité le sanctuaire inexploré de deux âmes admirablement pures et superbement belles. Pareilles précautions ont été prises en pareil cas par les biographes discrets des Saints, et lorsqu'ils ont rencontré les mêmes mystères dans d'autres vies d'une sainteté moins universellement reconnue, craignant ici davantage l'inintelligente méchanceté, ils ont fait plus de silence sur des choses plus augustes. Mais les gloires les plus cachées laissent toujours percer quelques rayons, et ces rayons, parvenant jusqu'à nous, suffisent à nous faire voir que la dogmatique catholique, si elle engendre la forte sexualisation dont l'humanité libre a déplorablement abusé, elle suscite aussi et bien davantage des exemples remarquables qui attestent hautement jusqu'où s'élèvent les âmes sur les ailes de la foi. Les peuples protestants ont pu être préservés de certains excès, mais ils ont payé cette préservation d'une mutilation morale.

L'on doit observer que si nos grands Saints furent très certainement asexués dans leurs sens, leur âme garda du moins la dualité typique qui les rend participants aux splendeurs de la Trinité, et qui fut même très favorable aux arts, puisque la renaissance italienne se donne pour père précisément le grand mystique d'Assise, François l'Ascète !

La désexualisation féministe n'est pas autre chose qu'un essai d'assainissement, physiologique et psychologique à la fois, opéré par une réaction vigoureuse contre la sexualisation excessive et désordonnée dont

nous souffrons et qui amoncelle entre l'homme et la femme des haines farouches. Le joug de la volupté fausse les suprêmes ressorts de l'âme. Tout ce qui peut contribuer à la dégager doit être considéré comme un bienfait social, et il est assez naturel que le triomphe croissant de la fraternité soit favorable à cette camaraderie noble et pure qui fait, chez les peuples jeunes, de certains hommes et de certaines femmes, non plus des amants, mais des frères. Couples puissants, couples féconds de l'avenir, les esthètes eux-mêmes ont besoin de votre sang pour régénérer leur race étiolée, névrosée ! Le jour approche où l'homme efféminé sera heureux de refaire ses muscles, et *c'est dans la virilité de la femme* qu'il retrempera la sienne !

III

A quoi les Américaines doivent-elles la faculté d'accomplir les grandes œuvres qu'elles ont entreprises? Qu'est-ce qui maintient entre elles la bonne intelligence si rare, dit-on, et non sans raison, dans les associations féminines? Comment imposent-elles à leur compatriotes ce respect si frappant en Amérique et qui, en France, se pratique seulement d'homme à homme? Comment réussissent-elles dans leurs tentatives de coéducation qui sont très remarquables? Est-ce que leur succès, dans toutes ces choses, ne résulte pas, en grande partie, de la franche fraternité qui règne dans les sociétés américaines désexualisées?

Les conséquences de ce fait sont énormes. C'est lui qui autorise les femmes laïques à exercer les œuvres de zèle en plein soleil, sans murailles, ni tours, ni grilles, sur le plus vaste pied qu'il soit possible d'imaginer, et en portant des secours innombrables, physiques, intellectuels, moraux sur tous les domaines.

Nobles croisés, apôtres héroïques, elles touchent à tout; elles ouvrent des écoles, bâtissent des collèges somptueux, tiennent des prisons, exploitent des fermes-modèles, créent des œuvres pour tous les besoins, loge-

ments d'ouvriers, cercles d'ouvrières, assistance des enfants abandonnés, refuges des étrangers indigents, discipline des vagabonds, éducation des nègres, des Indiens, moralisation de tous les vices, sociétés de tempérance, soins de toutes les maladies, elles ont même consacré un hôpital spécial aux ivrognes, elles organisent des clubs littéraires, artistiques ; du haut en bas de l'échelle sociale, depuis les salons jusqu'aux étables, depuis la salle d'asile jusqu'à l'Université, elles passent des grands aux petits, comme pour cimenter ensemble toutes les pierres brutes ou taillées de l'édifice social, et comme pour unir par je ne sais quel contact intime et profond les fractions éparses de l'âme humaine. Toutes les œuvres magnifiques dont les femmes s'occupent ont été fondées par elles, et ce sont elles qui les entretiennent de leurs deniers, ou plutôt de leurs dollars, car elles y emploient des fortunes royales. Aussi, par un de ces effets heureux que le bien multiplie, la désexualisation à pente généreuse n'a pas peu contribué à tempérer, en Amérique, la haine du capital. Enfin, elles imposent le respect aux hommes, et c'est ici qu'on se réjouit surtout de la métamorphose bienfaisante qui transforme leurs rapports, ici qu'on en admire les plus beaux fruits, car, en se faisant respecter, les femmes attachent le respect à tout ce qu'elles touchent, et comme elles touchent à tout, en tout elles le sauvent.

Les clubs de femme n'excitent pas un sourire, en Amérique. Leur influence est acceptée et fertile partout où elle agit, et sous quelque forme que ce soit.

Les « oratrices » se font écouter. Toutes ne possèdent pas l'éloquence sans laquelle la plus juste thèse ne tient pas, chez nous, vingt personnes assemblées. On les suit parce qu'elles traitent des sujets sérieux et parce que le dilettantisme n'exerce pas là-bas l'action délétère qui, en France, ne tend à rien moins qu'à détruire la puissance des idées ; le dilettantisme procède, remarquons-le, très directement de l'outrance de la sexualité. Les oratrices américaines ont l'intelligence des sujets qu'elles étudient, l'art de les présenter selon le point de vue de l'auditoire, la foi en leur thèse ; elles ont surtout le zèle désintéressé que la défense d'une grande cause inspire à ceux qui lui ont dévoué leur vie.

Si, d'ailleurs, la femme savait s'astreindre, aujourd'hui qu'elle veut parler aussi à l'Europe, à ne traiter que des thèmes honnêtes et justes, avec compétence, dans le but généreux de faire le bien, elle exercerait sur la société de l'ancien monde une action que Dieu peut-être attend d'elle. Peut-être détrônerait-elle, çà et là, le vieux tyran qui s'appelle la raillerie. Peut-être extirperait-elle quelques germes du scepticisme qui nous tue, et parviendrait-elle encore à restaurer publiquement la dignité de la femme chez quelques types marqués, ramenant peu à peu dans l'esprit des hommes le respect que tous ont plus ou moins désappris, que certaines féministes professionnelles achèvent de perdre par leurs excentricités, leurs utopies, leurs revendications impossibles ou haineuses, et qu'un moraliste et un penseur éminents, Legouvé et Le Play, ont à si juste titre considéré comme le facteur de notre relève-

ment social. — Le respect est bien près de l'amour. Qu'il renaisse parmi nous en transformant l'affection conjugale, en remettant les sens dans leurs frontières, en rétablissant le culte du célibat honnête ! Dans *le respect public* de la femme mariée ou non mariée, on retrouvera les doux accords de l'amour, dans le mariage, dans la fraternité humaine et dans la divine charité.

C'est à cette action qu'il importe de convier le féminisme français. Il peut accomplir, ou tout au moins favoriser par une forte influence la plupart des innovations désormais inscrites en tête du programme social, innovations souvent risquées, et qui réclameraient, pour tourner à bien, des conditions de sécurité rigoureuses. La coéducation, par exemple, dont il est tant parlé aujourd'hui, que les uns redoutent, que d'autres désirent, qu'en droite philosophie il est difficile de ne pas approuver, au moins spéculativement, dès qu'on fait rentrer l'institution de la famille dans le cadre du plan primitif, — car dans la famille, frères et sœurs s'élèvent ensemble, — la coéducation, dis-je, a fait un pas en Amérique, grâce aux femmes qui l'ont essayée très prudemment et sous la sauvegarde des mœurs spéciales à leur pays.

La coéducation fleurit en Amérique sans inconvénients entre Indiens, nègres ou blancs. On la déclare impossible en France. Sans nul doute, elle y serait en effet très difficile à faire accepter, non seulement parce que d'infâmes promoteurs l'ont odieusement déshonorée, mais aussi parce que les mœurs nationales ne s'y prêtent pas. D'une part, l'incrédulité publique et offi-

cielle lui oppose, dans l'Université, une entrave insurmontable, alors qu'aux Etats-Unis les principes chrétiens gouvernent l'école ; d'autre part, dans les établissements religieux, on ne pourrait la pratiquer qu'après avoir bouleversé tout ce qui existe, attendu que le système de la séparation des sexes y régit toutes les institutions éducatrices. Du reste, les essais publics de coéducation, officielle ou libre, seraient à l'heure actuelle extrêmement chanceux dans les deux camps, à cause de la sensualité universelle propagée par les lettres et les arts et qui a vicié le tempérament national. La rencontre de l'homme et de la femme n'échappe aux inconvénients qu'elle offre que dans deux milieux : en sont exempts les êtres simples doués d'une animalité saine et que n'a pas pervertis une imagination dissolue, ou bien les êtres supérieurs qui se sont élevés par une dogmatique transcendante au-dessus des régions troublées de la chair. La salubrité physiologique et psychologique des femmes qui l'ont essayée aux Etats-Unis dans une atmosphère réellement salubre, avec des êtres sains aussi et simples, sous l'autorité de la morale chrétienne, a permis à ces tentatives de s'exercer et de réussir ; de sorte que la coéducation paraît devoir ses succès ou son développement heureux en partie au progrès de la désexualisation, en partie au maintien des croyances chrétiennes, et il y a assurément entre ces deux systèmes une corrélation profonde, favorable à l'un comme à l'autre. Les Américaines le savent si bien, qu'elles n'essayent la coéducation que là où la désexualisation est fortement établie. On ne l'applique qu'aux

sujets physiquement et moralement bons, jamais à l'enfance mauvaise. La société de l'homme et de la femme, si libre en Amérique, y est extrêmement redoutée dès qu'elle pourrait associer des créatures viciées. En pareil cas, ce jugement sûr qui naît de l'honnêteté sincère et qui gouverne les associations bienfaisantes aux Etats-Unis, relève les grilles abattues et sépare inexorablement les sexes.

L'attention des penseurs ne méditera pas en vain les remarques de Mme Bentzon. Elles empruntent aux expériences d'un grand peuple de graves arguments contre les essais de coéducation qu'on tente chez nous précisément là où l'Amérique, dont on se réclame, les proscrit énergiquement. Les abominables résultats, qui ont fait récemment tant de bruit en France, ne prouvent donc rien contre le système de la coéducation. Ils indiquent seulement que les tentatives concluantes exigent une atmosphère honnête, des sujets simples, une religion forte : ils démontrent que les sociétés malades, impies et dissolues rencontrent dans la précoce immoralité de l'enfance, dans la complicité des mœurs et l'incrédulité des maîtres, des obstacles capitaux qui déjouent par avance tous les essais publics de coéducation. Quelle que soit donc l'opinion adoptée en principe par les esprits très divisés sur cette grave question, en fait ils s'accorderont sur un point, à savoir que, même si les pontifes actuels de la coéducation en France n'avaient pas compromis en d'inconcevables excès ce système d'éducation, il ne saurait être inauguré sous le règne du naturalisme, notre souverain. Pour en faire

bénéficier l'école populaire, il faudrait le double concours d'une désexualisation avancée en même temps que d'une rechristianisation nationale : or, toutes les tendances actuelles sont contraires à cette double condition de succès. — Il est donc probable qu'en France les essais publics de coéducation, impraticables jusqu'à nouvel ordre, sont pour longtemps ajournés.

Cependant quelques femmes chrétiennes et progressistes ont aussi pensé à préparer discrètement dans notre pays l'entrée de l'éducation dans les voies nouvelles qui s'ouvrent et où il importe tant de ne pas s'engager sans préparation. Les *Dames du préceptorat chrétien* se proposent de porter ce système, en raccourci et par occasion, au sein des familles où elles seront appelées. Là, sous une surveillance assidue, dans des milieux de choix, pourquoi ne garderait-on pas les frères et les sœurs jusque vers l'âge de douze ou treize ans, sous la pure et douce influence d'une femme-précepteur ? On ferait ainsi dans de bonnes conditions des essais privés très opportuns et qui ne seraient pas inutiles, si la coéducation doit passer dans les mœurs tôt ou tard.

IV

Si la France n'a pas apprécié à sa juste valeur le grand mouvement de la femme en Amérique, ce dédain s'explique surtout par les différences de religion et de mœurs qui séparent les deux pays. Il s'entretient, dans le camp religieux réactionnaire, par les parallèles superficiels couronnés de conclusions arbitraires ; dans le camp laïque progressiste, par les inconséquences d'une société qui a longtemps voulu et espéré démocratiser l'homme, mais non la femme. Dans l'ordre des comparaisons religieuses usuelles, on a vite fait d'attribuer aux différences de croyances les qualités et les défauts de la France ou de l'Amérique, et voilà le monde catholique français en défiance contre le monde protestant américain. On n'admirera pas les Américains parce qu'on croirait du même coup admirer le protestantisme. Dans les groupes indépendants libres penseurs, on ne l'admirera pas davantage, parce que l'homme, malgré quelques exceptions plus tapageuses que sincères, n'accepte pas l'émancipation de la femme, qui est une concurrence. Dès qu'on approfondit tant soit peu les motifs qui ont tenu en suspicion le nouveau-monde chez les catholiques et chez les

libres penseurs, il serait juste de revenir à la sympathie, car l'antipathie préexistante résulte, en matière religieuse ou sectaire, d'une équivoque, et, en matière de mœurs, elle repose sur un anachronisme trop usé pour résister longtemps.

Observe-t-on ce qui se passe dans l'Amérique protestante, on enregistre des faits qui déconcertent l'opinion. D'après les statistiques bien renseignées, on ne compte pas moins de mille sectes aux Etats-Unis ; on voit régner entre ces différentes Eglises, ou plus exactement entre ces divers clochers, une entente assez parfaite pour grouper entre elles ces innombrables sectes sur le terrain de la charité. Elles font leurs œuvres côte à côte, souvent même ensemble. « Vous voyez bien, s'écrient dès lors les ennemis de l'Eglise, que le règne des sectes est excellent : au lieu de nuire à l'union, il la cimente. Les sectes s'accommodent de la variété des esprits, elles acceptent avec sagesse la multiplication inévitable des points de vue humains : toute la gamme des idées donne ainsi sa note dans le beau concert des œuvres organisées par d'intelligentes fondatrices respectueuses de la liberté individuelle. » Et alors la libre pensée, bien décidée d'ailleurs à ne pas permettre que la liberté individuelle, si encensée lorsqu'elle sert à combattre l'Eglise, s'affirme dans les mœurs par l'émancipation de la femme, la libre pensée, dis-je, soulève une tempête d'applaudissements en faveur des sectes de l'Amérique. Or, si les libres penseurs applaudissent, les croyants ne savent mieux faire que de siffler. Dès lors la badauderie générale exploite, pour

le malheur de la vérité, cette belle manifestation d'union. Détachée de ses causes, elle se tourne contre le principe de l'unité et engendre des conséquences philosophiques qui augmentent l'horrible confusion intellectuelle dans tous les camps. La libre pensée proclame à sons de trompe que les fruits de l'hérésie sont bien meilleurs que ceux de la vérité, et certains catholiques, aveuglés par une manœuvre dont ils sont les dupes, ne s'aperçoivent pas que ce qui agit si efficacement en Amérique, ce n'est pas l'erreur, mais bien, au contraire, les contacts de la vérité. D'où vient, en effet, l'union charitable des sectes? Elle vient assurément des points communs qui rapprochent, non de ceux qui divisent; elle résulte des vérités évangéliques que l'hérésie protestante a conservées, et non des erreurs qu'elle y mêle.

Quand les sectes ont des représentants comme les femmes américaines, en qui la passion de la charité allume vraiment les feux du divin amour, les âmes de ces apôtres empruntent au ciel sa force d'union, tandis que lorsqu'on voit, au contraire, des catholiques, qui croient tous aux mêmes dogmes, se diviser sur les opinions secondaires et fomenter entre eux la haine, l'indiscipline, la guerre, il est bien permis de jeter un regard d'envie là-bas, sur la terre encore heureuse où fleurit, si belle, l'union des femmes pour le bien. A force d'aimer, celles-là conquerront la foi complète; à force de haïr, ne finirons-nous pas par la perdre?

L'hôpital de Baltimore nous offre le type d'une association religieuse et laïque dont les membres appar-

tiennent non seulement à des sectes différentes, mais à différentes religions. Ici les *nurses* protestantes travaillent avec les Sœurs de Saint-Vincent de Paul. On remarquera, du reste, que les rapports respectifs des divers membres sont réglés selon les droits que l'Eglise n'abdique jamais, imposant sa suprématie dans les collaborations entre protestants et catholiques. C'est la Supérieure Religieuse qui exerce « aimablement » une autorité inflexible. Ainsi les associations charitables qui, selon la pensée de Léon XIII, s'établissent avec le concours de toutes les bonnes volontés, peuvent exister là-bas non seulement entre les différentes confessions protestantes, mais entre les sectes et l'Eglise, car elles sont toutes éminemment religieuses, et lorsque l'élément catholique y est représenté, c'est lui qui prime.

En France, les œuvres sont confessionnelles : ou catholiques, ou protestantes, ou juives. Quand elles ne sont pas confessionnelles et associent des membres d'opinions différentes, on les intitule « neutres », et cela signifie qu'elles sont athées ; voilà pourquoi les catholiques sont forcés chez nous de les négliger. En Amérique, dans les écoles non confessionnelles, dans celles, par exemple, qui correspondent à nos établissements neutres, on ne demande pas de profession de foi, on n'en exige aucune de la part des enfants. Est-ce indifférence ? — Nullement. Par suite d'un accord tacite et unanime, les grands principes de la foi chrétienne *ne sont pas discutés*, précisément parce qu'*ils sont acceptés ;* et c'est d'après eux qu'on élève la jeunesse. Dans ces écoles mélangées que nous pouvons très bien

comparer à nos écoles dites neutres, puisqu'elles ne se rattachent formellement à aucune confession particulière, la neutralité, au lieu d'être athée, s'applique fidèlement à rester chrétienne. Les enfants y lisent la Bible, ils y font la prière en commun, et parmi ces femmes qui les instruisent, venues de toutes les sectes pour unir leurs efforts dans l'accomplissement du bien, il n'y en a pas une seule qui soit ce que nous appelons « neutre » : elles croient toutes aux grandes vérités évangéliques, elles en pénètrent l'enseignement qu'elles donnent. Certains catholiques sont réellement bien malavisés quand ils leur refusent une équitable admiration, qui serait de leur intérêt même.

Si des antipathies religieuses nous passons aux antipathies de mœurs, elles sont grandes entre la femme américaine et la femme française. Celle-ci est encore gouvernée, dans notre société moderne, par des lois publiques et privées de l'ancien régime, fortement ancrées dans l'esprit de l'homme. On doit observer cependant que des changements s'opèrent. La vie pratique a des exigences inexorables, des revanches inévitables. Dans une société individualiste, les hommes ont eu beau ne reconnaître légalement et effectivement que leur individualisme à eux, l'égoïsme masculin impliquait l'autre, et il faut bien avouer aujourd'hui que l'individualisme de la femme, né de celui de l'homme, se dresse contre l'homme et s'élève peu à peu, non pas sans doute bien menaçant pour ses droits, — car la raison du plus fort est toujours la meilleure, — mais fatal assurément à son bonheur.

Quoi qu'il en soit, la femme française imite déjà l'Américaine dans ses mœurs et l'imitera de plus en plus, par la force même de l'impulsion démocratique accélérée. Elle exerce le professorat dans l'Université qui a créé pour elle des lycées de filles ; elle occupe un grand nombre de places dans nos administrations publiques ou privées ; elle fait de la médecine, de l'agriculture, des affaires ; elle remplit les ateliers de peinture et de sculpture ; elle vient de se faire ouvrir, non sans quelque bruit, l'Ecole des beaux-arts ; bref, elle quitte l'aiguille, c'est-à-dire qu'elle s'élève du métier à la profession, et, dans la profession, elle brigue tous les emplois de l'homme ; partout elle commence à le suppléer, à le remplacer même en certaines occupations paisibles où ses qualités d'ordre, de patience, d'application, rendent son concours très précieux.

V

Ce qui ressort de l'étude du féminisme américain, c'est qu'il n'inscrit pas en tête de son programme le chapitre des revendications ; par là surtout il se distingue du féminisme français, lequel a, sur ce terrain, des raisons de combattre qui ne seraient pas motivées aux Etats-Unis.

Remarquons avec Mme Bentzon qu'en Amérique les femmes dévouées à la cause revendicatrice (il y en a quelques-unes cependant) sont toutes de mœurs irréprochables et ne mêlent pas à leurs plaintes les fureurs révolutionnaires qui, lorsqu'elles se produisent, s'attirent de dures répliques et compromettent les réclamations les plus légitimes. La grande leçon du féminisme américain est, pour les femmes embarrassées de loisirs tristes et de forces stériles, un encouragement à l'action, une leçon d'apostolat. En occupant ces loisirs et en exerçant ces forces, les femmes françaises obtiendront le respect qui honore magnifiquement leurs sœurs d'outre-mer, donneront crédit et autorité à leurs ambitions opportunes. Et l'on doit observer qu'en France, où la femme ne jouit pas de droits nécessaires, il ne serait pas équitable de

blâmer l'effort qu'elle fait pour les obtenir de la législation.

Qu'elles sont belles les qualités de ces Américaines généreuses ! Des convictions inébranlables les préservent du respect humain ; aucune crainte du ridicule ne les retient ; leur tact exquis obtient soumission des pires indisciplinés. Elles ont l'esprit et l'art du commandement. Dans ce pays de la liberté, elles s'entendent à gouverner comme ailleurs, mieux qu'ailleurs. Elles se souviennent que la fermeté est un élément essentiel de la bonté et savent que, au contraire, la sensibilité lui est néfaste. Judicieuses et éclairées, le bon sens avec la connaissance profonde de la nature humaine se manifeste dans leurs œuvres. C'est ainsi, par exemple, que dans cette patrie de la coéducation et de la camaraderie des sexes, on redoute tellement les hommes au milieu des malheureuses femmes tombées, que le médecin lui-même est une femme. On a raison : l'homme le plus bienfaisant est un danger à la prison, à l'hôpital, à l'asile d'aliénées.

Parlerons-nous de l'héroïsme des Américaines ? Quelle dramatique et touchante odyssée que celle de miss Fletcher chez les Indiens ! Elle donne sa vie à l'une des œuvres les plus considérables qui aient été entreprises en Amérique, l'œuvre qui tend à résoudre le grand problème du rapprochement des races. Elle passe des années à étudier l'éthnologie, l'archéologie, la musique des Omahas, car c'est par leur amour de la musique, étrangement barbare d'ailleurs, que miss Fletcher essayera de gagner la confiance des Indiens. « Ces

longues recherches, dit Mme Bentzon, la forcèrent de vivre au milieu des Indiens, dans quelles dures conditions, il faut le lui entendre conter, si modeste, si oublieuse de soi qu'elle puisse être. Un témoignage visible de ses souffrances frappe les yeux avant qu'elle ait parlé ; elle boîte, — infirmité glorieuse comme une blessure reçue au feu. C'est la trace d'une maladie grave qu'elle subit sous la tente, soignée par les Indiens... »

En Amérique, les existences actives sont légion. En France, assurément, il ne pourrait y en avoir autant, et il faut s'en féliciter, car le nombre des femmes célibataires, jeunes ou vieilles, n'est que trop considérable ; il l'est moins cependant que parmi certaines populations très denses du nouveau-monde. Le féminisme a le devoir de protéger cette phalange abandonnée, de la consoler, — de l'utiliser.

L'évolution que les femmes ont opérée aux Etats-Unis sera difficile à réaliser en France, bien qu'on y trouve actuellement presque tous les besoins de la jeune Amérique engendrés par les progrès de la démocratie ; mais des différences énormes entre les deux pays accumulent chez nous les difficultés. Tandis que la terre d'Amérique offre encore à l'extension de la société les vastes espaces de la prairie, dans l'ancien monde, au contraire, toute la place est occupée ; si, çà et là, cependant, on rencontre quelques champs improductifs, ce sont ceux que les ruines du passé encombrent sous forme de préjugés tenaces et qu'il faudrait extirper du terrain avant l'ensemencement nouveau : grave obstacle qui multiplie les entraves

et allume une guerre sourde ou déclarée. Entre les partisans d'hier qui veulent sauver l'ancienne loi et les partisans de demain qui cherchent à lui substituer la nouvelle, le progrès ne trouve pas sa voie. Il ne convient pas aux femmes de France de s'engager sans discernement dans une téméraire imitation. Le mouvement féministe n'aurait aucune chance de succès s'il calquait servilement son programme sur le programme américain.

En politique, par exemple, ne serait-ce pas une insigne folie que de prétendre à l'égalité des droits? Ce n'est pas à une époque où les excès et les inconséquences du suffrage universel se font si vivement sentir qu'il faut parler de donner le vote aux femmes. Du reste, il y a des femmes en Amérique qui ne le désirent pas ; on peut voir néanmoins combien elles agissent sur l'esprit public. Ce qu'il importerait d'imiter, ce sont les associations charitables de femmes non mariées et mariées, au lieu de continuer à croire que certaines œuvres de zèle ne sauraient appartenir qu'aux cloîtres et que le monde ne peut vivre que de plaisirs. Il faut que les femmes du monde mettent la main au travail de moralisation exigé d'elles par le malheur des temps. Elles n'innoveraient certes pas, elles reproduiraient de beaux mouvements de l'histoire. Si, à propos des mœurs touchantes qui règnent dans les clubs aux Etats-Unis, Mme Bentzon remarque avec justesse que ces usages rappellent les scènes qui se passaient chez les premiers chrétiens, il ne serait pas moins exact d'observer que les femmes chré-

tiennes, en s'adonnant à la bienfaisance, continuent traditionnellement la belle action de charité qui a fait la gloire de l'Eglise et de la France. Sans remonter plus loin que le XVIIe siècle, et même sans sortir du nôtre, il est facile de retrouver dans les annales modernes et contemporaines des pages singulièrement glorieuses et suggestives.

Au XVIIe siècle, les femmes françaises, sous l'émulation de saint Vincent de Paul, ont émerveillé le monde par les prodiges de leur charité. Si l'on veut avoir une idée de ce qu'elles ont pu accomplir dans une société quand elles ont galvanisé la grande vocation généreuse qui est de tous les temps, il suffit de lire les beaux volumes que l'abbé Bougaud a consacrés à l'histoire de saint Vincent de Paul et les études émouvantes de Maxime du Camp sur la charité privée à Paris.

Nous devrions citer ici tout le chapitre dans lequel l'historien de *Monsieur Vincent* raconte l'admirable enthousiasme que ce saint souleva chez les femmes chrétiennes ; nous devrions citer la liste entière des grands noms qui se sont immortalisés dans l'exercice de la charité. On y verrait que l'armorial français a bien mérité de l'Eglise :

« Voilà donc », s'écrie l'abbé Bougaud, ému d'une sainte admiration, en voyant tant de femmes encore plus distinguées par leurs vertus que par leur éminente position, se consacrer entièrement au soulagement des misères, « voilà donc la plus haute noblesse de France et la reine elle-même aux pieds des

pauvres. Voilà les grandes dames de Paris et de la province, mettant leur influence, leur cœur, leur fortune, leurs soins personnels au service des malades dans les hôpitaux, des enfants trouvés, des prisonniers et des forçats, consolant leurs douleurs, pansant leurs plaies et reprenant enfin, avec un éclat extraordinaire, ce ministère de la charité confié à la femme chrétienne, et qui avait un peu baissé dans le monde ». — « Il y a huit cents ans ou environ, disait saint Vincent de Paul aux Dames de charité, que les femmes n'ont point eu d'emploi public dans l'Eglise. Et voilà que Dieu s'adresse à vous, Mesdames, pour suppléer à cette lacune... La collation et l'instruction des pauvres à l'Hôtel-Dieu, la nourriture et l'éducation des enfants trouvés, le soin de pourvoir aux nécessités spirituelles et corporelles des criminels condamnés aux galères, l'assistance des frontières et provinces ruinées, la contribution aux missions d'Orient, du Septentrion et du Midi : ce sont là, Mesdames, les emplois de votre compagnie. Quoi ! des dames, faire tout cela ! Oui, voilà ce que, depuis vingt ans, Dieu vous a fait la grâce d'entreprendre et de soutenir. »

Et Maxime du Camp parlant de nos contemporaines :

« Il y a, dit-il, des femmes du monde, jeunes et jolies, faites pour tous les plaisirs, habituées à tous les luxes, sollicitées par tous les enivrements, qui visitent les pauvres, soignent les malades, bercent les enfants sans mère et ne s'en vantent pas. On dirait qu'elles sont fortifiées par le mystère même de leur dévoue-

ment ; au milieu des tentations qui les assaillent, elles traversent la vie sans faiblir, soutenues par l'énergie intérieure qui les a faites charitables et discrètes. Au temps de ma jeunesse, il en est que j'ai surprises, cheminant dans la voie douloureuse où chacune de leurs stations était marquée par un bienfait. De loin, me dissimulant, je les ai suivies ; j'ai pénétré après elles dans les bouges où elles étaient entrées comme un rayonnement, et j'y retrouvais quelque chose de la lumière qui les environnait. Plus d'une fois, il m'est arrivé de les rencontrer, le soir, dans un salon, sous la clarté des lustres, enjouées, spirituelles, plaisantes, aimant à plaire et conservant dans le regard, dans le sourire, cette sérénité qui est le parfum de l'âme satisfaite d'elle-même. Elles gardaient si bien leur secret que, pour plus d'une, nul ne l'a jamais soupçonné. »

A côté de ces dévouements individuels qui sont d'un si grand prix et témoignent de l'existence, en France, du vrai féminisme à l'Américaine, il ne faut pas oublier qu'il existe aussi à Paris un assez grand nombres d'associations également inconnues. Elles se dissimulent comme les individualités du grand monde, d'abord parce qu'un instinct puissant de modestie les invite à pratiquer en corps la vertu d'humilité, — la chose est assez rare pour qu'on la loue en passant, — et puis parce que ces associations, d'apparence purement philanthropique et humanitaire, veulent apporter dans les établissements qu'elles visitent, avec le secours matériel, l'assistance morale, et qu'elles perdraient le droit d'entrer dans un hôpital ou dans une prison si

elles avouaient qu'elles parleront de Dieu au détenu dans sa cellule de pénitence ou au mourant qui expire sur le lit abandonné, dans la salle commune.

Nous ne soulèverons pas le voile qui recouvre ces mystères consolants. Nous les indiquons ici pour montrer que la femme française ne se laissera pas surpasser en générosité par la femme américaine.

VI

Une différence capitale distingue le féminisme en France et en Amérique. En Amérique le féminisme embrasse presque toute l'action féminime ; en France l'action féminine agit en dehors du féminisme. Cela tient à des différences religieuses et sociales entre les deux pays. Tandis que le vieux-monde catholique pourvoyait naguère par les œuvres congréganistes et par ses affiliées à tous les besoins sociaux, satisfaisant même, jusqu'à l'ouverture des lycées de filles, presque seul à l'éducation des femmes, le nouveau-monde protestant a organisé laïquement ces grands services.

Alors qu'aux Etats-Unis nous avons vu les femmes s'emparer de l'action dans tous les domaines de la bienfaisance matérielle et morale, en France les féministes se sont attaquées principalement aux idées. Elles jettent dans l'arène de la pensée les théories les plus variées et les plus discutables. La dissemblance du procédé américain et du procédé français, qui a tant d'autres causes historiques, s'explique encore par la différence des habitudes nationales. Les Anglo-Saxons, à l'encontre des Latins, mettent la pratique avant la théorie. Epris d'action plus que de dissertation, ils ne soulèvent pas

les tempêtes d'idées dont la France est aujourd'hui si agitée. Ce ne sont pourtant pas les femmes qui ont, chez nous, déchaîné le courant ; il est la crue de la pensée masculine, elles y tourbillent, avec les hommes. Les idées ne valent ni plus ni moins de part et d'autre, seulement elles révoltent davantage chez les femmes parce que les femmes n'avaient pas jusqu'ici mêlé leurs voix aux clameurs tapageuses des hommes et parce que, la nature les ayant douées d'un organe plus aigu, les cris qu'il rend, lorsqu'elles le forcent, ont quelque chose de particulièrement aigre et déplaisant.

Depuis une dizaine d'années les féministes ont donc fondé en France des journaux, des Revues ; elles ont organisé le congrès de Paris en 1896 ; elles ont parlé et écrit sur les questions qui les intéressent. — Pourquoi pas ? Est-ce que toutes les questions ne les intéressent pas directement ou indirectement ? — Sans doute. — Les publications surgissent : *La Femme*, *Le Journal des Femmes*, *la Revue Féministe*, *La Revue des Femmes russes et des Femmes françaises*... tant d'autres dont le titre nous échappe ; enfin, *Le Féminisme chrétien*, *L'avant-courrière*, *La Fronde*, *Le Pain*, *Les Droits de la femme*...

Le livre avait précédé les journaux et les Revues. Dès le début de la campagne, il y a longtemps, l'ouvrage de Mme Maria Deraisme, *Eve dans l'humanité*, semait les germes qui se sont développés depuis. Son volume naturaliste, pénétré d'ailleurs d'intentions généreuses, fourmillait d'erreurs, enfantait mille chi-

mères. Il fit école. Quelques féministes assagies regrettèrent bientôt cependant que leur premier apôtre ait bâti son système sur les sables de l'utopie et s'aperçurent qu'il eût mieux valu aussi tracer un plan de conquêtes moins révolutionnaire, plus d'accord avec la nature humaine. Mais on avait des ailes. Ce fut un autre malheur. Dominant à vol d'oiseau les obstacles, on s'imagina les vaincre faute de les voir. S'élevant de rêve en rêve, on accéda bientôt à ces régions décidément fatales où l'on se joue des faits dans les visions mensongères, dans d'illusion, dans le vide. D'un mot on condamne, on déclare l'œuvre du passé mauvaise, et d'un bond on saute à terre... Vite, au travail ! il y va du salut de l'humanité ! que les femmes entrent en lice ! Reformer la législation, reviser le code, changer les mœurs, délier le cœur pour arriver à la morale par l'amour libre, affranchir l'esprit pour secouer le joug de la religion, supprimer les guerres, détruire les passions !... ne sera-ce pas établir demain l'âge d'or ? — Ces actives ménagères de la société croient naïvement qu'elles vont retourner la face du monde d'un coup de poignet, comme elles ont coutume de retourner une omelette dans la poêle à frire, et qu'ensuite elles serviront tout chaud à l'humanité le plat sucré du bonheur.

Telle fut, à son aurore, l'opinion que le féminisme donna de lui. La France eut un sourire... Un quart de siècle a passé sur les débauches effervescentes des revendications premières et l'on peut maintenant en dégager le trait caractéristique : elles furent plus illumi-

nistes que proprement féministes. Il suffit pour s'en convaincre de voir ce que devient le féminisme à mesure qu'il prend possession de lui-même. Si l'on compare le ton du Congrès de Paris, en juin 1896, avec celui du Congrès de Bruxelles au mois d'août 1897, on constate le souci d'éviter les excès et de rester dans les limites de la raison. Les premiers écarts sont la simple reproduction d'un phénomène connu, aussi masculin que féminin, et qui n'est autre que *le mépris du réel et du vrai*, propre aux réformateurs radicaux et imaginatifs. Faisant table rase des institutions, ils attaquent du même coup les principes et le bon sens. Ce n'est pas nouveau, l'histoire est toute remplie de ces jacqueries d'idées. Témoignage bizarre de l'éternel enfantillage de l'homme, nos révolutions morales n'avaient pas attendu l'alliance du féminisme pour révéler l'égarement possible de toutes les têtes humaines à courte ou longue chevelure. Les hommes et les femmes, quand ils s'affranchissent des vérités supérieures, ne sont plus en tous les temps que des bandes folles lancées à la poursuite de quelque chimère. En pleine licence on substitue aux lois fixes de l'ordre divin les fantaisies mobiles de l'individu. Soumises — comme tant d'hommes — aux inspirations subjectives, nos hasardeuses réformatrices ont enveloppé dans leurs recherches désordonnées les questions les plus considérables, sans s'inquiéter des principes souverains qui gouvernent la raison. Elles ont pris fait et cause dans les conflits politiques et sociaux, elles ont excité les passions publiques, elles ont servi d'instrument aux batailleurs de profession, dont les

intérêts féministes sont assurément le moindre souci. Mais, encore une fois, entraînées et dupées, ce n'est pas elles qui ont inventé le libertinage philosophique. Les hommes depuis longtemps l'exploitent. Si les revendicatrices se sont perdues dans le dédale des questions économiques, sociales, morales, philosophiques, politiques, religieuses, c'est parce que les femmes ont traité leurs propres intérêts à la manière des hommes, selon le procédé subjectif qui inspire toute la libre pensée.

Il est cependant des plaidoyers proprement féministes que les revendicatrices de toutes nuances présentent avec persistance et unanimité. Tel celui qui demande justice pour l'activité intellectuelle de la femme entravée et... *méconnue*.

La discussion n'est pas nouvelle. Motivée avec quelque ingénuité (tant il est vrai que certaines réclamations sont souvent de naïfs aveux), elle s'exprime candidement, par exemple, dans le programme de la *Revue féministe*, le 1er octobre 1895 :

« Nous voulons faire en sorte que l'on cesse de con-
« sidérer comme des exceptions les artistes, les savantes,
« chaque jour plus nombreuses et plus intéressantes. »

Soit. La publicité joue incontestablement son rôle vulgarisateur, en toutes choses, désormais, et dispose d'une influence indéniable pour ou contre le talent et le savoir. Mais seraient-ce les seuls efforts de la presse qui manifestent le mérite ? — Quand il est médiocre, sans doute. Et cependant les applaudissements de commande ou de complaisance trouvent peu d'écho. De

tant d'œuvres mort-nées qu'un éditeur accepte à la faveur d'une préface signée d'un nom plus ou moins retentissant, combien en est-il que le zèle de l'amitié ou la coterie de l'admiration mutuelle aient réussi à faire vivre ? Mesdemoiselles ou Mesdames X, Y et Z, grands poètes incompris, n'ont, paraît-il, pas ému le monde. — Qu'y faire ? Le féminisme réclame, c'est son droit. L'opinion reste sourde, n'est-ce pas son droit aussi ? — Donnez-nous des Lamartine, la célébrité viendra toute seule, comme elle est venue à Mme de Staël, à Georges Sand, à Mme de Girardin, à Mme Vigée-Lebrun, à Rosa Bonheur etc. Quand le mérite est supérieur la voix ou le silence des journaux peut bien hâter ou retarder ses triomphes, il ne les crée ni les étouffe. Le génie porte en soi sa force rayonnante ; l'histoire en sait tôt ou tard les actes et elle inscrit dans ses annales les noms dignes d'éclat quel qu'en soit le genre, masculin ou féminin. — Les savantes et les grandes artistes sont jusqu'ici des exceptions. Vienne un jour où elles n'en seraient plus, tout le monde le constatera sans qu'il soit besoin de la publicité pour l'annoncer à l'univers.

« Nous ferons connaître au grand public qui trop « souvent les ignore, poursuit la *Revue féministe*, les « noms de celles qui luttent glorieusement, et quelque- « fois dans l'ombre, la bonne lutte fraternelle de l'Idéal « et de la Charité. »

Rien de mieux assurément. Mettre une auréole au front des Saintes c'est honorer la vertu et fixer sur elle les regards si facilement distraits par les brillantes in-

carnations du mal. Célébrer dès ce bas monde les mérites obscurs, c'est œuvre pie, car la gloire n'éclaire pas toujours de son flambeau les régions solitaires où s'exercent les nobles actions. Mais qui comptera les créatures belles et bonnes tombées en poussière sur le chemin du temps sans laisser à la postérité le plus chétif lambeau d'elles-mêmes ? On dirait que la Providence jalouse se réserve la proclamation ultime des renommées éternelles ; il y a là, semble-t-il, une loi des apothéoses qui domine les bonnes volontés de la justice humaine, et parmi les grands oubliés de la terre dont le ciel seul tient le livre d'or, n'y a-t-il pas autant d'hommes que de femmes ?

Les capacités scientifiques sont revendiquées aussi hautement que les aptitudes littéraires. Est-ce bien utile et bien adroit ? Les coups d'encensoir ne servent qu'à obscurcir de nuages les lueurs naissantes de l'aurore désirée. Des maîtres de la science se montrent précisément disposés à regarder la femme comme une collaboratrice capable de les aider, bien mieux, de les suivre. Interrogé à ce sujet, l'un de nos plus éminents chirurgiens, le docteur Segond, — je n'hésite pas à le nommer pour donner au témoignage toute sa valeur, — nous déclarait que les femmes étudiant la médecine, avaient l'intelligence aussi puissante que les hommes : « De plus, ajoutait-il, on rencontre chez elles une ap-« plication, une conscience, un sérieux, une conviction « plus rares, au moins comme élèves, que chez les « jeunes gens. A part l'inégalité des forces physiques, « concluait-il, je ne vois aucune différence d'aptitudes

« scientifiques entre les candidats des deux sexes qui « fréquentent les écoles de médecine. » — Voilà une constatation, certes, assez flatteuse ! Si l'on se place au point de vue utilitaire et moral la question des femmes médecins ne se discute d'ailleurs pas. Il les faut, et il en faut partout, pour soigner les femmes. C'est un véritable scandale qu'une femme ne puisse même pas prendre une douche sans que ce soit un homme qui prétende la lui donner, sous prétexte que la science manque aux employées des établissements hydrothérapiques. Ne fut-ce que là, une femme docteur serait bien à sa place. Que de maux négligés plutôt que d'en confier l'examen à des hommes ne préviendrait-elle pas et quels services ne rendrait-elle pas aux familles, surtout pour les enfants ?

Personne ne refuse plus aux femmes les capacités intellectuelles. Un professeur de l'Université, M. Rébière, a écrit sous ce titre : *Les femmes dans la Science*, un gros volume dans lequel il s'applique à établir par une série de biographies, plus ou moins développées, que la femme est très capable de science, puisque de tout temps elle en a fait avec succès. Mais jusqu'ici aucune ne s'y est encore signalée avec éclat. En médecine notamment, malgré le nombre des doctoresses croissant, aucune d'elles n'est un Charcot, un Bouchard, un Potain. C'est pourquoi en attendant l'apparition, sans doute possible, d'un génie de femme comparable, par exemple dans l'ordre des sciences, au génie d'une Catherine de Russie dans l'ordre politique, il est au moins prématuré d'enfler les éloges jusqu'à l'hyperbole. Qui

veut trop prouver ne prouve rien, et toute exagération amène une rectification. Les adversaires des féministes les écrasent facilement dès qu'ils citent les noms très masculins des véritables illustrations de la science. — Qu'il se lève parmi les femmes des étoiles de première grandeur ; elles seront vues de la foule. Et qui sait si la Providence, après avoir fait tant de grâces à la femme depuis dix-huit siècles, n'attend pas d'elle maintenant un retour à la foi et à l'humilité pour bénir son action si riche en promesses ?

A côté de la petite musique des réclamations enfantines, retentit la tribune oratoire ouverte à la revendication des autres « causes justes », comme on les appelle. Les grands champions déploient leur éloquence. On défend la femme contre la tyrannie des préjugés ou contre les duretés de la vie. Celles qui ont acquis par leur talent le droit de tenir une plume remarquée veulent frayer le passage à leurs sœurs et les entraînent à la conquête des carrières masculines. Puisque, en effet, les conditions économiques et sociales de l'heure actuelle tendent à imposer le travail à presque toutes les femmes, de quel droit les empêcherait-on de pénétrer dans les arènes où se disputent les diplômes, dans les administrations publiques ou privées qui assurent *une place*, cet idéal du Français, dans toutes les usines qui chauffent leurs feux, voire même dans les grandes foires à paroles du palais et du journalisme où l'on fait commerce de mots et de phrases, sinon toujours d'idées et de principes ? Nous entrons dès lors au cœur de la question. — L'antagonisme des sexes ! La concurrence

économique ! Voilà de grands mots mais aussi de grands intérêts. C'est tout le système social qui se meut dans l'envergure du problème, avec ses complexités multiples, délicates, insaisissables, menaçantes, car, avons-nous dit, il ne s'agit pour la femme de rien moins que de la revendication de son pain et de son honneur, et voilà ce qui a fait la force des féministes. — Comment ont-elles procédé ? Elles ont tâtonné à grands gestes jusqu'au jour où, avec la méthode habile dont elle a bientôt récolté les fruits et cueilli les lauriers dans le vote de « lois justes », Mme Schmall prenait résolument l'offensive, sans déclamations, dans le programme de *L'avant-courrière*, se dégageait des utopies sociologiques et abandonnait à lui-même le dévergondage subversif des violentes qui *revendiquent* à tort et à travers avec l'inconscience des ignorants et l'assurance des incapables. Ce fut une date dans l'histoire du féminisme. On avait compris qu'il fallait progresser avec ordre et mesure. Les groupes subversifs, qui dans leur hâte à changer la face du monde, abdiquent toute sagesse, furent jugés dès lors. Il y eut des féministes qui comprirent les dangers suscités par les situations contraires à tous les principes, et si elles ne peuvent se dérober au conflit créé par l'état aigu de l'individualisme, elles voulurent du moins travailler à la pacification et en abréger la durée.

Cependant, de plus en plus, le féminisme radical, désemparé, exploité, se heurte à d'infranchissables obstacles. Il se perd dans un dédale où la divergence des principes égare les bonnes volontés et conspire contre

l'entente éventuelle qu'on croit néanmoins obtenir au profit d'une action commune. Mêlé à toutes les intempérances de la libre pensée incrédule, il touche inévitablement aux questions philosophiques, religieuses, politiques, sociales qui divisent l'opinion contemporaine, qu'on ne peut plus supprimer par le procédé usé des pétitions de principes, et qui sont devenues pour le féminisme radical une véritable pierre d'achoppement. Ce n'est plus du féminisme, c'est du socialisme, du naturalisme. Il serait oiseux d'analyser les diverses opinions de ces groupes incohérents. Il nous reste à dire que des femmes chrétiennes ont formé un groupe catholique connu sous le nom de *Féminisme chrétien*, et à voir comment les catholiques ont accueilli le mouvement féministe. Animé d'un sincère désir de travailler à la reconstitution de la famille, de restaurer l'union de l'homme et de femme, ce groupe essentiellement philanthropique et moralisateur, ne s'est associé qu'aux revendications justes dont la satisfaction, utile au progrès social et à la morale, non seulement ne saurait rencontrer d'irréductibles ennemis, mais rallie tous les suffrages.

VII

Quelle a été l'attitude générale des catholiques à l'égard du féminisme en France ? Ils ont distingué entre le féminisme qui participe à toutes les extravagances des partis révolutionnaires et les idées licites qui, sous le nom de féminisme, s'inspirent d'un esprit de justice, de dévouement, de progrès, tendant surtout à fortifier la personnalité de la femme.

M. Paul Grévin, ancien avocat général, faisait le 7 mai 1897, au Cercle catholique du Luxembourg, une conférence sur ce sujet : « L'émancipation scientifique et politique de la femme. » C'était entrer de plein pied dans la question féministe. Nous ne la discuterons pas. Mais un tel fait, en un tel lieu, témoigne de l'attention que la société catholique accorde à ces propositions nouvelles. Ceux qui ont assisté à cette réunion et se rappellent les conclusions de l'orateur, savent que les sympathies de certains catholiques ne craignent pas de s'affirmer parfois en faveur de certaines revendications, même de celles qui paraissent avancées.

Traiter de l'émancipation scientifique de la femme dans un Cercle catholique, n'est point assurément une étonnante merveille. Nul n'ignore que l'Eglise a prôné

de longue date la culture intellectuelle de la femme et n'a jamais cessé de la stimuler et de la protéger. En portant cette thèse au Cercle du Luxembourg le conférencier ne surprenait personne. Mais défendre devant un pareil auditoire les droits civils de la femme, réclamer pour elle le droit de vote, voilà sans contredit de la hardiesse. Nous n'examinerons pas ces conclusions ; nous remarquons seulement qu'elles ont pu être présentées et accueillies dans un milieu absolument orthodoxe. On peut également citer la conférence que M. René de Maulde a faite sur le rôle social de la femme, au printemps de la même année, à l'amphithéâtre de l'Institut catholique de Paris. La séance, présidée par le Nonce apostolique, fut ouverte par Mgr Péchenard qui parla du féminisme et exprima l'intérêt de l'Eglise pour un mouvement qui demande à être étudié et dirigé. Enfin M. François Veuillot s'est expliqué clairement sur la question, dans *L'Univers*, le 6 août 1897, et voici en quels termes :

« Le féminisme, en somme, — essayons un peu de « le définir, — est toute théorie, tout système d'idées « qui prétend que la loi blesse un ou plusieurs droits « de la femme et qui, par conséquent, revendique une « modification de la loi ; qui soutient que les mœurs « n'accordent pas à la femme, en tel ou tel point, la si- « tuation qu'elle en devrait tenir et qui, par conséquent, « cherche à promouvoir un changement dans les mœurs. « Evidemment, si l'on admet qu'au regard du chrétien, « rien, dans la loi civile ou dans les mœurs du temps, « ne lèse ou ne moleste la femme, — oui, dans ce cas

« le féminisme chrétien est un non sens. Mais quel ca-
« tholique, après un coup d'œil jeté sur la législation
« française et sur les coutumes du jour, oserait émettre
« une pareille assertion ? »

Rien de plus vrai. Aussi bien, depuis les attaques si éloquentes du vénérable académicien Ernest Legouvé, qui fut un des premiers à dénoncer les injustices de la loi française à l'égard de la femme dans son beau livre : *Histoire morale des femmes*, personne ne trouvera mauvais que les femmes aient souci de faire modifier la législation pour améliorer leur sort et pour favoriser l'action morale qu'elles doivent intelligemment porter sur de nouveaux terrains et notamment sur le terrain social. Ce n'est pas toutefois le féminisme qui réalisera en France la réforme nécessaire. Elle ressort de circonstances générales impérieuses ; elle est la conséquence de l'action politique, sociale, philosophique, religieuse qui se déroule depuis cent ans, et, comme tout grand progrès, elle ne peut réussir que sous l'égide de l'Eglise. C'est pourquoi la Providence, attentive aux destinées des nations, a suscité en France un mouvement bien autrement intéressant, bien autrement large que le mouvement féministe : c'est le mouvement féminin catholique. A l'encontre du féminisme indépendant qui ne s'embarrasse, avons-nous dit, ni de philosophie, ni d'histoire, ni de religion et prétend changer la face du monde en vingt-quatre heures ; en dehors du *Féminisme chrétien* qui tente de faire prévaloir les revendications justes et opportunes, le véritable mouvement féminin catholique porte son effort sur l'éducation de

la femme, et c'est par là seulement qu'il peut assurer le progrès nécessaire, c'est-à-dire former la personnalité de la femme chrétienne, telle que la réclament les temps modernes.

Parmi les œuvres sociales la première, la plus importante c'est incontestablement l'éducation. L'éducation est la condition *sine qua non* de la cohésion nécessaire des volontés. Si on les souhaite unies pour l'action future, il n'y a pas d'autre moyen de les accorder que de les incliner à l'acceptation des mêmes principes, et c'est là l'effet propre de l'éducation chrétienne.

Il convient donc avant tout de faire l'éducation de la femme en vue de sa grande vocation actuelle, en vue du rôle nouveau qu'elle doit désormais remplir dans la société, car la femme n'a pas encore été préparée à l'action qu'on attend d'elle, et il est élémentaire d'instruire les troupes avant de les mener au combat. Telle est l'idée qui inspire les promoteurs du mouvement féminin catholique. Nous avons rapporté leurs actes principaux en étudiant l'organisation de l'enseignement supérieur des femmes catholiques en France à la fin du XIXe siècle. Ce mouvement a subi un temps d'arrêt, mais il est conduit par des personnalités remarquables, convaincues, patientes, décidées, qui ne capituleront pas devant les obstacles et sauront élever le devoir au-dessus des difficultés.

VIII

En attendant, le féminisme proprement dit n'a pas réussi en France. C'est une question de fait : le fait s'accuse à l'heure où nous publions cet ouvrage. Nous en avons la preuve dans le fractionnement qui désagrège les différents groupes voués à la défense des intérêts de la femme. Les bonnes volontés diverses qui s'attachent à la revendication de ses droits, à l'amélioration de sa condition, au soulagement de ses misères n'ont pu s'entendre et s'unir. Leur accord en s'affirmant dans un seul et magistral congrès (1) à l'Exposition universelle de 1900 aurait réalisé une imposante manifestation. Or cette manifestation n'aura pas lieu. Il y aura deux congrès officiels, l'un *féminin*, l'autre *féministe*, celui de Mlle Sarah Monod et celui de Mme Maria Pognon. En outre le *Féminisme chrétien* ne siègera ni à l'un ni à l'autre : il s'associe à un congrès qui

(1) A l'heure où nous écrivons les congrès *féministe* et *d'œuvres féminines* sont annoncés, leurs programmes sont publiés, leurs promoteurs connus, mais ils n'ont pas eu lieu et nous n'avons pas la prétention, en conséquence, d'en préjuger formellement. A l'occasion de faits d'actualité, il ne s'agit ici que de considérations générales et philosophiques.

n'est ni féminin, ni féministe, ni officiel, le « Congrès international des œuvres catholiques », où l'on ouvrira, pour les œuvres de femmes, une section présidée par Mme de Bully. Cette assemblée, d'un caractère privé, n'entrera pas au Palais des Congrès, elle tiendra ses séances dans une salle particulière et il est peu probable qu'elle s'applique à mettre en évidence le *Féminisme chrétien* dont les représentants, essentiellement novateurs, vont se trouver noyés dans les eaux lentes des œuvres traditionnelles.

Ainsi donc à l'Exposition universelle de 1900 deux groupes constitués auront le bénéfice des appuis officiels et fixeront l'attention publique : le groupe des dames protestantes et le groupe de la libre pensée. La retraite du *Féminisme chrétien* atteste que les féministes sincèrement catholiques n'ont pas pu se faire une place dans l'un des congrès militants et en ont été réduites à s'effacer, du reste honorablement.

Quels seront les sentiments de la France en présence des deux Congrès désormais maîtres du terrain ? L'on peut sans se croire prophète entrevoir la direction des sympathies générales. Elles iront au congrès *féminin* et non au congrès *féministe*.

Le congrès *féminin* s'occupera de philanthropie, de moralisation, d'économie sociale, d'éducation, de législation, par conséquent même de certaines revendications raisonnables et généralement acceptées. Il s'annonce avec des allures modérées, prudentes, s'abrite sous les noms les plus respectés, se soumet à la présidence d'une femme hautement chrétienne qui ne laissera certaine-

ment pas attaquer la foi religieuse. Qui donc n'applaudirait pas ?

Il est à craindre au contraire que le congrès *féministe*, ouvertement libre penseur, peuplé de personnalités révolutionnaires, poussé par des fauteurs d'agitation politique, ne se montre aussi radical en 1900, qu'il l'a été, en 1896, à l'hôtel des Sociétés savantes. On s'en souvient, tout y fut discuté, jusqu'aux principes mêmes sur lesquels reposent la société et la morale. Quelques femmes sans connaissances profondes, d'esprit sectaire, égarées par la philosophie naturaliste, échangèrent intempestivement des vues humanitaires plus ou moins séduisantes et très chimériques. Elles firent pendant une semaine un peu de volume et beaucoup de bruit. Le quartier latin s'égaya, la presse dit un mot, mais la France resta parfaitement indifférente. Moins indifférente et dès lors sévère se montrerait l'opinion d'un immense auditoire international, dans les grandes assises prochaines, pour des perversions d'idées tapageuses et pour des excès de langage que toute la fermeté et l'autorité reconnues d'une présidente très digne seraient impuissantes à réprimer. Le bon renom de la femme française n'est-il pas exposé à en souffrir ? Nous ne croyons donc pas nous tromper en préjugeant que le groupe protestant dit de la « Conférence de Versailles », réuni à l'Exposition universelle de 1900, fera réellement honneur aux pouvoirs publics qui le protègent dans cette circonstance solennelle, et aura un succès mérité.

Si de l'observation des faits l'on passe à l'examen de leurs causes, l'on constate que le féminisme proprement dit ne pouvait pas réussir en France. Le féminisme indépendant s'est condammé lui-même en se faisant naturaliste et en s'inféodant aux partis révolutionnaires qui l'ont, dès l'origine, enrégimenté sous les drapeaux de l'utopie. *Le Féminisme chrétien*, suscité parmi les catholiques, n'a pu se développer faute de recrutement, car il n'y avait pas de recrutement possible pour lui au sein de l'Eglise où la sélection des âmes s'opère au profit des Ordres religieux. Bien que l'Eglise n'ait pas blâmé le mouvement féministe, bien qu'un certain nombre de catholiques se soient intéressés à ses efforts honnêtes et à ses revendications légitimes, ainsi que nous nous plaisons à le répéter, quelles qu'aient été les approbations, les sympathies mêmes, la société généreuse du *Féminisme chrétien* a fait une tentative vaine. Jusqu'ici la prépondérance appartient aux femmes protestantes dès longtemps organisées et dont l'initiative prend un nouvel essor. La conférence de Versailles qui les réunit chaque année, au mois de juin, chez Mme Henri Mallet, dans sa belle propriété des Ombrages, fut tout d'abord exclusivement philanthropique. En l'emportant aujourd'hui dans la faveur publique sur les sociétés féministes, elle ne lutte plus seulement pour les œuvres, elle s'intéresse, elle s'associe même aux revendications justes et sensées : voilà ce qui augmente encore sa puissance. D'ailleurs les femmes protestantes forment en France le seul groupe féminin véritablement homo-

gène. Entre elles, mêmes opinions en tous ordres. Formellement spiritualistes, elles font la concentration religieuse autour de quelques dogmes essentiels de la foi : croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme et en la morale évangélique. Ces trois points auxquels toutes adhèrent par obligation primordiale inscrite à leurs statuts, unissent les orthodoxes qui proclament la divinité de Jésus-Christ aux libéraux qui la contestent ou la nient. Les opinions politiques et l'orientation sociale leur sont encore communes. Depuis les nobles femmes qui ne peuvent mettre au service de l'humanité que leur intelligence et leur cœur jusqu'à celles qui y consacrent aussi des fortunes considérables, toutes sont franchement républicaines et sincèrement amies de la démocratie. Par suite d'un commode accord le silence règne, dans ce groupe protestant, sur les matières religieuses que l'on rencontrerait en abordant les hautes questions dogmatiques ; le libre examen s'arrête aux problèmes transcendants, ses solutions moyennes rallient de nombreux suffrages. La caractéristique d'une mission aussi habilement circonscrite, c'est de paraître *a priori* éminemment raisonnable et de l'être en effet aux yeux de ceux qui se sont immobilisés dans les sphères où la raison commune suffit aux problèmes étudiés. De là son crédit auprès des déistes humanitaires, auprès des neutres, peut-être auprès de certains esprits superficiels que contente une philosophie bourgeoise et bornée. D'autre part le protestantisme n'a pas de couvents. Il s'en suit que chez les protestants toutes les individualités généreuses

restent dans le monde, et voilà pour les œuvres laïques des recrues qui ont manqué au *Féminisme chrétien*. Chez les catholiques, répétons-le, la sélection des âmes s'opère au profit des Ordres religieux. Il est vrai que toutes les femmes catholiques dévouées ne revêtent pas la cornette ou le voile ; chacun sait qu'elles fondent aussi dans le monde des œuvres florissantes, surtout à Paris et dans les grandes villes, néanmoins la vie religieuse prélève un contingent très considérable parmi elles au détriment de l'action laïque.

On objectera que les protestants ont leurs sortes de couvents. C'est exact, il existe à Paris des maisons de Diaconesses. Il y en a d'autres en province. Ces pieuses femmes méritent toute l'admiration qui s'attache au dévouement ; nous sommes heureux de rendre un public hommage à leurs vertus chrétiennes. Mais les religieuses protestantes que n'engagent aucun vœu, qui souvent se marient, — et elles font bien car elles en ont le droit, — ne se distinguent pas des femmes célibataires vouées comme elles aux œuvres philanthropiques. On est donc autorisé à dire que le protestantisme n'a pas de véritables couvents ; dans ses communautés les membres ne se lient par aucune consécration supérieure et ses communautés sont tellement rares, même dans les pays protestants, que je crois pouvoir affirmer, sans avoir établi de statistique, qu'il existe en Angleterre et en Allemagne plus de couvents catholiques que de maisons de Diaconesses. Or la suppression de la vie monastique favorise l'action féminine, en lui réservant un recrutement géné-

ral et expansif. Il est par conséquent tout à fait logique de voir la Conférence de Versailles organiser son Congrès à l'Exposition universelle de 1900 et compter sur les sympathies françaises et étrangères qui n'iront assurément pas aux partis révolutionnaires.

Il n'est pas étonnant, d'autre part, que le *Féminisme chrétien* n'ait pas pu se multiplier dans la société catholique où les Ordres religieux demeurent les foyers des grands services de la charité. Si l'on dit que ces foyers ne satisfont pas à tous les besoins et laissent en souffrance l'œuvre sociale, je n'en disconviens pas, mais j'accorde encore moins que qui que ce soit y satisfasse mieux. L'œuvre sociale dépend d'une diffusion de principes qui ne viendra ni de la libre pensée ni du protestantisme. Le protestantisme prend l'avantage sur la libre pensée parce qu'il n'est pas neutre et parce que son rationalisme spiritualiste, évangélique, répond au désir général de laisser des croyances aux femmes.

Telles sont les causes principales de la primauté de sympathie promise aux femmes protestantes dans le prochain congrès. Cette prépondérance du protestantisme peut être diversement interprétée ; en tous les cas, elle signale une défaite de l'irréligion, et elle pourrait bien marquer un retour à la foi. Nous entrons dans une époque où l'étude raisonnée des dogmes prend tout son développement scientifique. Il faudra bien dès lors que le libre examen marche et qu'il conduise le philosophe instruit et sincère aux affirmations

supérieures de la vérité intégrale, c'est-à-dire de la foi catholique. Pourquoi la France protestante n'aurait-elle pas son Newman? — Mais si les femmes catholiques n'ont pas pris une part notable au mouvement féministe proprement revendicateur qui est resté livré surtout à la libre pensée, si le mouvement philanthropique féminin que manifestent officiellement les femmes protestantes avec un éclat qu'évitent humblement d'autres dévouements sublimes, est-ce à dire que les femmes catholiques laïques ne font rien? Le lecteur de nos précédentes études est renseigné à cet égard : en les écrivant nous n'avons pas eu d'autre but que de mettre en lumière le magnifique effort des femmes catholiques au XIXe siècle. Sans négliger le développement de ses œuvres charitables qui abondent et qui se multiplient de jour en jour selon les besoins sociaux, l'action féminine catholique, à l'encontre de l'action féminine protestante, veut spécialement s'adonner à l'apostolat philosophique et religieux. Elle s'exerce dans l'éducation qui cherche sa voie. Là elle jouera un rôle prépondérant, unique. Elle s'applique à harmoniser l'éducation de la femme chrétienne avec les temps modernes, sans rien abdiquer des principes traditionnels qui sont immuables. Elle a commencé par le commencement, orientée dès le départ vers le but suprême. Tandis que plus timide, et pour cause, la neutralité qui ne fait que de l'instruction et point de l'éducation, le protestantisme qui ne fait que de la philanthrophie et point

de l'enseignement dogmatique ne prétendent travailler que dans « l'entre-deux », comme dit Pascal, l'action catholique descend jusqu'aux profondeurs cachées des idées pour les porter ensuite sur les cimes où s'épanouit leur splendeur et se révèle leur puissance. Malgré la libre pensée, malgré le rationalisme protestant et malgré aussi, disons-le, la routine d'un faux traditionnalisme inerte ou rétrograde, l'action catholique se consacre à la formation de la femme chrétienne française. Et la femme de l'avenir c'est en effet la femme catholique, la femme de France, fille de Clotilde rebaptisée par Léon XIII, celle-là même que le grand mouvement féminin catholique se propose de former dans le vieux monde, en pays latin, pour servir les intérêts de la société.

Y a-t-il lieu, à ce sujet, de faire intervenir dans le débat la fameuse question des races? Il est au moins obligatoire d'en dire un mot, puisqu'il a été beaucoup parlé des femmes américaines dans ce volume lorsque nous avons traité de l'identité de l'éducation et de la vie, et ici même dans la première partie de cette étude.

IX

M. Demolins, dans ses ouvrages aussi discutés que lus, a abordé de front la question des races en la circonscrivant. Pour lui, la grande rivalité s'accuse aujourd'hui entre les Anglo-Saxons et les Latins. De là les discussions vives qui prennent dans tous les partis un caractère aigu, car les questions de race ne sont au fond que des questions nationales et religieuses, et celles ci sont les plus passionnantes. Elles posent des problèmes dont l'étendue, la complexité, l'intérêt majeur appellent de vastes développements dès qu'on veut embrasser l'ensemble des idées engagées. Ce n'est point nécessaire ici où il ne s'agit que de distinguer entre les femmes anglo-saxonnes, et les femmes latines personnifiées dans la femme française. Convaincue, d'ailleurs, qu'avec des atavismes de moins en moins intacts, il n'y a pas de question de race entre peuples civilisés et chrétiens, mais qu'il y a surtout une question d'étiage évolutif, une alternance de niveaux dans le partage des progrès, — quelle que soit la valeur de notre opinion personnelle sur un sujet aussi brûlant, du point de vue qui nous occupe nous sommes heureux de présenter quelques réflexions susceptibles

de contenter en France le patriotisme ému et la religion atteinte. Nous croyons que la femme française, en accédant par une formation profondément éducative à une personnalité conforme aux besoins des temps, modifiera les opinions préconçues au sujet de la question des races et remettra en valeur l'antique supériorité des races latines. Le vif débat qui s'agite relativement à la primauté décisive et croissante de peuples aujourd'hui prépondérants et demain, dit-on, souverains, se rattache assez étroitement à des aperçus que l'on n'a pas encore envisagés, que la suite de cette étude nous découvre en se déroulant, et à l'examen desquels nous ne saurions nous dérober tout à fait.

Une part de responsabilité incombe dans l'évolution des races latines et anglo-saxonnes aux rapports entre l'homme et la femme, et par conséquent à la personnalité de la femme. Ces rapports privés et publics sont un facteur social important ; de leur caractère normal ou anormal résultent de bons ou de mauvais effets ; ce caractère est plus ou moins normal ou anormal selon qu'il s'écarte ou se rapproche plus ou moins des vœux actuels du progrès conduisant toujours et partout à ses fins, les éléments que lui fournissent à la fois les principes immortels et les phénomènes changeants. Les races latines et les races anglo-saxonnes sont de nos jours, en effet, les artisans principaux du perfectionnement social, puisque les premières possèdent les principes immortels, tandis que les autres se trouvent placées à l'orientation voulue par les phé-

nomènes changeants. Si c'est donc en vertu d'une intuition très juste que l'opinion a déterminé les rivalités prochaines et spécifié qu'elles s'exercent entre les anglo-saxons et les latins, c'est aussi dans le très juste sentiment d'une noble fierté que la France peut se porter aux avant-gardes du progrès en poursuivant la haute mission qu'elle a charge de remplir et qui lui appartient plus que jamais dans la société contemporaine, parce que la France catholique, où le féminisme n'a pas pu se développer, a charge de donner encore au monde la femme telle que la réclament la famille, la société, la religion. Cette femme lui manque depuis cent ans parce que les destinées de l'homme se sont renouvellées en 1789 sans qu'une transformation harmonique, corollaire, se fit au profit de la femme : elle s'opère actuellement. La femme française qui a eu, au cours de notre histoire, une personnalité magnifique, soit dans les temps féodaux où elle partageait les pouvoirs des chefs de famille, gouvernant même toute seule les territoires qui lui appartenaient, soit aux grandes époques de la monarchie où elle exerçait une si puissante influence sur le mouvement intellectuel, la femme française, dis-je, que la révolution et ses suites ont temporairement anihilée, mais à qui aujourd'hui les conditions économiques et sociales tendent à rendre sa personnalité perdue, ne tardera pas à la reconquérir. Alors seront certainement modifiés, et peut-être en tous pays, les rapports de l'homme et de la femme, au grand profit de la morale.

Il est à remarquer que la personnalité de la femme

s'est affirmée selon son véritable caractère dans la France catholique où elle a donné à l'épouse le charme et la force, à la mère la tendresse et la virilité, à la religieuse enfin, dans la virginité consacrée, une individualisation exempte de tout amoindrissement. La femme anglaise, étrangement flétrie dans le poème national qui en donne une idée si matérielle et si inférieure, n'a rien de la femme latine. Quelle distance entre la Béatrice du Dante et l'Eve de Milton ! L'Eve de Milton, personnifiant l'idéal de la femme, ne laisse rien soupçonner de la médiation rédemptrice accomplie par la Vierge Marie et si magnifiquement poétisée dans le type de la femme chrétienne telle que Dante la fait apparaître dans la noble Béatrice aux portes du ciel. L'Eve de Milton n'est pas même la digne compagne de l'homme que Dieu a voulue, elle est une créature subordonnée, asservie à son maître, incapable de réaliser l'union intellectuelle et morale qui achève l'harmonie du couple humain. Ainsi conçue, la femme anglaise, ignorée comme rédemptrice, amoindrie comme épouse, comme mère, déchoit encore quand elle s'individualise, car il y a certainement un abîme entre la célibataire d'outre-manche et la religieuse latine. Quant à la femme américaine, elle n'a pas à cette heure donné son type définitif. Elle ne le donnera pas tant que la vie fébrile du nouveau-monde, privant la famille de stabilité, d'attache, de « home », ne laisse la famille se fonder que pour se disperser aussitôt et lui refuse l'intimité profonde qui est la véritable source des sentiments puissants. Toutefois, en attendant que la société

et la famille américaines, mieux établies, fixent la personnalité de la femme dans sa caractéristique propre, il faut reconnaître que la femme américaine possède en elle les éléments naturels qui font la forte personnalité ; elle le montre dans l'activité qu'elle déploie au service de toutes les grandes œuvres.

Nul n'ose contester la mission future des Anglo-Saxons, beaucoup discutent celle des Latins. Ceux qui admettent l'importance sociale des rapports entre les sexes devront accorder aux Latins et aux Anglo-Saxons, du moins sur ce point, une part d'influence proportionnelle, attendu que ces rapports varient du tout au tout chez ces divers peuples, que chacune des tendances nationales opposées va vers l'excès, et comme il est dangereux de ne charger qu'un des plateaux de la balance, il devient tôt ou tard obligatoire d'égaliser les poids pour établir l'équilibre : il faudra donc que les Latins empruntent quelque chose aux Anglo-Saxons, et les Anglo-Saxons quelque chose aux Latins.

L'Amérique, avons-nous dit, est un pays de désexualisation et la France au contraire un pays de sexualisation très forte. Nous avons expliqué que la désexualisation d'un peuple c'est la prédominance des rapports fraternels entre l'homme et la femme, tandis que la sexualisation c'est la suppression des rapports fraternels bannis des relations publiques et réduits, même dans la famille, à l'expression la plus restreinte. L'Amérique vit trop exclusivement sous le premier de ces régimes, la France trop exclusivement sous le second. La forte sexualisation est incontestablement un pri-

vilège, mais à la condition qu'elle soit réglée par une métaphysique *profonde*, tempérée par une morale *austère*. Elle devient un danger dans les époques de naturalisme comme la nôtre, car le naturalisme amalgamé à la psychologie a engendré dans les pays latins, par l'excès, une lamentable corruption. Nous n'en guérirons pas sans provoquer, à titre de révulsif, une désexualisation mesurée, et voilà ce que les Latins doivent emprunter aux Anglo-Saxons. Les Anglo-Saxons se sont vus portés vers la désexualisation à une époque où la vie extérieure et l'activité des intérêts la réclament ; cet accord des besoins sociaux et des mœurs a créé un avantage là où il y a cependant une infériorité ; voilà ce qui obligera les Anglo-Saxons à recourir tôt ou tard aux Latins. Les Latins restent les dépositaires de la doctrine chrétienne entière qu'ils ont longtemps professée et dont ils sont pénétrés, c'est ce qui fait leur force indestructible ; les Anglo-Saxons se trouvent être les propagateurs des mœurs sociales essentielles aux démocraties, c'est ce qui les place à l'orientation voulue par les phénomènes changeants. Comment récuser la mission des Latins ? Comment nier que la France soit la nation choisie pour la remplir quand, par un privilège indiscuté, la France réalise seule parfaitement les deux types supérieurs de la femme chrétienne épouse et mère ou vierge et religieuse ? Ce privilège manifeste, directement issu de la religion, montre à quel point les dogmes soutiennent la marche ascendante du progrès et favorisent la prospérité de la famille et de la société en assurant le juste partage des vocations, soit au pro-

fit du mariage qui sollicite la masse des femmes, soit au profit de la virginité religieuse qui attire les âmes exceptionnelles. Les dogmes, quoique vivement attaqués en France, y exercent encore par la force acquise une action profonde, et c'est pourquoi la France est un pays de forte sexualisation où le féminisme est resté sans prise et où la célibataire américaine ne s'acclimatera jamais. Restaurer le mariage et la virginité religieuse, c'est doter les peuples d'éléments de saine prospérité morale. La personnalité de la femme y concourra. L'on peut dire que les divers mouvements, féministes ou féminins, quels que soient leurs erreurs ou leurs excès, ont pour but, à notre époque, de recréer la personnalité de la femme, et l'on doit ajouter que le mouvement féminin catholique français peut seul fixer cette personnalité dans la femme forte et dévouée selon l'évangile.

Les sociétés protestantes anglo-saxonnes, dépossédées de la dogmatique intégrale, ont pu jusqu'à présent ne pas souffrir de ce qui leur manque, en Europe parce qu'elles sont restées en monarchie avec une religion d'Etat à surface intangible ; au nouveau-monde parce que l'activité de la création les absorbe encore. Mais si la domination de la libre pensée mettait fin au régime des religions d'Etat, si quelque Cromwel aux cent têtes renversait en Europe l'institution monarchique la plus solide, ou si les Etats-Unis définitivement organisés atteignaient au repos, les protestants Anglo-Saxons ici désarmés de l'autorité du dogme national, ou délivrés là du labeur qui les absorbe, s'apercevraient bientôt

que quelque chose d'essentiel leur fait défaut. Les sociétés en progrès ne peuvent pas se passer longtemps des hautes formules dogmatiques et elles s'en aperçoivent le jour où les conséquences que ces formules entraînent cessent tout à fait de se produire. Ce sont elles qui ont magnifiquement développé la femme française, si supérieure à toutes les autres. Ainsi dans la question de rivalité entre les Anglo-Saxons et les Latins, les notions transcendantes éclairant le débat, il est permis de dire que les races latines sont incomparablement supérieures aux anglo-saxonnes par la richesse de leurs dons, au premier rang desquels se place la sexualité puissante qui, sans les opposer l'une à l'autre, assure aux deux moitiés du couple humain leur individualité et affirme par conséquent celle de la femme aussi bien que celle de l'homme. Il est vrai que ce privilège a été pour les Latins, de nos jours, une occasion de chute, mais il peut, il doit devenir pour eux un moyen de relèvement. Les races latines sont plus vieilles que les anglo-saxonnes. C'est la jeunesse de celles-ci qui leur donne la maîtrise actuelle. Si l'on prêche aux Latins l'imitation des Anglo-Saxons, c'est parce que le triomphe momentané de ceux-ci, là surtout où, comme en Amérique, ils existent en démocratie républicaine, exerce sur le monde une influence qui ne fera que croître et à laquelle, on le sait bien, il deviendra de plus en plus difficile d'échapper.

Les races latines, en tant que catholiques, et c'est bien leur religion qui a maintenu leur caractère, peuvent sans trembler accepter ce qui s'impose, adopter ce

qu'elles ont préparé. Il faut toujours rappeler que la démocratie est sortie de l'évangile. Or qui est-ce qui possède l'évangile interprété selon le vœu de Jésus-Christ par l'autorité de son Eglise ? Ne sont-ce pas les races latines ? Qu'un renouveau de foi vienne à se saisir d'elles, qu'un souffle inspiré d'apostolat passe sur leurs têtes vénérables, elles dépouilleront la chevelure blanche et, refaites dans la jeunesse des idées éternelles, elles porteront encore une fois dans un monde que les sciences sont en train de transformer les principes immuables dont une dispensation plus haute et plus large est seule capable de sauver des peuples en péril. Latins et Anglo-Saxons ne sauraient se soustraire longtemps aux communications morales et religieuses qui les sollicitent, que dis-je ? à l'union sainte dans l'Eglise qui serait un des plus grands événements de l'histoire.

Les Américains sont un peuple jeune qui a très bien réalisé le développement des rapports fraternels, mais qui n'est pas allé plus loin. C'est à la famille latine que la famille anglo-saxonne demandera ses modèles ; c'est à la femme française qu'elle empruntera son type achevé, car la femme française est la seule qui ait acquis une grande, belle et sympathique personnalité. Ni l'anglaise, ni l'allemande, ni l'américaine ne l'ont de même nature, parce qu'elles ne sont pas de même manière orientées vers Dieu, soit dans l'union surnaturelle de la vie religieuse, soit dans l'union conjugale restaurée au souffle de la religion intégrale. La camaraderie anglo-saxonne n'est point assurément le dernier mot des rapports voulus entre l'homme et la

femme. Je n'en veux pour preuve que l'analogie existant entre la famille et la société. Dans la famille Dieu a placé les frères et les sœurs, dans la société également. Dans la société comme dans la famille les frères et les sœurs doivent savoir frayer librement, purement, innocemment, mais les rapports fraternels, pas plus dans la société que dans la famille, ne peuvent être le tout de la vie. Les enfants deviennent des adolescents, les adolescents des adultes, alors se produit une crise plus ou moins ajournée mais inévitable chez les êtres complets. Deux alternatives se présentent relativement à la sexualité qui s'annonce non seulement dans la chair, mais, phénomène non moins certain, aussi et surtout dans l'esprit : on peut alors ou combattre la loi divine ou bien l'accepter, non seulement physiquement mais encore moralement. Ces deux manières d'agir procèdent de deux manières de penser, car ce sont deux religions distinctes qui font des lois si différentes. La protestante essaie de prolonger l'âge fraternel innocent mais stérile, la catholique accepte franchement l'âge des unions conscientes et fécondes ; elle veut des mariages, de vrais mariages chrétiens tels qu'on ne les connaît presque plus à notre époque d'incrédulité, elle veut aussi des vocations religieuses, car la vie monastique répond, dans la virginité, aux aspirations hautes des âmes entières, et ces âmes entières, très rares en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, elles n'existent qu'en France.

Si du reste la dogmatique protestante a pu suffire un temps aux Anglo-Saxons, elle ne les contentera pas toujours. La facilité des communications ne contribue

pas seulement aux échanges commerciaux, elle mêle le sang des peuples et modifie leurs idées ; elle sert puissamment au triomphe de l'unité religieuse ; peu à peu la vérité établit son règne universel, et l'on aperçoit davantage de jour en jour le rapport qui existe entre le dogme et les mœurs. En s'effrayant de la désexualisation américaine, les opinions, certes, ne connaissent pas toute leur force. Il est clair que cette tendance des mœurs est fâcheuse dès qu'elle nuit au mariage et à la virginité. Elle leur nuit quand elle trouble l'économie naturelle et surnaturelle ; elle la trouble quand les vérités supérieures sont ignorées ou niées. Alors les influences du dogme n'agissent plus sur les mœurs. Ces rapports mystérieux de la théologie avec les mœurs, indéniables et manifestes, ne sont pas aperçus de tout le monde, car pour porter la vue de l'homme dans des fonds de ciel si hauts, il faut des docteurs puissants qui ne s'appellent ni Luther, ni Calvin, encore moins Voltaire ou Renan ; l'Eglise les nomme saint Bernard, saint Thomas, Lacordaire, Monsabré ; mais qui est-ce qui lit aujourd'hui leurs incomparables ouvrages ? La dogmatique intégrale, en rétablissant toute la vérité révélée connue, fournit un enseignement profond au penseur qui observe l'importance de la loi de sexualisation dans l'univers. Elle lui apprend que cette loi, souveraine dans la nature créée puisque le monde organique lui est soumis par la vie, le monde matériel par ses combinaisons, régit encore le monde spirituel où les fécondités de la société des âmes confirment son action universelle et vit éternellement dans les splendeurs de

la Trinité. On ne peut donc, sans diminuer la vérité et sans atteindre la loi des lois, poser en principe la désexualisation comme un phénomène normal. Elle est un phénomène d'ordre relatif, temporaire, occasionnel et qui cesse d'être bienfaisant pour devenir dangereux lorsque, comme en Amérique, il n'a pas son correctif nécessaire dans une religion qui donne au mariage toute sa sainteté et à la virginité religieuse tout son essor. La difficulté de vivre impose, dans les démocraties régies par notre état économique, la privation du mariage à un certain nombre d'individus, hommes et femmes, et tous n'ont pas la vocation religieuse. Ils composent la triste armée des célibataires. A ceux-là les promiscuités de la vie font un devoir, au nom de la morale, de ne pas concevoir entre eux d'autres rapports que ceux de fraternité. La part utile de désexualisation que nous avons réclamée pour la France, où elle ne saurait dégénérer en excès, consiste simplement dans l'exercice de ces rapports de fraternité entre l'homme et la femme.

Mais ce que le patriotisme et la foi des français doivent désirer de toute leur force, c'est l'apparition prochaine de la femme moderne. Et ici pas d'équivoque : j'entends par femme moderne celle qui épanouit dans son âme, à l'heure présente, la fleur fraîche des vertus chrétiennes telles que l'épouse, la mère, la vierge selon Dieu doivent les pratiquer au cours des siècles. — Et j'ose dire que tout concourt à préparer à la France *cette fille de nos aïeules*.

Discuter avec passion la supériorité de deux grandes

races, comme on le fait de nos jours, c'est affirmer par là même la vitalité de l'une et de l'autre. Ramené aux intérêts qui nous occupent, c'est-à-dire à la question féministe et féminine, le débat se simplifie et le spectacle des faits suggère des conclusions heureuses. Il n'y a point de question de races ; il n'y a qu'une question de religion et d'orientation. Les Latins ont la religion intégrale, ils sont catholiques ; les Anglo-Saxons ont l'orientation opportune, ils sont démocrates. L'avenir de la société dépend de l'union de ces deux forces : elle se fera.

X

C'est le développement de la personnalité de la femme qui contribuera, dans une très large mesure, à la fusion des forces vitales de la société. Et quand je dis que des causes multiples concourent à préparer en France la formation de la femme moderne, j'en vois une preuve dans les symptômes que nous révèlent ces diverses études.

L'identité de l'éducation et de la vie, résultant de l'action universitaire et de l'organisation de l'enseignement supérieur libre ; les intérêts de la démocratie remettant en honneur les grandes vertus évangéliques de l'humilité, de la mortification, de la charité ; les tentatives féministes, montrant par leur effort combien la femme aspire à prendre possession d'elle-même et par leur échec en France combien notre pays répugne à la fausse individualisation des sexes; tous ces phénomènes actuels et toutes les circonstances qui les enveloppent, examinés au cours de cet ouvrage, accusent un mouvement général qui a pour but de former la personnalité de la femme, de lui tracer sa voie, de lui rendre

son influence dans la société où il faut qu'elle ait toujours le pouvoir *de faire ce que Dieu veut.*

Que les chrétiens se réjouissent ! La femme catholique ne tardera pas à remplir, dans la démocratie contemporaine, son rôle auguste et sacré. — C'est à l'Eglise et à la France que le monde devra ce nouveau progrès.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 1
Chapitre Ier. — L'identité de l'éducation et de la vie. 3
Chapitre II. — L'enseignement supérieur des femmes . 55
Chapitre III. — Vertus chrétiennes et démocratie. . 109
Chapitre IV. — Le progrès dans les congrégations enseignantes 167
Chapitre V. — La personnalité de la femme. 199
Chapitre VI. — Le féminisme. 225

UNIVERSITÉ O. M. I. OTTAWA

Imprimerie Bussière. — Saint-Amand (Cher).

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

APR 17 1995
n 7 AVR. 1995
10 DEC. 1996
DEC 08 1996

a39003 001138170b
LC 2092 .A4 1900
ADHEMAR, MARIE BLA
FEMME CATHOLIQUE E

CE

CE LC 2092
.A4 1900
COO ADHEMAR, MAR FEMME CATHO
ACC# 1165748